
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

LAURE,

OU

LETTRES

DE &c. &c.

LAURE,

OU

LETTRES

DE QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.

TOME CINQUIEME.



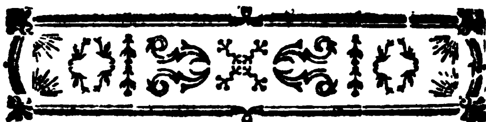
A GENÈVE

Chez BARDE, MANGET & Compagnie
Imprimeurs - Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, hôtel de Mesgrigny,
rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVI.



LAURE,

OU

LETTRES

DE QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.

LETTRE L.

Laure à Sophie.

MA chère amie, quand j'ai du tourment dans l'ame, je voudrois pouvoir vous parler, vous entretenir; je voudrois vous faire mille questions, il me semble que je trouverois auprès de vous tous les secours dont j'aurois besoin; il faut

que je vous dise tout, que j'écrive tout : hier, après que Mlle. de Mirsor m'eut fait mourir d'impatience & d'ennui, après qu'elle m'eut bien dit qu ce seroit dommage que Mr. St. Ange mourût, qu'elle en feroit très-fâchée, que Mme. Durtan hériteroit d'une très-bonne campagne qui lui feroit beaucoup de plaisir; après qu'elle eut arrangé tout le monde sur cet évènement, & qu'elle m'eut dit encore mille choses insupportables; enfin, elle me laissa en proie à la peine & à l'inquiétude : le danger où elle me disoit qu'étoit Mr. de St. Ange, me paroissoit si extraordinaire, si incroyable, que je ne voulois y ajouter aucune foi : dans l'espérance d'en entendre parler, j'allai chez Mad. de Taninge, & chez ma tante Bonval. Je ne trouvai personne; je rapportai mon inquiétude auprès de ma mère, qui ne savoit rien; il vint quelques personnes qui ne dirent pas un mot :

mon père rentra aſſez tard, il étoit occupé de ſes affaires; ce ne fut qu'au dernier moment lorſque je me retirois, qu'il dit aſſez négligemment que Mr. de St. Ange étoit dangereuſement malade, que le médecin étoit revenu, & qu'il avoit dit qu'il ne paſſeroit pas la nuit : une chaiſe ſe trouva près de moi, je m'aſſis un moment; voyant que mon père ne diſoit plus rien, je m'en allai ſans pouvoir dire une parole, il me fut impoſſible de ne pas murmurer contre l'inſenſibilité de tout le monde, j'en fus révoltée; la vie des autres n'eſt donc rien, & l'on vit enſemble pour ſe voir périr les uns les autres ſans peine, ſans regret: un homme intéreſſant finit ſa vie à la fleur de ſon âge, & tout le monde eſt tranquille, tout va comme s'il n'arrivoit rien, comme s'il ne devoit arriver aucun malheur; je ne comprends rien à ce qu'on appelle

compaſſion, humanité; mon père qui eſt ſi bon, ſi tendre, parle de ſang-froid de la vie, de la mort d'un homme qu'il aime, qui lui a rendu des ſervices; il n'envoye pas, il ne va pas lui-même s'informer de ſon état; il ne veut pas en juger par ſes yeux, il ne vole pas lui donner ſes ſoins, & alors certainement tous les hommes ſont cruels & barbares. Mon amie, j'ai paſſé une nuit affreuſe, toutes ces idées m'ont horriblement tourmentée; Mr. de St. Ange à l'agonie, mourant, mort, me donnoit une agitation que je n'ai pu calmer; j'ai été dans un trouble & dans un mouvement continuel; dès que j'ai vu le jour, j'ai été réveiller un domeſtique, je l'ai envoyé chez Mad. Durtan; je vous écris en attendant ſon retour.....

J'entends du bruit, je vais au-devant..... C'étoit mon père, qui va à notre campagne; il n'a point paru étonné de me voir levée de ſi

bonne heure ; il m'a dit qu'il auroit des nouvelles de Mr. de St. Ange ; je crois que c'eſt pour y aller qu'il eſt parti ſi matin ; ſon indifférence de hier n'étoit donc pas naturelle : eſt-ce qu'il voudroit me mettre à quelqu'épreuve ? . . Le meſſager ne revient point, ce malheureux domeſtique s'arrête pour quelque choſe de bien inutile, tous les êtres ſont cruels ... je vais l'attendre ; ma lettre vous apprendra ſurement quelque choſe, ſi j'ai la force de vous le dire.... Rien, ma chère amie, rien ; le domeſtique n'a rien rapporté, il n'a pas ſu dire un ſeul mot ; il n'étoit venu encore perſonne de chez Mr. de St. Ange ; & chez ſa ſœur, chez ſa propre ſœur, on attendoit tranquillement qu'il vint quelqu'un pour ſavoir quelque choſe ; les domeſtiques, cependant, étoient très-allarmés, & on étoit ſûr que Madame Durtan enverroit de chez ſon frère ; mais c'étoit encore trop

matin....... il faut attendre & renvoyer bientôt; ne ferez-vous pas aussi un peu malheureuse en lisant ce que je vous écris si fort en désordre, dans ce moment; j'ai cru que je vous rassurerois au bout de quatre lignes, & de tout le jour je ne pourrai peut-etre rien savoir : je connois votre cœur, vous souffririez trop si je fermois ma lettre sans vous rien apprendre. Je vais chez ma mère, peut-être saura-t-elle quelque chose; elle a surement aussi de l'inquiétude, mais qu'est-ce que c'est que l'inquiétude des autres, ils sont si tranquilles ! ils peuvent attendre avec tant de patience !.... Ma chère amie, nous recevons dans ce moment un billet de mon père, je me hâte de vous en envoyer la copie.

« Monsieur de St. Ange est un peu mieux aujourd'hui; j'ai vu le médecin, il croit que le danger est passé, une saignée faite à propos a

occasionné une crise, c'étoit une inflammation à la gorge, qui s'étoit annoncée avec beaucoup de violence, & qui a failli emporter le malade : il y a beaucoup de bile; le médecin croit que c'est quelque chagrin, quelqu'affection d'ame, qui a causé cette maladie ; Mr. de St. Ange est d'un caractère bilieux, & fort sensible; je ne reviendrai pas ce soir, j'aurai encore des nouvelles demain matin, je vous les porterai, &c. &c. „

Qui est-ce qui a pu faire des chagrins à Mr. de St. Ange? qui est-ce qui peut être assez dur pour cela? c'est peut-être sa sœur : sans-doute que trop de sensibilité est un malheur; je comprends bien comment on peut en mourir, & comment tant de gens se portent bien : j'ai le tems avant que de fermer ma lettre d'aller chez ma bonne tante, elle est sensible & compatissante; j'entendrai chez elle ce que personne n'a dit

encore ; vous ſaurez ce que j'aurai appris, je veux vous tranquilliſer.....

J'ai trouvé ma bonne tante très-inquiéte, très-affligée ; c'eſt une femme bien reſpectable, elle a toutes les vertus, & le cœur ſi bon ; elle avoit été dans les plus grandes inquiétudes, elle étoit encore très-en-peine, elle avoit envoyé un exprès jusque chez Mr. de St. Ange, & vu le médecin ; tout ce qu'elle ſavoit s'accordoit avec ce que mon père nous avoit écrit ; on croit le danger entièrement paſſé ; ces maux n'ont qu'un moment bien dangereux, & la maladie n'eſt jamais fort longue ; nous n'avons parlé que de cela. Ma tante connoit bien M. de S. Ange, elle prend à lui un véritable intérêt, & cependant ce n'eſt que depuis peu de tems qu'elle le voit un peu fréquemment : elle a une bonté de cœur, qui attache véritablement à elle, elle trouve qu'il n'y a point d'homme plus intéreſſant

que Mr. de St. Ange, elle lui rend justice sur ses qualités, sur son mérite, sur ses agrémens; elle dit que mon père auroit perdu un ami bien essentiel, bien aimable, qui lui est très-attaché, & qu'il y auroit de l'ingratitude à ne pas lui témoigner beaucoup d'intérêt; ma tante est pleine d'esprit & de raison; tous les jours je m'attache plus à elle. Dans la vie isolée & retirée que nous menions ci-devant, je ne lui rendois que des devoirs très-éloignés, je ne la voyois que rarement, je ne sentois pas assez le prix de son amitié, & elle en a toujours eu pour moi: un des effets de la fortune de mon père, est de pouvoir mieux profiter des dispositions que l'on nous témoigne, nous pouvons mieux nous livrer aux relations qui nous paroissent agréables. Ma tante m'a promis de nous faire dire encore quelque chose ce soir de Mr. de St. Ange, elle doit en rece-

voir des nouvelles directement de Mr. Durtan ; je n'ai plus que le tems de fermer ma lettre. Adieu, ma chère amie.



LETTRE LI.

Laure à Sophie.

JE fuis fure, ma chère amie, que vous vous intéreffez à Mr. de St. Ange, & que vous avez été effrayée de l'état dangereux où il a été. Je me fuis hâtée de vous raffurer ; il a paffé pour mort pendant un jour entier, je ne l'ai point fu ; on dit que l'affliction étoit générale ; j'ai entendu à cette occafion faire fon éloge d'une manière qui ne m'a point étonnée : dans ces momens de danger & d'intérêt, on rend toujours un peu juftice à ceux qui le méri-

tent ; &, dans la compaſſion que l'on a pour ceux qui ſouffrent, on ſe laiſſe aller à dire le bien que l'on en penſe ; la jalouſie s'affoiblit contre ceux qui meurent. Mon père nous confirma le lendemain ce qu'il nous avoit écrit la veille, il nous fit quelques détails, mais je ne pus point ſavoir s'il avoit été chez Mr. de St. Ange, ou s'il les avoit appris de quelqu'un ; j'écoutois ce qu'il diſoit à ma mère, je ne fis point de queſtion, mais je me réjouïs avec eux de ce qui doit réellement être un ſujet de joie pour nous tous. Il eſt vrai qu'il y a loin de notre campagne à celle de Mr. St. Ange ; cependant, mon père auroit bien pu y aller, il auroit été mieux informé ; ſurement il y ſera allé. Hier on eut de très-bonnes nouvelles, ce matin elles ont été de même, la convaleſcence eſt décidée, & ne ſera pas longue. Mes parens ſont convenus que comme Mad. Durtan demeure chez

ſon frère, ils iroient lui faire une viſite dans deux ou trois jours; nous irons de très-grand matin à notre campagne, & dans l'après-midi ils ſe rendront chez Mr. de St. Ange. Mon père met dans tout cela une meſure & une cérémonie qui me fait de la peine, il me ſemble qu'il devoit y avoir entr'eux plus d'amitié, plus de cordialité, une fois je croyois qu'il y en auroit beaucoup, Mr. de St. Ange ne s'eſt pas aſſez prèté à ce qu'exigeoit mon père, il lui a donné des avis dont je ſoupçonne qu'il n'a pas été content; il a trouvé que mon père ſe preſſoit trop de faire tant de choſes à la fois, & mon père en aura été bleſſé. Mr. de St. Ange a eu tort, quoique ce ne ſoit que par une ſuite de l'intérêt qu'il prend à nous; il eſt ſingulier que des relations qui paroiſſoient commencer avec autant d'amitié, au lieu de ſe ſoutenir ſe

ſoient refroidies, & préciſément lorſque les circonſtances auroient dû les reſſerrer : quelles que ſoient les diſpoſitions de mon père, il doit être content ; nous ne voyons preſque plus Mr. de St. Ange, il y avoit un tems infini que je ne l'avois vu ; ſans ſa maladie, je n'en aurois peut-être pas entendu parler, & il me ſemble que je n'ai pas ceſſé de voir le reſte du monde, qui m'intéreſſe ſi peu. Je ne vous dirai rien de plus aujourd'hui, ma chère amie, je ne ſais rien : je me ſuis informée ſi Mr. de Marville n'étoit point auprès de ſon ami, on m'a dit qu'il étoit employé pour des affaires de juſtice qui ne lui en auront pas laiſſé la liberté, il en ſera au déſeſpoir ; il a le cœur excellent, ce pauvre Marville ; nous eumes l'autre jour une ſingulière converſation ; il a une façon de penſer bien rare & bien reſpectable, il n'eſt

point jaloux, il parle de fon ami avec une candeur & une vérité vraiment touchante: il me fit rire en parlant de mon bonheur : il veut abfolument que je fois heureufe, & il croit que pour cela je puis dépendre de quelqu'un ; comme il fe trompe! Je n'ai certainement pas befoin des avis qu'il m'a offert. Il me parloit avec un défintéreffement & une modeftie, dont je ne croyois pas que les hommes fuffent capables; il m'auroit infpiré de la confiance, fi je pouvois la placer ailleurs que chez mon amie; mais j'employerai fa complaifance pour d'autres chofes, je fais cas de fon amitié, & j'efpère de le voir à fon retour.

Nous allons aujourd'hui chez les Cliffi, je m'en fais un grand plaifir, avec eux tout eft intéreffant, & il n'y a jamais d'ennui: ils ont été deux fois chez Mr. de St.-Ange; à la feconde, ils y ont

mené leur médecin, c'eſt un homme en qui ils ont beaucoup de confiance, il eſt très-ſavant, & il a beaucoup de prudence & de modeſtie quoiqu'il ſoit jeune. Je veux l'envoyer chez ma petite Henriette, afin qu'il juge de ſa ſanté & de ſon tempérament; c'eſt à cela que je veux employer Mr. de Marville, parce qu'il connoit & protège beaucoup ce médecin; c'eſt un ſecret que je lui confierai. J'en ai eu des nouvelles, de ma petite fille, elle n'eſt plus malade; mais pour la prendre, je veux attendre qu'elle ſoit parfaitement rétablie, & je penſe qu'il ne faudra pas plus de cinq ou ſix jours; je murmure bien ſouvent contre les obſtacles que j'ai éprouvé là-deſſus; pourquoi les choſes les plus ſimples deviennent-elles les plus difficiles? il faut de la patience & de la réſignation ſur tout ce qu'on déſire, & il me ſemble que j'en ai tous les

jours un peu moins. Ma bonne tante m'apprend ſouvent à en avoir ; elle comprend, elle partage ſi bien ce qu'on éprouve, ce que l'on ſent, qu'elle aide à ſupporter & à ſouffrir ; ce n'eſt pas tout-à-fait une amie comme vous, qui craignez, qui prévoyez ; votre cœur a plus de chaleur, ſon caractère a plus de facilité ; avec elle on jouit toujours du moment, les conſidérations de l'avenir ne gâtent point le préſent, on ſe ſent entraîné par un accord d'idée que les contradictions ne dérangent point, elle mène aux inconvéniens ſans paroître s'oppoſer à la volonté, ou bien elle ne s'oppoſe point du tout ; ce ne ſont pas des reſſources ou des conſeils que l'on trouve auprès d'elle ; mais c'eſt une douceur, qui rend heureux & tranquille. J'irai chez elle en ſortant, & avant que d'aller avec mes parens chez les Cliſſi : demain c'eſt le ſou-

per de Mr. de la Hauſſe, je ne compte pas.....

Je ne ſais, ma chère amie, comment j'interrompis ma lettre avant-hier, je ne ſuis cependant pas ſujette aux diſtractions; je la laiſſai ſur mon bureau pour répondre à quelque choſe que l'on étoit venu me demander, & je l'ai oubliée; ce n'eſt pas vous, ma chère amie, qui êtes ſortie de ma mémoire, c'eſt ce que je vous diſois, & qui ne valoit pas la peine d'y reſter: hier ce n'étoit pas jour de courier, aujourd'hui je fermerai ma lettre ſans la relire, peut-être n'en ferois-je pas contente, car il n'eſt pas ſûr que l'on écrive les mêmes choſes à deux jours de diſtance; je pourrois vous parler du ſouper de Mr. de la Hauſſe, votre curioſité ne s'en ſoucie guère, je vous ferai grâce des détails; il ne fut pas ennuieux, il y avoit trop d'originaux;

mais il fut ſi fatigant pour moi, qu'au retour il me fut impoſſible de vous écrire un mot, quoique j'en euſſe envie. L'appartement étoit d'une propreté extrême, tout étoit arrangé & compaſſé; la gaieté fut d'abord bruyante, & ſe ſoutint juſqu'à la fin. Mr. & Mad. Balloton furent charmans, par leurs jeux de mots, les contes, les quolibets, les éclats de rire; le ſouper fut de la plus grande profuſion; il y avoit les mets les plus recherchés, & en abondance, ce n'étoit pas le repas de Boileau, il n'y avoit pas de la muſcade partout, au contraire tout étoit très-varié; mais les domeſtiques un peu neufs caſſoient les verres, répandoient les ſauſſes; on les grondoit, Mr. de la Hauſſe n'avoit jamais tout ce qu'il lui falloit, il alloit le chercher; il fut pluſieurs fois chercher du vin meilleur que celui qu'on avoit, & qu'il n'avoit pas compté donner,

On essaya de chanter au dessert, on regretta le bon vieux tems, où on avoit de la joie, & de l'appétit, & on s'y livra de manière à ne rien regretter. Je fus de tems en tems l'objet des plaisanteries légères de ceux qui remarquèrent que Mr. de la Hausse étoit garçon; j'étois à côté de lui, & il m'adressoit les plus jolies galanteries, lorsque son attention sur son souper le lui permettoit. Au milieu du bruit & du mouvement, j'ai fait connoissance avec un homme pour lequel j'ai pris de l'amitié; c'est un ministre, parent de Mr. de la Hausse: sa phisionomie, bonne, naïve spirituelle, me prévint en sa faveur; son air doux & modeste m'attira auprès de lui; son esprit simple & facile m'attacha, & j'eus beaucoup de plaisir à parler avec lui: sans avoir l'usage du monde de ceux qui y vivent, il le connoit, & il me montra une ame sensible & indulgente. Il est pasteur

au village de Fies ; il vit à sa cure avec une femme qu'il a épousée après une très-longue inclination, il a deux petites filles qu'il élève avec beaucoup de soin. Il me fit une peinture de sa vie qui me donna véritablement l'idée du bonheur : il est l'ami & le conseiller de ses paroissiens ; autant qu'il peut il marie les jeunes gens entre lesquels il apperçoit du penchant, il prévient beaucoup de malheurs dans les familles, sa femme lui aide à soigner les pauvres & les malades, ils font du bien ensemble & ils se trouvent heureux, quoiqu'elle ait un peu d'ambition, & qu'elle n'aime pas autant que lui la simplicité & la vie paisible : ce qui lui manque ce sont des livres ; il voudroit avoir ceux qui paroissent, l'éloignement & la dépense sont des obstacles, je promis de lui en envoyer. Il aime les romans ; il trouve que dans la solitude, c'est une manière d'être

en

en relation avec les gens du monde, la variété des caractères apprend à connoître les hommes, & ce qui les affecte ; on juge & les personnages & l'auteur, & en lisant on apprend à se conduire avec ceux avec qui l'on vit : il mit dans tout ce qu'il me dit du goût, de la gaieté, & de l'intérêt ; je l'engageai à venir nous voir, & je promis d'aller à sa cure ; je m'en fais un vrai plaisir, ce sera une promenade que je ferai avec ma tante, elle aimera Monsieur le ministre. Un homme qui par son état a des lumières, de la douceur, des vertus est une connoissance précieuse ; je ne sais pourquoi on n'en rencontre pas un plus grand nombre dans le monde ; je voudrois avoir un ami comme Mr. Sainbon, je trouverois chez lui des conseils, des consolations, des directions, de l'intérêt, que je ne devrois qu'à la bonté de son cœur ; mais cependant, c'est aussi un homme ; i.

aura peut-être ses prétentions, son amour-propre, ses petites passions, & il est possible qu'un ministre en ait tout comme un autre. Je crois malgré cela avoir fait une très-bonne connoissance, je m'y suis attachée & je veux la cultiver; il me consolera de l'ennui que me donne si souvent son parent Mr. de la Hausse; je lui en ferai même des plaintes, & peut-être me sera-t-il utile par cet endroit là. C'est demain que mes parens ont décidé d'aller de très-bon matin à la campagne, & de-là chez Mr. de St. Ange: j'aurai le chagrin de revenir le soir à la ville: le mois de May se passe, la nature s'embellit, mon bois est charmant, & je ne jouïs de rien. Mme. de Taninge & Mme. Darsilli viennent nous voir aujourd'hui; c'est une soirée d'amitié, il faudra cependant du jeu, des hommes, je vais y pourvoir. Adieu, ma chère amie; je vous prie de vous sou-

venir que depuis que vous m'avez dit tant de choses, vous ne m'avez plus rien dit du tout.

LETTRE CI.

Monsieur de St. Ange à Mr. de Marville.

Tu laisses donc mourir ton ami sans toi, mon cher Marville. Je ressuscite, & tu me laisses encore; je ne trouve pas seulement une de tes lettres: n'as-tu plus d'amis parce que tu sers ton pays? Je t'ai demandé, & on m'a dit que tu étois absolument occupé à la discussion des biens d'une pauvre famille que tu voulois relever; comment un homme de ta naissance, de ta fortune, qui aimoit les plaisirs & la société, peut-il se livrer autant à un emploi subalterne? tu n'as plus à faire qu'à des pauvres, qu'à

des malheureux ; tu défends les uns ; tu consoles les autres, & tu passes ta vie à empêcher le mal & à faire du bien ; on me l'a dit, & j'ai vu ta récompense dans le respect & la vénération avec laquelle on m'a parlé de toi. Je me suis fait expliquer ce qui t'occupe dans ce moment : par la dureté & le manège des créanciers, les biens d'une famille de, paysan au village de Montagni, alloient être donnés à vil prix ; on vouloit s'emparer de leur domaine pour la convenance ; tu as mis des oppositions, & tu as sauvé une partie des biens de ces pauvres gens. On me dit que dans ce moment tu es dans ce village, mal logé, mal nourri, & entièrement occupé à les arranger ; tu trouves donc, qu'il y a plus de plaisir à être utile aux hommes qu'à leur être agréable, car dans ce moment certainement on te désire à la ville : les femmes o..t

befoin de toi pour jouer, pour fouper. En vérité, mon cher ami, tu es un homme rare dans notre pays. Un homme comme il faut, un gentilhomme s'occuper d'un petit emploi, ne point en méprifer les détails, y voir & y trouver mille moyens, mille occafions de faire du bien! & le faire foi-même encore! & à qui? à des gens du peuple, à des petits artifans, à des payfans. Je t'affure que tu n'as pas les vertus de ton état; un gentilhomme doit fe repofer & fe divertir: n'être rien, c'eft pour lui être beaucoup; il a fes débiteurs, & un procureur pour fe faire payer; il donne noblement quelqu'argent aux collectes, & tous fes devoirs font remplis; il jouït de la plus grande confidération, & tous fes débiteurs le refpectent infiniment: mais, dis-moi, mon cher ami, quelle eft donc ton ambition? te fuffit-il de faire du bien, de contribuer au

bon ordre de la société, & de faire aller la machine civile au plus grand avantage de ceux qui la composent ? Oui, je connois ton ame vertueuse, cette récompense te suffit; & tu jouïras encore des bénédictions des pauvres, de l'estime de tes concitoyens, & des marques d'approbation de ton souverain : sois un exemple parmi nous, mon cher ami; réveille l'ambition & les vertus des hommes éclairés, riches, & bien nés : à quoi servent l'éducation, l'honneur, les vertus, la naissance, s'ils sont inutiles à la patrie ; *il sacrosanto far niente* peut être la volupté des esclaves, mais ne peut pas être le bonheur des hommes qui jouïssent d'une douce liberté : je te prie de me mettre au nombre de ceux qui ont besoin de toi ; je voudrois te voir, te parler; je ne puis pas écrire beaucoup sans fatigue, je suis encore foible, & surtout par la tête. Je l'ai

vue de très-près, cette mort qui finit tout, qui arrange tout; ce changement d'exiſtence qui excite notre curioſité, & qui nous cauſe de l'effroi; il faut que tout meure pour que tout vive, & pendant un jour entier, j'ai cru que j'allois donner ma ſubſtance pour contribuer à celle des autres : il y avoit quelque tems que j'étois triſte, chagrin, & ſouffrant; le jour j'étois ſans activité, & la nuit ſans ſommeil; j'ai été aſſailli tout d'un coup d'un mal de gorge très-violent, il y avoit de l'inflammation, j'étois près d'étouffer; on eſt venu au ſecours de la nature avec une lancette; j'ai été ſoulagé, & bientôt en convaleſcence; ma ſœur eſt venue auprès de moi, & il y a eu de l'allarme dans la maiſon. Depuis notre raccommodement avec Henri, il a été très-exact à m'informer de tout ce qu'il fait, & de tout ce qui ſe paſſe; tous les meſſages m'ont été fidèlement

rendus, même au plus fort de ma maladie; il n'a voulu écouter là-dessus ni ménagement, ni défense. Les Germosan ont envoyé deux fois; on a toujours dit que c'étoit de la part de Monsieur & de Madame; Henri a rencontré Monsieur une fois, il croit qu'il venoit ici; il fit beaucoup de questions, & entra dans de grands détails sur mon état: Henri n'a pas pu me dire si c'étoit curiosité, ou intérêt, certainement c'est intérêt. Je n'ai pas entendu parler de Mlle. de Germosan, seulement ma sœur me disoit quelquefois qu'elle ne se marieroit jamais, parce qu'elle avoit trop de prétentions. Je n'ai pas voulu agiter cette question, ni avec elle, ni avec moi: j'avoue que ce silence de la part de Mlle. de Germosan m'a affecté douloureusement; j'en ai eu une tristesse dans l'ame, qui a surement retardé ma guérison. Hélas! mon cher ami, je dépends d'elle bien plus que je ne pen-

se. Hier, Henri vint me dire d'assez bonne heure, que toute la famille étoit venue à la campagne ; dès ce moment, je ne cessai de faire des conjectures, sur l'espérance & sur les moyens de voir Mlle. de Germosan, ou au moins ses parens ; je ne savois comment y parvenir, parce que hier j'étois un peu plus malade ; j'avois fait cependant seller un cheval, je m'étois habillé, dans l'intention d'aller du côté de Valeire, près du bois ; enfin, je voulois au moins diminuer l'intervalle immense qui me sépare depuis si longtems de toute la terre ; j'étois très-foible, j'avois peu d'espérance, je combattois mon sentiment & ma foiblesse ; il étoit quatre heures de l'après-midi, j'avois renoncé à mon projet, lorsqu'Henri vint en courant me dire que l'on appercevoit de loin le carosse de Mr. de Germosan, qu'il l'avoit bien reconnu, que les dames y étoient....

Les dames y sont, Henri ?... Oui, Monsieur, Madame & Mademoiselle. Mlle. de Germosan, Henri ?.. Oui, Monsieur, Mlle. Laure de Germosan, je l'ai vue comme je vois Monsieur.... Et qu'est-ce que cela vous fait Henri ? que Mademoiselle y soit ou n'y soit pas?.. Mais Monsieur... Vous vous serez trompé, comme vous faites toujours; allez le voir encore, & si elle y est, venez me le dire; je serai à la fenêtre de ma chambre sur la cour; allez, courez, coupez par la prairie: de très-loin en revenant, Henri me fit des signes qu'elle n'y étoit pas; je retrouvai toutes mes forces, & je n'eus plus rien à combattre; je passai auprès de ma sœur, je lui dis que j'allois monter à cheval pour ma santé, que je reviendrois dans une demi-heure, que s'il venoit quelqu'un, il falloit les retenir : pendant que le carosse entroit dans la cour, je sortis par derrière, je franchis des haies!!

les éperons ne quittèrent le ventre de mon cheval, que lorsque j'apperçus le toit de la maison de Mr. de Germosan; alors je ralentis ma course. Dans le moment je vois entrer dans une maison de paysan qui n'en étoit éloignée que d'une portée de fusil, une femme marchant légérement, très-bien mise; j'eus un peu d'émotion; mais je voulus aussi entrer dans cette maison de paysan, je n'avois point été apperçu; j'ouvre en tremblant la porte d'une chambre où j'entendois la voix de Mlle. de Germosan; elle étoit assise auprès d'une vieille paysanne, qui paroissoit malade; je n'osois entrer tout-à-fait: je crois qu'elle ne me reconnut pas, elle resta comme immobile, & en silence, sur sa chaise; je voulus avancer, la foiblesse & l'émotion m'arrêtèrent, je m'appuyai contre le mur pour ne pas tomber, je vis pâlir & rougir Mlle. de Germosan, elle se

leva, elle articula quelques paroles; alors je fus auprès d'elle, je lui dis que dans l'impatience de la revoir, j'avois profité du premier retour de mes forces pour venir à sa campagne, & me présenter à Mr. & Mme. de Germosan, que je l'avois vue entrer dans cette maison, & que j'avois osé la suivre, dans l'espérance qu'elle voudroit bien me permettre de la voir un moment, que si je lui étois importun ou incommode, j'allois me retirer & m'en retourner, dussai-je en mourir; elle dit quelque chose sur ma santé, elle se rassit. Comme je crus m'appercevoir que ses yeux cherchoient une autre chaise, j'en pris une, & je m'assis auprès d'elle: la pauvre paysanne, qui nous regardoit avec des yeux étonnés, dit que j'avois surement besoin de prendre quelque chose, que j'étois malade, & qu'elle vouloit aller chercher du vin, je ne l'en empêchai point; elle se

traîna ſur ſon bâton, & elle ſortit. Je pris ce moment pour dire à Mlle. de Germoſan tout ce que je penſois, tout ce que ſentois; je fus très-long-tems ſans lui laiſſer prononcer une parole, & je vis le moment où je tomberois à ſes pieds mourant d'émotion & de fatigue; je crois que je lui inſpirai de la pitié, ſes beaux yeux étoient mouillés de larmes; Dieu! qu'elle étoit belle! ſon ame douce & compatiſſante ſe peignoit dans tous ſes traits, elle en eut impoſé à l'homme le plus impétueux, à l'ame la plus atroce: ce qu'elle me faiſoit éprouver me fit véritablement verſer des larmes, en lui jurant la ſincérité de mes ſentimens; elle en fut touchée: j'entendis ſa bouche adorable prononcer qu'elle ne me haïſſoit pas, qu'elle m'aimeroit ſi.... ce n'étoit pas préciſément qu'elle m'aimoit; mais c'étoit tout ce qui me le faiſoit entendre; j'y répondis par des tranſ-

ports de ſenſibilité & de paſſion ; alors la fierté ſuccéda chez elle à l'attendriſſement, & tout fut perdu pour moi ; elle s'éloigna, elle voulut ſortir : la vieille femme entra dans ce moment ; j'étois reſté anéanti ſur ma chaiſe, la bonne payſanne s'empreſſa de venir à mon ſecours, avec l'eau & le vin qu'elle portoit ; Mlle. de Germoſan ne put s'empêcher de jeter les yeux ſur moi ; elle parla à la femme depuis la porte, la réponſe demanda une autre réponſe ; Mlle. de Germoſan fut obligée de rentrer pour ſuivre à la converſation ; je lui demandai la grâce de m'écouter encore, je lui parlai de manière que notre témoin put tout entendre, je la conjurai de me dire ſincèrement ce qu'elle penſoit de tout ce que je venois de dire ; la diſcuſſion fut engagée, ſon cœur ne ſut pas tout me cacher : la converſation devenoit heureuſe pour moi, lorſque nous entendîmes le bruit

d'un carosse qui passoit au chemin, dans l'instant Mlle. de Germosan s'échappa ; je la suivis & je la vis traverser la prairie, par un sentier qui aboutit sans-doute à leur maison ; il me sembloit voir un ange qui revoloit aux cieux, après m'avoir donné quelques espérances ; j'aurois voulu la suivre, & qu'il m'en eut coûté la vie ; j'étois encore très-foible & souffrant, la course que j'avois faite m'avoit horriblement fatigué, l'émotion, & tout ce que mon ame venoit d'éprouver, avoit achevé de m'anéantir ; je fus très-longtems avant que de retrouver assez de force pour remonter à cheval ; jusqu'à ce moment, j'entendis la bonne paysanne faire les éloges de Mlle. de Germosan ; elle la peignoit avec une naïveté & une énergie vraiment touchante, c'étoit une mélodie qui flattoit mon cœur ; j'y ajoutois les paroles, elle m'aime ; il en résultoit une douceur,

un contentement calme & tranquille, qui m'étoient inconnus ; mais le désir de revoir Mlle. de Germosan est bientôt venu altérer cette jouïssance, il faut absolument que je la revoye ; si ce pouvoit être aujourd'hui ! demain ! après demain ce sera trop tard ; l'impression sera effacée, l'agitation du sentiment sera calmée ; elle aura oublié ce qu'elle m'a fait entendre, ce qu'elle m'a dit ; je l'ai fait répéter comme j'ai pu ; mais la réflexion aura tout désavoué ; elle aura mis à la place une défiance cruelle ; je n'aurai rien gagné sur son cœur, il naîtra de nouveaux obstacles ; nous resterons encore séparés, je serai des siècles sans la revoir ; je passerai ma vie dans le trouble, dans les peines, dans les désirs inutiles ; & les sentimens qu'il y aura entre nous n'auront fait que deux malheureux : & toi ! qui veux que Mlle. de Germosan soit heureuse, seras-tu content ? ne profi-

teras-tu pas des droits & de la con-fiance que te donne ſon indifférence pour toi ? ne lui diras-tu pas qu'il n'y a de bonheur dans la vie qu'entre deux cœurs qui s'aiment ? qu'il n'y a point de vertu à ſe fuir, & qu'il y a une lâcheté humiliante à ſe défier trop de ſoi-même; fais-lui comprendre qu'il y a une vraie douceur, une vraie félicité, dans la réciprocité des ſentimens, dans le plaiſir d'être avec ce qu'on aime : dis-lui bien tout l'empire qu'elle a ſur moi, & exhorte-la d'en jouïr avec ſécurité; car je le remarque fort bien, jamais elle n'a laiſſé entrevoir les diſpoſitions de ſon cœur, qu'elle n'ait élévé entre nous de nouvelles barrières; qu'elle n'ait fui les occaſions de me revoir, de m'entendre; mes lettres, je ne ſais ce qu'elles deviennent, ou elle ne veut pas les recevoir : enfin, plus nous pourrions être heureux & plus elle s'y oppoſe; je ne connois

rien à ſa manière d'aimer : aujourd'hui j'ai quelqu'eſpérance qu'elle aura plus de ſécurité, qu'elle cherchera moins à me fuir ; ce qui s'eſt paſſé n'eſt qu'une rencontre due au haſard il eſt vrai, & elle ſera ignorée de toute la terre ; mais c'eſt préciſément ce ſecret qu'il y aura entre nous, que nous nous garderons, qui formera un lien, & qui nous rapprochera. Je revins avec cette eſpérance chez moi, je vis un moment ma ſœur, qui étoit en peine de moi & de ma longue promenade, elle raconta la viſite qu'elle avoit reçue. Je ne pus pas l'écouter longtems, il falloit que je m'occupaſſe de Mlle. de Germoſan, il falloit que je lui écriviſſe, je ne pouvois reſter ſur ce moment interrompu ; j'avois mille choſes à dire, & qui m'oppreſſoient ; un inſtant de plus, & nous nous ſerions entendus ; les regrets me donnoient le beſoin d'écrire ; il me ſem-

bloit que j'en avois le droit, que je le devois même ; je ne puis prévoir ce que deviendra ma lettre, ni me flatter qu'elle parvienne ; je ne sais où l'envoyer : cette bète d'Henri va bien à la ville, il en sera chargé ; mais jamais il ne saura la faire entrer dans la maison des Germosan, ni profiter d'une rencontre, ni saisir une occasion : je lui dis, que s'il ne trouve point de domestique qui veuille la prendre confidemment, il la pose comme étant très-pressé, chez une marchande de mode où Mlle. de Germosan va quelquefois elle-même, ou chez un marchand où elle envoye tous les jours pour les besoins de la maison ; enfin, j'ai confié ma lettre au hasard ; quelquefois il sert si bien ! elle est partie, & j'avois besoin qu'elle partit ; j'aurai de l'inquiétude sur son sort, je retournerai à la ville pour l'apprendre ; je passerai quelques jours chez ma sœur pour achever ma

convalefcence; mon air défait, abattu, languiffant infpirera de la pitié, on parlera du danger où j'ai été, je ferai menacé d'une rechûte; Mlle. de Germofan l'entendra, fon cœur fera-t-il affez dur, affez cruel, pour ne pas lire ma lettre? pour ne pas y répondre quelques mots de compaffion? toi-même, ne lui feras-tu pas entendre clair comme le jour, que c'eft tout ce qu'elle m'a fait fouffrir par fa retraite, par fa manière de me fuir, qui m'a mis aux bords du tombeau; je t'affure que je le crois. J'ai éprouvé une colère très-vive en voyant que ce qui devoit être une occafion de nous rapprocher, une facilité de nous voir, étoit devenu pour elle une raifon de m'éviter; j'ai été plufieurs nuits fans dormir, je les paffois à méditer un projet de vengeance; le jour j'étois fatigué par le chagrin & l'inquiétude. Le foleil auquel je me fuis expofé fans aucune pré-

tation a déterminé la maladie, voilà une vérité que tu peux lui dire. Tu peux tout lui dire, mon cher ami, je ne crains pas même les parens de Mlle. de Germosan, qu'ils sachent tout, qu'ils ayent même de moi une mauvaise opinion ; ils laissent trop de liberté à leur fille, elle est trop heureuse ; leur tendresse pour elle se repose sur son caractère & sur ses vertus, & elle n'en est que plus sévère ; si elle étoit bien malheureuse, elle trouveroit plus de douceur à être aimée, elle s'y livreroit avec plus de facilité, elle sentiroit mieux le prix d'une passion qui la consoleroit de tout ce qu'elle auroit à souffrir. Malheureusement elle n'a besoin d'aucune consolation : les obstacles ne donnent point de ressort à ses sentimens ; j'ai trop à faire à l'entraîner seul dans le foible penchant qu'elle peut avoir : je compte un peu sur toi, mon cher ami, bien loin de craindre la con-

fiance que tu exiges de ma part, j'y suis très-disposé, je la souhaite: les confidences ne sont jamais que des encouragemens à l'amour, & ce n'est pas en parlant de l'objet aimé qu'on le détruit; je cherche des secours, j'en ai besoin; la raison de Mlle. de Germosan.est dans toute sa force, son cœur n'aime que foiblement, & encore il semble que c'est un tourment pour elle que de le laisser entrevoir; ce que ses yeux paroissent dire, sa bouche le dément. Sans le bruit de ce carosse, j'aurois été mieux instruit; mais sa crainte, mais sa fuite ne disent elles pas beaucoup? Si elle vouloit y revenir quelquefois, dans cette maison? elle se trouve si naturellement au bout de la prairie, un très-joli sentier y conduit; c'est une promenade toute simple, il y demeure de pauvres paysans auxquels on pourroit faire du bien. Julie en auroit fait un chalet, & il eut été le temple

du bonheur ; mais je crois qu'elle n'a pas lu Julie ; elle ne lit point, Mlle. de Germofan ; au moins je ne l'entends jamais parler de roman, jamais je n'ai eu occafion de lui envoyer des livres, j'en ai cependant de très-bons, ils font tout prêts. Je fuis bien malheureux, rien ne me favorife, il faut tout attendre du fort, du hafard, des circonftances ; dans ce moment avec plus d'efpérance je ne fais ce que je deviendrai ; je retournerai à la ville fans aucune certitude de voir Mlle. de Germofan, d'être avec elle un inftant. En vérité c'eft une folie à moi... Si je raifonnois longtems.... mais non, je ne veux pas ébranler l'empire de Mlle. de Germofan, je l'aime, & une force invincible m'y attache : n'y feras-tu pas à la ville ? je fouhaite de t'y trouver ; avec toi j'aurai plus de courage, tu me couvriras de ta belle réputation d'homme effentiel, je m'enorgueillirai de l'ami-

vie de mon ami vertueux ; c'eſt dans deux jours, dans trois au plus tard que je te reverrai, je m'en fais un vrai plaiſir : je voudrois avant que de quitter ma campagne, retourner encore une fois dans cette maiſon, dans ce bois, près de ce ruiſſeau ; ils ont un attrait pour moi auquel je ne réſiſte pas. Adieu, mon cher ami ; ſi tu peux me faire dire quelque choſe, n'y manque pas. Ma ſœur retourne à la ville demain matin, la voiture reviendra dans le jour.



LETTRE L I I

M. de St. Ange à Mlle. de Germoſan.

JE ne ſais, Mademoiſelle, quel ſera le ſort de ce que je vais vous écrire ; ſans-doute vous le dédaignerez, ſans-doute vous ne le laiſſerez pas parvenir juſ-

jues

qu'à vous, la hardiesse de vous écrire, sera pour vous un sujet de plainte & de mécontentement; je n'aurai su que vous déplaire, lorsque je donnerois ma vie pour me faire pardonner; mais dussai-je en mourir mille fois, je veux mettre sous vos yeux ce que je viens de dire à vos pieds; je ne puis pas peindre, dans toute sa vérité, ce que vous inspirez; je ne puis que vous répéter ce que j'ai dit, ce que je voudrois vous rappeler à tous les instans de ma vie; c'est trop peu que des paroles, vous les oublierez, votre mémoire n'est pas assez fidèle, je me défie de ce qu'elle vous retracera, je n'ai rien dit, je n'ai rien exprimé, vous n'avez rien entendu; qu'est-ce que c'est que des mots quand je voudrois vous montrer mon ame toute entière? quand je voudrois vous faire comprendre tous les sentimens dont vous l'avez pénétrée: écoutez mes foibles expres-

ſions Mademoiſelle, je vous conjure; que peuvent-elles avoir d'effrayant pour vous? pourquoi les craindriez-vous? pourquoi vous déplairoient-elles? j'ai oſé vous dire que je vous aimois, je n'ai point d'autre ſerment à faire, je n'ai plus qu'à vous demander de décider de mon ſort; mon bonheur s'eſt placé près de vous, j'irai l'y chercher, & ſi c'eſt encore pour vous une raiſon de me tenir éloigné, ſi vous voulez encore me fuir, votre cœur cruel & barbare ne jouïra pas tranquillement du plaiſir de me faire ſouffrir; je viens d'éprouver que vous diſpoſez de ma vie, je vais vous regarder comme une ennemie à qui je la vendrai bien cher; mais pourquoi ſeriez-vous une ennemie? parce que vous êtes parfaitement aimable, parce que vous répandez le bonheur & l'agrément partout où vous êtes, parce que vous vous faites adorer par tout ce qui vous voit, &

vous entend, il faudra empoisonner la vie, mettre de la gêne & de l'embaras dans la société; il faudra craindre, fuir & rendre malheureux, celui qui sait, & qui sent le plus tout ce que vous êtes. De qui vous défiez-vous, Mademoiselle, est-ce de vous? est-ce de moi? que votre cœur ait plus de justice, & il repoussera cette idée, & si vous êtes effrayée du vain bruit que pourroient faire mes sentimens pour vous, qu'est-ce donc qu'ils ont de condamnables & qui mérite d'être désavoué? vous êtes sure de ce que vous pensez, que vous importe ce que l'on dit? Oui, Mademoiselle, je vous aime avec une passion à laquelle ma vie est attachée, j'en fais gloire, & bien loin de le cacher, je le dirai à toute la terre, à moins que vous ne me le défendiez, à moins que vous ne rendiez au bonheur de vous voir, la liberté & la facilité qu'il doit y avoir na-

turellement ; ils étoient si doux, si heureux, ces momens passés auprès de vous, avec vos parens, avec vos amis, & s'il y avoit quelques instans d'expressions apperçus de vous seule, étoit-ce un crime haïssable ? rendez donc à ma vie & j'ose dire à la vôtre, toute la douceur qu'elle peut avoir, bannissez-en la crainte & la défiance : j'ai entendu vos amies se plaindre du refroidissement, de la négligence, des difficultés, que vous mettiez avec elles dans votre société ; c'est vous qui en faisiez tout l'agrément, & en vous regrettant, elles vont se consoler bien vîte de votre absence ; je ne sais ce qui peut avoir influé sur votre changement, mais quoique ce soit, ne voyez rien avec effroi, pas même le malheur d'être aimée avec passion, pas même la pitié que vous pouvez avoir pour ceux qui souffrent, & auxquels vous rendez la vie ; mais, Mademoiselle, il

y a un moyen d'ôter toute gêne, & je vous demande la grâce de me permettre de l'employer, j'irai à vos parens, je leur dirai tous les sentimens que vous m'avez inspiré, je jurerai à leurs pieds qu'il n'y a pour moi, ni vie, ni bonheur sans vous; je leur avouerai, que j'ai osé le dire à vous mêmes dans cette maison de paysan, où je vous ai rencontrée par un hasard heureux, je leur dirai que depuis ce moment, c'est en eux que je mets toutes mes espérances, & que je leur demande qu'il me soit permis de vous offrir tous mes vœux; c'est ce que je ferai si vous y consentez Mademoiselle, mon sort sera décidé & je saurai si je dois rester attaché à la vie; cette démarche décisive & importante ne ne se fera point sans votre expresse permission, j'attendrai votre réponse; votre silence seroit un consentement; & refuser de me répondre, de me

voir, de m'entendre, ce seroit m'autoriser au parti que je propose : j'attendrai votre réponse, Mademoiselle; je suis, cependant, très-empressé de rendre à Mr. & à Mme. de Germosan la visite qu'ils ont eu la bonté de faire ici à ma sœur, & dont je n'ai pas profité; dans peu de jours je serai à la ville, je ne sais le tems que j'y resterai, aujourd'hui, ma vie ne dépend plus de moi. Ah! Mademoiselle, que je vous plains de n'être pas à la campagne dans ce moment; la vôtre est charmante, on n'a point gâté encore le champêtre qui en fait l'agrément; il m'est impossible de ne pas aller quelquefois dans ce bois qui est près de votre maison; je vous y ai vu, Mademoiselle, & j'y retourne, je vous en fais l'aveu, je ne veux plus rien sans votre permission, l'idée de gêner votre liberté, de mettre dans votre vie de la peine & de l'embarras, m'est

insupportable ; disposez de mes actions & de ma conduite ; ma vie vous est soumise ; il n'y a que mes sentimens que je ne peux soumettre à rien ; ils seront ce que vous les avez fait, toujours les mêmes.

P. S. Le messager qui porte les lettres à Orbe, pose près d'ici toutes les lettres que je reçois & que l'on m'écrit par la poste, on les envoye tout simplement au bureau.

LETTRE LIII.

Laure à Sophie.

NE croyez vous pas, ma chère amie, qu'il y ait dans ce monde un ordre de choses contre lequel les pauvre humains ne peuvent rien du tout, ils ont beau faire des projets, pren-

dre un parti, le hasard se joue des intentions, il va son train en dépit de ce qu'on a résolu & décidé, & l'on se trouve à cent lieues du but que l'on s'étoit proposé, & alors que faut-il faire? quel moral faut-il rassembler pour combattre ce qui est plus fort que l'humanité: j'étois bien sûre de ne pas revoir Mr. de St. Ange de très-longtems; il y avoit plusieurs jours que je ne l'avois vu; cette absence passée & à venir me laissoit dans une grande tranquillité, j'étois dans la sécurité sur ce qui pourroit arriver, je n'y pensois même pas; cette maladie, la convalescence, devoient mettre entre nous un très-grand intervalle de tems; tout pouvoit changer & finir, & parce que j'ai un peu d'impatience & que je vais au-devant de mes parens, qui étoient allé faire la visite qu'ils avoient projetée & dont je vous ai parlé, je

me rencontre avec Mr. de St. Ange dans une maiſon de payſan, je ſuis obligée de l'écouter, de lui répondre; il m'a été impoſſible de ne pas me laiſſer aller à un ſentiment de compaſſion ; il avoit l'air mourant, & ſon émotion ajoutoit encore à la pitié qu'il inſpiroit ; je vis le moment où il tomberoit expirant, il ne pouvoit ſe ſoutenir, il ſe plaignit de ce que je le faiſois ſouffrir, il me dit que je répondois de ſa vie, & ſa paleur, & la foibleſſe de ſa voix m'effrayèrent, il me demanda quelles raiſons j'avois de le fuir, & de me defier de lui; il m'offrit de reformer tout ce qui pourvoit me déplaire, il me pria de lui dire avec franchiſe ſi réellement il avoit le malheur de me déplaire, qu'alors il étoit capable de renoncer à la vie même; enfin, par la conſidération de l'état où il ſe trouvoit, je convins que je le reverrois ſans peine, par-tout où

je le rencontrerois dans le monde ainsi que chez mes parens, cette conversation qui dura quelques momens fut interrompue par le bruit d'un carosse; j'étois venue dans l'intention de joindre mes parens sur le chemin, ce carosse n'étoit pas le leur, & je retournai à notre maison par le sentier de la prairie, je laissai Mr. de St. Ange, qui eut la discrétion de ne pas me suivre : en réfléchissant sur ce qui s'étoit passé, je ne vis rien qui dut altérer ma tranquillité; je jugeai même, qu'il ne valoit pas la peine d'en parler à personne; c'est une rencontre qui n'étoit due qu'au hasard, & à laquelle on pourroit mettre plus d'importance qu'elle ne mérite; Mr. de St. Ange demande qu'il y ait de notre part plus de liberté, plus de facilité dans nos relations avec lui; il dit, qu'il mérite l'amitié de mon père : tout ce qu'il ajoute là-dessus, me donne de

là confiance ; & en effet, que devons-nous craindre? quels que soient les sentimens n'est-on pas toujours maître des actions? pourquoi mettre plus de gêne, plus d'embarras dans la vie qu'il n'est nécessaire? j'ai pesé toutes ces raisons, j'y ai réfléchi mûrement, & elles m'ont donné plus de tranquillité, plus de liberté dans l'esprit : hier, en revenant de chez mes parens, & en rentrant dans ma chambre, j'ai trouvé sur ma table avec des papiers, des comptes, & d'autres choses que l'on m'avoit apporté, une lettre de Mr. de St. Ange, je la pris, je l'ouvris, je la lus, avec la confiance que je devois avoir naturellement ; je trouve, ma chère amie, qu'après ce qu'il a fait pour nous, après les services qu'il nous a rendus, & l'amitié qu'il a témoignée à mon père, & à toute notre famille, il est injuste de ne pas suivre avec lui ce que prescrit l'amitié;

& la reconnoiſſance ; je comprends très-bien comment l'ingratitude, l'indifférence, les procédés durs, & la méfiance de ceux auxquels on eſt attaché par l'amitié, peuvent affecter aſſez vivement pour altérer la ſanté ; en vérité, on ne penſe pas aſſez à la vie de ceux qui nous intéreſſent, j'ai bien remarqué que mon père dans le fond de ſon cœur penſe comme moi, je crois qu'il s'eſt reproché ſon indifférence, ou plutôt il n'en a jamais eu, je l'ai vu affligé & inquiet ſur le danger où a été Mr. de St. Ange, & il a témoigné beaucoup de regrets, beaucoup de chagrins de ne l'avoir point vu dans la viſite qu'il lui a faite : à l'âge de mon père, on ne témoigne pas tout ce qu'on penſe, & tout ce qu'on ſent ; & en effet, je ne comprends pas pourquoi Mr. de St. Ange nous inſpireroit de la crainte, & de la défiance, pourquoi il ne ſeroit pas au nombre de nos

amis ; il a été reçu à ce titre dans notre maiſon, ma mère l'aime beaucoup ; il eſt aimé de tout le monde, il eſt très-aimable : on l'accuſe cependant, & je ne ſais pourquoi, d'être un homme dangereux, je crois même l'avoir entendu dire une fois à mon père, je ne lui demandai pas ce que ſignifioit cette injure ; il y a certaine queſtion que l'on ne peut pas faire ſans laiſſer croire que l'on y a quelqu'intérêt ; mais vous, ma chère amie, dites-moi ce que c'eſt qu'un homme dangereux, je ne le conçois pas bien, eſt-ce un homme aimable, qui a des vertus, que tout le monde aime & eſtime ? un homme qui trahiroit les femmes, qui ſe joueroit de leur réputation, qui employeroit l'art & la fauſſeté pour les ſéduire, & qui les abandonneroit, ne ſeroit pas un homme eſtimé dans le monde, il n'auroit pas des amis, il ne ſeroit pas généreux, charitable, il ne ſacrifieroit pas tout

pour sa famille ; ce contraste ne doit pas être dans l'humanité, & s'il existe Mr. de St. Ange n'en est pas un exemple, j'en suis bien assurée ; il consent à tout, il se soumet à tout, il n'exige rien, il est dans la dépendance la plus parfaite ; on pourroit le faire mourir, en le traitant injustement, & voilà que dans sa lettre, il me propose de parler à mes parens, de leur déclarer ses sentimens, ses intentions, il veut même qu'ils soient informés de cette dernière rencontre ; enfin, tout dépend de moi, je suis maîtresse de tout ; qu'est-ce que je puis avoir à craindre ? dites-le-moi, ma chère amie ? Dans cette situation est-ce qu'il y auroit de la générosité, de l'honnêteté, de la justice, si on abusoit de son pouvoir, si on affectoit de la méchanceté ? ma fierté à moi est d'avoir de la confiance en moi-même. Je juge très-bien de l'état des choses, & je vois ce qui con-

vient à mes parens & à moi, je je me conduirai en conséquence, il ne leur convient point par exemple, que Mr. de St. Ange leur parle de ce qui regarde lui & moi, ni qu'il leur confie rien de ce qui s'est passé ; mon père ne s'y attend point, il interprêteroit mal cette dernière entrevue ; il auroit peut-être l'injustice de douter du hasard qui en a été la cause ; il en prendroit du chagrin, il n'en feroit que moins bien disposé pour Mr. de St. Ange, & ce seroit injustement : j'ai donc répondu tout simplement, que j'étois persuadée que l'on avoit de l'amitié pour lui, que je ne croyois pas qu'il eût à se plaindre de mes parens, que je ne doutois pas qu'ils ne fussent bien aises de le revoir, quand il reviendroit à la ville ; mais que dans ce moment, il étoit inutile de leur parler, & de les instruire, qu'il falloit avoir égard à leurs dispositions, & à leurs conve-

nances ; que je respectois leur bonheur, & leur tranquillité, que je ne voulois rien dire qui put l'altérer, que je me reposois entièrement sur leur tendresse, & que je n'aurois jamais d'autres sentimens, & d'autres intérêts que les leurs. J'envoye ma réponse à la poste sans aucun mistère, & sans demander le secret, je ne leur cacherai point ce qu'ils pourront apprendre, & lorsqu'ils ont marqué de l'étonnement, de n'avoir pas trouvé Mr. de St. Ange chez lui, qu'ils ont paru fâchés de ne l'avoir pas vu, & avoir envie de le voir, & de le recevoir à la ville, je n'ai pas cru qu'il fut nécessaire de changer leurs idées là-dessus, on parla de lui hier au soir bien naturellement avec Mr. de Marville, qui est revenu, il en avoit reçu des nouvelles, & il l'attendoit aujourd'hui, il doit passer quelque tems chez sa sœur.

Comme je me l'étois proposé, j'ai

fait confidence à Monſieur de Marville de mon projet ſur ma petite fille, il en parut extrêmement ſurpris, il me fit répéter pluſieurs fois le nom des payſans, & de l'endroit où ils demeurent, il me demanda ſi j'y avois été, & tous les détails que je ſavois d'eux; alternativement il rioit & il réfléchiſſoit: ma mère qui crut qu'il n'approuvoit pas le choix de cet enfant, lui demanda ce qu'il en penſoit, & s'il ne trouvoit pas qu'il y eut beaucoup d'inconvéniens à s'en charger, il répondit fort vivement qu'au contraire, il trouvoit mon intention fort bonne & fort charitable, il dit avec une eſpèce d'embarras, que je ne compris point, qu'il ne connoiſſoit point ces payſans, je le chargeai d'en prendre toutes les informations poſſibles; je le priai d'en parler au miniſtre de leur village, & enfin, de ſavoir tout ce qui concerne cette famille, je lui fis pro-

mettre de me garder le ſecret, & de ne point en faire une hiſtoire dans le public : il doit y aller demain matin, & il viendra m'en rendre compte à ſon retour; nous irons peut-ètre l'après midi avec ma tante, ou avec ma mère, & s'il n'y a point de difficulté comme je l'eſpère, elle ſera ici dans trois jours; c'eſt là le plaiſir & l'intérêt qui m'occupent, & m'intéreſſent véritablement, & vous auſſi, ma chère amie, vous avez votre projet, une fois peut-être vous me conſulterez ſur l'éducation des jeunes filles, je ſerai bien fière d'avoir plus d'expérience que vous là-deſſus, & je vous promets d'avoir en moi la confiance & la bonne opinion qu'ont toujours d'eux-mèmes, ceux qui donnent des avis & des conſeils. Adieu, ma chère amie.



LETTRE LIV.

Monſieur de St. Ange, à Mr. de Marville.

JE vous prie, Monſieur, de me dire quelles ſont les affaires que vous avez avec la famille de Germoſan, & particulièrement avec Mlle. Laure, depuis que je ſuis ici je n'ai pu la voir qu'un moment, & vous-même j'ai cru remarquer que vous m'évitiez; lorſque nous nous ſommes rencontrés, vous vous êtes contenté de me parler de ma ſanté, vous vous en êtes informé très-en détail, ſans qu'il ait été queſtion d'autre choſe; vous aviez un air occupé & diſtrait, vous êtes venu chez moi à l'heure où vous pouviez ſavoir que je n'y étois pas: hier matin je fus chez vous; on me dit que vous étiez ſorti de la ville en voiture de très-bonne heure, &

vous n'aviez point dit où vous alliez; j'ai ſu qu'au retour vous avez été tout-de-ſuite chez Mr. de Germoſan; vous avez eu une très-grande converſation avec ſa fille, l'après-midi vous avez été en voiture avec elle & Mme. Bonval, & je n'ai pu ſavoir où, ſeulement il a été queſtion d'un miniſtre; vous êtes revenu très-tard, vous êtes reſté chez elle toute la ſoirée, & vous y avez ſoupé, on s'eſt entretenu de quelque choſe qui l'intéreſſe, qui lui fait plaiſir, & qui eſt un ſecret, vous êtes ſorti très-tard de chez elle, vous avez pris des informations & vous avez auſſi parlé à un notaire: Mr. de Germoſan a mis dans ſes manières avec moi une certaine affectation d'amitié; il m'a dit qu'il eſpéroit que l'on me verroit chez lui; j'y ai été, je n'ai pas été content, je m'attendois à plus de cordialité, j'ai cru remarquer de l'embarras chez Mlle. de Germoſan,

elle avoit une tranquillité qui n'étoit pas naturelle, & qui étoit plutôt de la contrainte; elle a affecté de parler beaucoup de ma ſanté, du danger où j'ai été, mais ce n'eſt pas avec l'intérêt d'une ame tendre; elle n'a dit que ce qu'elle vouloit bien dire; je n'ai rien retrouvé de ce que j'avois eſpèré dans notre dernier entretien, ſa réponſe à ma lettre étoit déjà différente; j'ai appris encore, que demain vous devez aller avec elle & avec ſa mère, pour terminer une affaire importante, qui doit faire un changement dans leur maiſon; on a dit que la chambre de Mlle. de Germoſan étoit trop petite, on a parlé d'un ſecond lit; enfin, je ſais tout ce qu'il faut ſavoir pour comprendre qu'enfin, on s'eſt déterminé à un évènement, qui fait l'objet de vos déſirs, & de votre ambition; il a été fort bien ménagé; mais pourquoi m'en faire un ſecret? craignez-vous ma

jalousie ? non, Monsieur, je ne suis point jaloux ; je ne le serai point, Mlle. de Germosan est une femme, elle en a la légéreté, je devois m'y attendre, il a suffi à son amour-propre d'avoir inspiré une passion ; elle savoure même le plaisir de la perfidie ; elle trouve dans ses vertus les meilleures raisons pour la justifier, & ses sentimens s'arrangent avec les grandes convenances ; elle a vu tout le pouvoir de ses charmes, elle a connu son empire, elle sait, la cruelle, que c'est lui qui m'a mis au bord du tombeau, elle jouit de son triomphe, en méprisant un bonheur qui eut été fondé sur une passion vraie, sur la tendresse & sur des sentimens réciproques, les sacrifices eussent été des jouissances délicieuses ; l'accord & l'abandon auroient été la félicité même : & n'aurois-je pas été tout ce qu'elle auroit voulu ? vos grandes vertus l'ont éblouïe ; cette brillante réputation que vous avez ac-

quise depuis quelque tems, l'a flattée, ces sentimens généreux, témoignés si adroitement l'ont touchée, & vous, dans la passion qui vous anime, vous ne vous êtes point fait de scrupule de supplanter un ami; c'est le train ordinaire des choses, & de la vie; tout s'est si bien arrangé, vous avez si bien profité des circonstances, que vous avez obtenu une décision conforme à vos désirs; votre constance généreuse a fait sentir le prix des avantages, & des convenances que vous réunissez, & les vœux désintéressés pour le bonheur de Mlle. de Germosan, ont été couronnés: & vous aussi vous êtes un homme, l'intérêt personnel l'a emporté, l'amour-propre n'a pas combattu longtems contre les sentimens de l'amitié; aujourd'hui vos sublimes vertus se réduisent à trouver les meilleures raisons pour les sacrifier; non,

je le répéte, je ne ferai point jaloux, je ne vous ferai point de reproche; je pourrois voir votre triomphe d'un œil tranquille; mais je ne veux pas en être le témoin; il n'est pas sûr que je vous laissasse jouïr en paix des premiers momens de votre bonheur; mon imagination est trop vive là-dessus; je croyois y avoir quelques droits, & votre vie & la mienne seroient trop peu de chose à mes yeux; je vous abandonnerai à votre ivresse; je m'en irai; mais je reviendrai, lorsqu'elle sera passée; je verrai si vous n'avez rien hasardé en vous liant à une femme, dont le premier penchant n'a pas été pour vous: je ne quitterai point cependant, Mlle. de Germosan sans l'avoir vue, sans lui avoir parlé à elle seule, j'épierai le moment, je forcerai tous les obstacles, pour avoir une conversation avec elle; si vous vous y opposiez, c'est

c'est alors que vous seriez mon ennemi déclaré ; je ne dis rien de plus. Adieu, Monsieur.



LETTRE LVI.

Monsieur de Marville à Mr. de St. Ange.

MON cher ami, je reçois ta lettre trop tard, & dans ce moment je suis obligé de partir avec Mme. & Mle. de Germosan ; je n'ai eu que le tems de parcourir ce que tu me dis, & il me seroit impossible d'y répondre dans cet instant ; je crois que ce soir nous reviendrons trop tard pour que je puisse ou t'écrire, ou te voir, demain je n'y manquerai pas ; ces dames me font dire qu'elles m'attendent. Adieu, mon cher ami.



LETTRE LVII.

Laure à Sophie.

Enfin, ma chère amie, j'ai un plaiſir, je jouïs d'un bonheur, j'ai ma chère petite Henriette; mon père paroiſſoit ne m'accorder la permiſſion de la prendre que par une extrême bonté & par complaiſance pour moi ſeule, il y mettoit des renvois & des difficultés, j'ai vu le moment où je ſerois obligée d'y renoncer, la promeſſe de la renvoyer au premier inconvénient qu'elle occaſionneroit dans la maiſon a levé tous les obſtacles; pour les prévenir, j'ai pris toutes les précautions que j'ai pu imaginer; Mr. de Marville m'a aidé dans les informations que j'ai fait prendre; j'ai été avec lui & ma tante Bonval, chez le grand-père d'Henriette, nous ſommes

convenus de toutes les conditions que j'ai demandées, j'ai eu le bonheur que par mes foins & mes raifonnemens, ma mère a pris les mêmes idées, & le même fentiment que moi, elle s'eft fait à la fin un plaifir d'avoir cet enfant dans notre maifon; c'eft avec elle que j'ai été la chercher avant-hier, Mr. de Marville nous accompagna encore : nous partîmes de bonne heure, parce que nous voulûmes paffer à Fies, chez notre bon miniftre Mr. Sainton : je voulois lui porter les livres que je lui avois promis ; c'étoient ceux qui avoient paru depuis quelque tems, dont on avoit dit du bien, & dont on ne parloit plus : il me femble que les livres font comme les vagues de notre lac, qui font un peu de bruit en arrivant fur le rivage, & qui fe confondent bientôt dans l'immenfité des eaux ; ils fe reproduifent avec la même facilité & la même abondance, il

en furnage quelques-uns qui sont instructifs ; on les consulte à peine, on les lit peu, & on se plaint de ce-qu'il n'en paroît pas de nouveaux. Nous passâmes quelques heures à la cure, c'est la demeure de la paix, de la tranquillité, & la réflexion y plaçoit le bonheur ; j'aurois cru que les habitans en jouïssoient, si je n'avois entendu dire à Madame la ministre qu'elle espéroit d'avoir bientôt une meilleure place, & qu'il devoit se faire une vacance dont ils profiteroient. Mr. Sainton reprit bien vîte sa femme, en disant qu'ils ne désiroient rien, & en effet, il nous fit une peinture de sa vie qui étoit vraiment heureuse & intéressante ; mais ce désir d'être mieux, qu'avoit témoigné sa femme, dérangeoit les idées du bonheur que l'on avoit pu avoir d'abord, il laissoit une peine au lieu du contentement que l'on avoit éprouvé, c'étoit l'humanité qui montroit le bout de l'oreille. Au

village comme à la ville & à la cour, occuper une place c'eſt en attendre une meilleure, & la vie des autres n'eſt plus qu'un obſtacle : je parlai à Mr. Sainton du ſujet qui nous avoit mis en chemin; je lui demandai s'il connoiſſoit Jaques Deſpras & ſa famille; il en eſt éloigné de près d'une lieue, il les connoît peu; il ſait ſeulement que ce ſont des payſans de *** qui ſont venus s'établir dans un petit domaine qu'ils avoient acquis, il ne ſavoit comment; la fille devoit ſe marier à un payſan de ſa paroiſſe, il avoit entendu parler de la petite-fille, mais il n'en ſavoit rien de poſitif; je lui dis le deſſein que j'avois de la prendre, pour l'élever auprès de moi; il approuva mon intention, & il loua la charité de mes parens : pendant notre entretien, Madame la miniſtre avoit préparé une très-bonne collation; elle avoit ſorti quelques belles porcelai-

voir, & elle fut dans la voiture long-tems avant nous ; Mr. de Marville l'obſervoit beaucoup, & rioit quelquefois des careſſes que je lui faiſois ; je ne ſais pourquoi il me demanda deux ou trois fois ſi je croyois que rien ne put m'en détacher, & m'ôter l'affection que je paroiſſois avoir pris pour elle ; je lui répondis que j'étois ſûre au contraire de m'y attacher tous les jours plus ; je m'amuſai de l'effet que produiſoit ſur elle tous les objets nouveaux qui s'offroient à ſa vue ; ſes naïvetés, ſa curioſité, ſon langage moitié françois moitié patois étoient véritablement amuſans & intéreſſans, j'ai le plaiſir de voir que mon père s'en occupe comme nous, il lui eſt échappé de dire qu'il craignoit de s'y attacher trop fortement ; pour moi, il me ſemble déjà qu'il me ſeroit impoſſible de m'en ſéparer ; c'eſt ma petite compagne de tous les momens, elle me

rend mille petits services, elle est sensible à mes caresses, elle a tant de grâces en me faisant les siennes ; je vais m'occuper à former & à développer ses idées, j'apprendrai peut être à quoi je dois les miennes, & elles en deviendront meilleures ; l'enfant me distraira j'espère de celles qui m'occupent trop, elle m'aidera dans les soins que j'ai à rendre à mes parens, & elle sera entre nous un objet d'intérêt & d'occupation ; enfin, ma chère amie, cet enfant sera l'agrément de ma vie, je crois que j'avois besoin de cette espèce d'attachement ; j'étois étonnée qu'elle eut si vîte oublié ses parens qu'elle avoit quittés, elle n'en parla point jusqu'au lendemain ; l'après midi nous étions avec M. de Marville & ma mère qui passa un moment dans sa chambre ; l'enfant me demanda quand est ce qu'elle reverroit son grand père, & sa tante : je lui dis que ce ne seroit pas de longtems,

& qu'elle ne devoit plus penser, qu'à nous ; les larmes lui vinrent aux yeux, & bientôt elle pleura abondamment, en demandant qui est-ce qui donneroit à son grand-père son bâton lorsqu'il voudroit sortir ; & son bonnet lorsqu'il rentreroit ? & qui est-ce qui aideroit à sa tante ? j'étois occupée à la consoler, je la serrois dans mes bras, je lui promettois qu'elle reverroit ses parens ; Mr. de Marville admiroit sa sensibilité, & la consoloit aussi ; je lui demandai pour la distraire, si elle ne se rappeloit pas d'avoir vu son père : dans le bruit que nous faisions je n'avois pas fait attention que la porte s'étoit ouverte, & dans l'instant en me retournant je vis Mr. de St. Ange ; il avoit l'air extrêmement embarrassé ; il étoit comme une statue ; il portoit ses regards sur l'enfant, sur Mr. de Marville, sur moi ; il restoit immobile & ne pouvoit parler ; l'enfant avoit fui,

pendu ſes pleurs & le regardoit avec l'air de l'étonnement ; Mr. de Marville emmena la petite fille auprès de la fenêtre, & lui parla tout bas ; je n'étois pas ſans un peu d'émotion, ce ne fut qu'en balbutiant, & qu'en faiſant des complimens fort mal articulés, qu'au bout d'un moment nous pûmes tous reprendre une contenance un peu moins embarraſſée ; Mr. de St. Ange paroiſſoit avoir beaucoup de peine à ſe remettre de ſa ſurpriſe, il regardoit Mr. de Marville d'une manière ſingulière, Henriette avoit auſſi l'air de l'occuper, il ne prononçoit que des mots ſans ſuite, & ne répondoit point à ſon ami qui lui adreſſoit la parole ; enfin, ma mère rentra, & l'ordre ſe rétablit un peu entre nous ; il fut queſtion de l'enfant qui fixoit toujours ſes regards ſur Mr. de St. Ange : on dit que c'étoit une fantaiſie que j'avois eue d'élever cette petite fille, Mr.

de Marville ajouta quelque chose, & sortit. Mr. de St. Ange le suivit avec des yeux qui marquoient je crois de la colère; c'étoit peut-être de la jalousie, au moins je le présumai à la manière dont il parla de la confiance que l'on avoit, & que l'on devoit avoir sans doute en Mr. de Marville. Qu'est-ce que c'est que cette jalousie? n'est-ce pas un vice affreux? quel droit a-t-il d'en avoir? elle est offensante, injurieuse; les hommes jaloux doivent être haïssables; mais cependant s'il croit que j'ai de la confiance pour quelqu'un d'autre; si on me rend des services, si j'ai de la reconnoissance, si je témoigne de l'amitié & s'il attache quelque prix à ces préférencces, les verra-t-il d'un œil indifférent? je ne puis convenir que je le souhaite, alors je ne comprends rien à cette jalousie que l'on condamne, & que l'on pardonne, & là dessus comment jugeriez vous mon cœur? Ma chère amie, je ne veux

pas écouter votre réponse, je puis la prévoir sur ce que vous m'avez déjà fait entendre; il me semble cependant que vous êtes un peu dans l'erreur; si je pouvois vous parler, j'aurois peut-être la force de vous instruire; mais l'écrire c'est impossible: quoiqu'il en soit, je vois peu Mr. de St. Ange, j'ai peu d'occasion de le voir, il met la plus grande délicatesse dans sa manière de se conduire avec moi; en vérité, il seroit bien difficile de le haïr, de le traiter avec mépris, de fuir sa société avec dureté; le tems s'écoule, & je ne prévois rien; je passerai des momens heureux avec ma chère petite Henriette, j'en passe d'agréables avec ma tante Bonval, elle ne dit rien, elle ne questionne point, elle attend la confiance, & ne l'exige point, elle parle quelquefois de Mr. de St. Ange, mais c'est sans intention; l'autre jour elle me demanda comment il étoit

avec mes parens ; je lui dis qu'il étoit notre ami à tous, peut-être que je rougis un peu, elle ne le vit point ; nos conversations sentimentales ne sont pas des dissertations romanesques ; elle a aimé, elle n'a pas été heureuse, & elle me parle beaucoup d'elle ; je ne la quitte jamais sans être plus d'accord avec moi-même : il est vrai que ce n'est pas toujours de la même manière, & que je ne suis pas longtems sans revenir aux doutes & à l'indécision : hier après quelques visites que nous avions reçues, je fus chez elle avec ma mère, elle nous dit entr'autres choses, que Mr. de St. Ange, qu'elle avoit vu la veille, lui avoit parlé d'une partie qui doit se faire à la campagne dans deux jours ; c'est avec les femmes les plus élégantes, & les hommes les plus agréables, on doit aller dans un village de la montagne, & y vivre un jour entier de la nourriture des

payſans ; dans l'endroit que l'on a choiſi il n'y a que des gens pauvres, & l'on n'y trouve que du pain d'avoine, & quelques laitages ; ce ſont des gourmands qui veulent prouver qu'ils ne le ſont pas, elle nous dit encore que Mr. de St. Ange ſe divertiſſoit d'avance de ce qu'ils ſouffriront, il rira de leurs plaintes, il n'en aura aucune pitié, il vouloit même pouſſer la cruauté juſqu'à empêcher ſoigneuſement que l'on y portât aucune proviſion. De chez ma tante, nous allâmes chez les Cliſſi, je leur parlai de ma petite fille, ils en furent jaloux ; je leur demandai des directions ſur l'inſtruction des enfans, Mr. de Cliſſi me défendit les livres ; il prétend que ce ſont eux qui donnent toutes les idées fauſſes, il veut que ce ſoit les choſes & les actions qui inſtruiſent ; cependant, il avoit remarqué que la manière dont il élevoit ſes enfans leur avoit donné de la vanité, ils prenoient de

l'importance & de l'orgueil ; depuis quelques jours il les envoye aux écoles publiques, & là ils sont confondus avec les enfans de toutes les classes & de toutes les conditions ; le petit garçon a d'abord été bien battu par ses camarades ; on n'a pas écouté ses plaintes ; sans qu'on le lui ait dit, il a compris qu'il falloit se faire aimer ; comme il est d'un très-bon naturel, il y réussit fort bien, & pour lui faire sentir ce que c'est que la pauvreté, on a soin qu'il soit traité souvent comme les enfans les plus pauvres ; je n'aurai pas besoin de cette expérience pour Henriette, mais j'aurai à me défendre de la gâter. Il est affreux qu'il faille craindre de rendre trop heureux les enfans, & je crois aussi les hommes. Est-il bien vrai que les vices naissent dans le bonheur ? cette idée m'afflige, je ne veux pas croire que ce soit une vérité : voilà Henriette qui tourne au

tour de mon bureau, j'ai quitté souvent ma lettre pour lui faire des caresses, elle craint cependant de m'interrompre, elle demande tout bas ce que j'écris, elle veut apprendre à écrire, elle a pris mes plumes & du papier, ses mains & ses bras sont tachés d'encre, elle est bien en peine, je vais à son secours. Adieu, ma chère amie.



LETTRE LVIII.

Monsieur de St. Ange, à Mr. de Marville.

JE t'ai cherché par-tout, mon cher ami, en sortant de chez Mr. de Germosan; on n'a pu me dire chez toi où tu étois, & on m'a fait craindre de ne pas te trouver demain matin; dans ma peine & dans mon inquiétude, je ne puis renvoyer plus loin de t'entretenir de ce qui s'est passé.

aujourd'hui ; j'eſpère que tu rentreras chez toi d'aſſez bonne heure pour me faire une réponſe encore ce ſoir, je ne puis ni dormir, ni repoſer, je t'attendrai : comment eſt-il poſſible que la fille de Pauline ſoit entre les mains de Mlle. de Germoſan ? eſt-ce toi qui as trâmé ce complot? es-tu mon ennemi ? veux-tu me détruire dans ſon eſprit ? je n'en reviens point : la fille de Pauline, Henriette chez Mlle. de Germoſan eſt un problême pour moi inconcevable, & je ne l'ai point ſu ! & les informations que j'avois priſes avec tant de ſoin ne m'en ont point inſtruit ! c'étoit donc là l'objet de ces conférences ſecrètes, de ces courſes à la campagne, de ce miſtère qui a été ſi bien obſervé; tu m'as trompé, oſes-tu en triompher ? cruel ami ! n'as-tu pas tremblé de te jouer de ma vie? je le vois, tu t'es fait un plaiſir barbare de mettre auprès de Mlle. de Germoſan ce qui fait l'objet de

mes remords, & tu n'as pas craint de me détruire dans son esprit, dans celui de ses parens; comment l'état d'Henriette échappera-t-il à leurs informations? à leurs recherches? à la curiosité de ceux qui ne savent s'occuper que des affaires des autres? déjà cet enfant est le sujet des conversations; déjà toutes les conjectures sont épuisées, sa généalogie est faite, ses parens sont connus, on trouve des ressemblances dans ses traits, elle appartient à mille personnes, à tous ceux dont l'âge & les circonstances peuvent s'accorder avec les siennes; & tu veux que j'échappe à tant d'ennemis? espères-tu avoir rendu un grand service à Mlle. de Germosan? toi-même ne perdras-tu pas son amitié? & n'aura-t-elle pas encore plus mauvaise opinion de toi que de ton ami? imprudent! auprès d'elle tu n'auras point de justification, son esprit grossira le scandale,

il retombera sur toi, & alors tes regrets ne me rendront rien, & nous serons malheureux tous les deux: j'avoue que j'ai été aveuglé par un moment de jalousie, non que dans la vérité j'accusasse de légéreté le cœur de Mlle. de Germosan; mais cette confiance que tu paroissois avoir obtenue, cette facilité de la voir, de lui parler longtems, d'aller avec elle, je n'ai voulu l'expliquer que par des soupçons, & m'en venger que par des conjectures injustes, inconsidérées, & que je ne me serois pas donné le tems de faire, si j'avois cru qu'elles fussent fondées sur ce que l'on m'avoit dit à mon arrivée ici; j'ai épié vos démarches, je t'ai suivi, & la dernière fois que j'ai su que tu étois entré dans la maison de Germosan, je m'y suis présenté avec assurance; l'on me dit que tu étois avec Mlle. de Germosan; animé de colère, je n'ai pas attendu que l'on

m'annonçât, je dévançai le domestique, je comptois de te surprendre, & de juger par ce que je verrois, de l'objet de vos conférences, je m'exposois sans-doute, mais je ne pouvois plus supporter ce mystère, & je comptois sur ma présence d'esprit pour réparer une indiscrétion que je croyois avoir le droit de commettre; pouvois-je m'attendre à ce que j'ai vu? je ne reconnoissois pas l'enfant, il y avoit plus de deux ans que je ne l'avois vu; le nom d'Henriette que j'entendis prononcer, certains traits que je crus retrouver, l'air avec lequel tu lui parlas en secret, m'instruisirent bientôt; confus, embarrassé, je ne sais ce que j'aurois dit, ni ce que je serois devenu, si Mlle. de Germosan n'eut eu elle-même trop d'émotion pour remarquer la mienne; sa mère qui parut dans ce moment trop bonne pour rien voir, pour rien appercevoir, fit une diver-

ſion dans notre ſituation embarraſ-ſante ; mais l'inquiétude & la curio-ſité, ſur la manière dont cet enfant eſt entré chez eux, étoient extrêmes, je n'oſai la témoigner ; lorſque tu fus ſorti, je reſtai auſſi longtems qu'il me fut poſſible dans l'eſpérance de découvrir quelque choſe : on dit que c'étoit une pauvre orpheline que l'on avoit recueillie par charité, & c'eſt tout ce que j'appris ; je te cherchai, je fus chez Mme. Bonval, je me défiai de ce que mes queſtions pou-voient faire ſoupçonner, & je ſuis encore dans la peine : je te ſomme de m'en tirer pour que je puiſſe avoir quelque repos cette nuit ; je ne puis croire que tu aies expoſé ton ami à perdre toutes ſes eſpérances, la tra-hiſon ne peut entrer dans ton cœur, je le ſais ; plus tu aimes Mlle. de Ger-moſan, moins tu employeras pour réuſſir auprès d'elle des actions qu'elle n'eſtimeroit pas ; je ſuis tranquille

ſur tes intentions ; mais tu auras été imprudent, ton imagination t'aura trompé, & mon ſort tient peut-être à un fil ; raſſure-moi ſi tu le peux, je t'en conjure, tu le dois ; tu dois te faire des reproches ſur les tourmens que tu me cauſes : j'attends ta réponſe ; je n'irai chercher du repos qu'après l'avoir reçue. Adieu.



LETTRE LIX.

Monſieur de Marville à Mr. de St. Ange.

MON cher ami, je t'ai cherché par-tout ce ſoir ; juſqu'à préſent, je t'avois évité, mais aujourd'hui j'avois la plus grande impatience de te voir ; j'ai été chez toi, Mme. Durtan m'a aſſuré que tu ſoupois en ville, elle croyoit même que c'étoit chez Mme. de Germoſan ; elle m'a laiſſé entrevoir qu'elle ſavoit que tu as une vio-

lente passion pour leur fille; & comme elle n'imagine pas que personne puisse résister à son frère, elle te voit déjà une nombreuse postérité, ce qui n'est pas tout-à-fait suivant les espérances qu'elle a conçues; sans être de son avis sur ses idées, je n'ai pas voulu la rassurer, j'ai trouvé qu'elle méritoit au moins son inquiétude; je t'aurois attendu chez elle, si je n'avois espéré qu'elle ne se trompoit pas sur ce souper, dont je ne voyois pas absolument l'impossibilité; j'en ai été plus tranquille, parce que je comptois que tu aurois de quoi l'être aussi, & que demain, sans jalousie, sans colère, je finirois de te donner tous les éclaircissemens que tu pouvois désirer; je ne t'en dirai qu'un mot ce soir, tu sauras le reste au premier moment que je pourrai te voir, il est vrai que des affaires m'occupent demain dès le grand matin: je ne puis t'exprimer, mon cher ami,
combien

combien je fus furpris lorfque Mlle. de Germofan me confia qu'elle vouloit prendre auprès d'elle, & par charité, une petite payfanne; fur ce qu'elle me dit, je reconnus que c'étoit la fille de Pauline, je ne pus le croire d'abord, je n'en fus convaincu que lorfque je la vis elle-même; j'avoue que je craignis pour toi ce qui pouvoit en arriver, & je réfolus de détourner les intentions de Mlle. de Germofan : cependant, je parlai au grand-père de l'enfant, je vis que le fecret pouvoit être gardé, & que toutes les circonftances étoient arrangées de manière à laiffer la vérité entièrement cachée, j'y ai contribué encore par toutes les précautions que j'ai prifes; tu peux être fur que rien ne fera découvert, j'y ai intéreffé le fort & la vie de Pauline, & c'eft là-deffus qu'elle fe marie; il eft bien établi qu'Henriette a perdu fa mère, & que fon père l'a

abandonnée, qu'elle eſt une pauvre petite créature digne de compaſſion, & qu'elle eſt heureuſe d'être l'objet de celle de Mlle. de Germoſan; l'empêcher auroit été une cruauté, toi-même tu n'en aurois pas été capable; je ne puis t'exprimer le ſentiment que j'éprouve lorſque je lui vois prodiguer ſes careſſes à cet enfant, mon amitié pour toi n'y gagne pas, & je ſens au fond de l'ame un combat que je ne puis définir; avec qu'elle confiance Mlle. de Germoſan ſe livre à la tendreſſe qu'elle a pour cette petite créature, il ſemble que ſon cœur ſe ſoulage, je l'ai vue deux ou trois fois la regarder avec des yeux fixes, & ſe laiſſer abſorber par le ſentiment & par la réflexion, & toi, qu'as-tu éprouvé, homme méchant? car je ne te vois pas aſſez touché de ce qu'il y a de ſingulier & d'intéreſſant dans cet évènement; tu crains pour toi,

& tu ne ſens pas le bonheur d'un être dont tu dois répondre, & ce bonheur fait le charme & l'occupation d'une perſonne que tu rendras peut-être malheureuſe ! je le confeſſe, c'eſt l'idée que j'ai eue en plaçant Henriette auprès de Laure ; tu les verras toujours enſemble, tu n'approcheras plus Mlle. de Germoſan ſans un remord, & ce remord viendra t'aſſaillir au milieu de tes idées cruelles ; c'eſt une barrière que j'ai élevée entr'elle & toi, je veux te forcer à être vraiment heureux ; aujourd'hui tu es ingrat, je m'y attends ; un jour peut-être tu reconnoîtras le cœur d'un ami ; c'eſt ainſi que je réponds à la lettre que tu m'as écrite de ta campagne, il m'auroit été impoſſible de te dire tout ce que je penſois lorſque je l'ai reçue ; tu es en poſſeſſion de me révolter contre toi, & de captiver mon amitié ; tu indiſpoſes mon eſprit, &

tu ſubjugues mon cœur." Je n'ai ſu le danger où tu as été dans ta maladie qu'en apprenant ta convaleſcence, l'occupation que m'a donnée Mlle. de Germoſan m'a empêché de te chercher aujourd'hui; tu peux être tranquille, ſi tu as des regrets, ſi tu te plains de l'arrangement des choſes, je ne crois pas que je puiſſe compatir à tes peines, & cependant, je t'aime. Adieu, & que le ſommeil te ſoit rendu.



LETTRE LX.

Madame Dubour à Laure.

MA chère amie, j'ai été malade, je n'ai pu vous écrire, on me l'avoit défendu; mais j'aurois été trop malheureuſe ſi je n'avois pas eu vos lettres, je les ouvrois toujours dans l'attente de voir vérifier mes conjec-

tures, j'en ſuis bien éloignée, & vous m'apprenez préciſément l'événement que je ſouhaitois n'apprendre jamais; cette petite fille qui vous fait tant de plaiſir me fait un vrai chagrin, je ſuis fâchée que vous ayez cette diſtraction, & votre attachement pour elle ne ſera qu'une erreur : je voudrois que vous n'euſſiez qu'un objet; vous aimez paſſionnément Mr. de St. Ange; c'eſt une vérité bien clairement établie chez moi, & je vois très-bien auſſi que vous ne doutez pas de ſes ſentimens pour vous; j'avoue que je voudrois que ce qui peut en réſulter ne fut pas confié au haſard des circonſtances; je ſuis ſure de la force de votre ame, jamais femme n'eut des principes plus ſolidement établis que vous, ni une raiſon plus ferme que la vôtre; mais, mon Dieu, qu'eſt-ce que c'eſt que les principes & la raiſon d'une femme qui aime, & que

ne peut pas l'adreſſe d'un homme qui déſire avec paſſion? Sans-doute Mr. de St. Ange a de l'honneur, de la délicateſſe, il doit ſouhaiter d'être uni à une femme comme vous; c'eſt ce que tout le monde doit penſer & croire, eh bien, c'eſt préciſément ce qui n'eſt peut-être pas; l'orgueil de triompher de votre fierté, de cette indépendance que vous avez affectée avec tant de hauteur, l'emportera ſur le bonheur d'une vie entière; je voudrois vous effrayer, duſſai-je me faire haïr; mais qu'eſt-ce que peut la voix de l'amitié lorſque l'amour ſe fait entendre; oui, ma chère amie, c'eſt lui ſeul qui parle dans tout ce que vous me dites; c'eſt lui qui invente ces obſtacles que vous trouvez ſi bien, & qui paroiſſent le contrarier; cette lettre de Mr. de St. Ange, il falloit ou la montrer à Mr. de Germoſan, ou répondre que vous acceptiez que l'on parlât à vos parens;

vous les ménagez trop auſſi ; ils ſont riches, ils ont une fille charmante, ils doivent s'attendre à la voir rechercher par tous ceux qui peuvent y prétendre : pourquoi craindre ſi fort les oppoſitions de votre père, pourquoi ce combat avec vous-même? Mr. de St. Ange vous propoſe de faire des démarches, & vous n'oſez convenir avec lui que vous y conſentez, & que par conſéquent vous l'aimez ; vous craignez d'en faire l'aveu à ceux de qui vous dépendez, & vous reſtez en buteaux aſſiduités & aux pourſuites d'un homme qui eſt peut-être charmé des difficultés que vous faites ; ayez plus de franchiſe avec vous-même, ſoyez d'accord ſur ce que vous voulez, & ſans aucun reſpect pour vos idées paſſées, rendez vous à celles que vous dicte aujourd'hui votre cœur : quel plus bel uſage pouvez-vous faire de vos richeſſes, que celui de faire la fortune d'un homme que vous aimez ; je ne

crains qu'une chofe, c'eft que Mr. de St. Ange ne vous obéiffe que trop, qu'il ne parle plus à vos parens; à vos yeux il a confacré fes intentions, il vous a donné de la confiance, il ne lui en faut pas davantage: & vous, ma chère amie, vous n'irez pas croire qu'il puiffe en abufer; je tranche le mot, vous perdez votre tems, & votre efprit n'eft qu'une bête, croyez-moi là-deffus: fi vous n'aimiez rien je n'irois peut-être pas vous dire d'aimer quelque chofe; mais aujourd'hui je vous dis il faut être la femme de Mr. de St. Ange: je ne faurois donner une autre forme aux vœux de mon amitié pour vous. Je languis que vous ayez cette conformité avec moi, fans doute vous ferez plus heureufe, vous avez infpiré une paffion, vous ferez unie à celui que votre cœur a choifi; je ne ferai point jaloufe de cet avantage, je fuis contente de mon bonheur, quoique je

ne l'obtienne pas ſans peine; mais la jouïſſance en eſt plus délicieuſe pour moi; je ne puis pas me flatter que la tendreſſe de Mr. Dubour ne s'éteigne jamais, je le vois ſenſible aux charmes & aux agrémens des autres femmes, elles ont un pouvoir que je ne puis employer que trop foiblement, celui de la coquetterie; cet art qui eſt mis en uſage avec tous les hommes, & dont chaque homme croit être le ſeul objet; cette erreur de l'amour-propre les flatte, ils s'y livrent, ils s'attachent, l'eſpérance commence & l'obſtination la ſuit; heureuſement la coquetterie uſe bien vîte le ſentiment qu'elle inſpire, elle le réduit au déſir, & l'idée d'en partager l'objet doit l'éteindre; il me ſemble que le but ſeul de la galanterie ne peut pas faire naître un bien long attachement, & alors je crains peu le pouvoir des autres femmes, je n'irai pas ſurtout

témoigner de la jalousie, & encore moins chercher à en donner, c'est le vrai poison d'un sentiment qui ne peut exister qu'avec une pureté que l'imagination & le soupçon même doivent respecter; toujours sensible à la tendresse de mon mari, je fais comme les autres femmes; j'ai de la coquetterie, mais avec lui seul, il voit toujours mon envie de plaire, jamais ma négligence ne marque ou de l'indifférence, ou trop de sécurité là-dessus; j'évite tout ce qui peut affecter désagréablement, ou faire souffrir de quelque manière, j'ai là-dessus la plus grande attention, & j'ai su aussi la lui inspirer: la nature ne s'est pas embarrassée de la délicatesse de nos sens, c'est à nos soins d'y pourvoir; ce physique de tous les momens influe sur le moral, l'attention de plaire aux sens ajoute aux vertus & fait pardonner les défauts; on ne s'imagine point assez combien notre bonheur est souvent

attaché à peu de chose ; ce qui revient à chaque instant a une force qui ne peut être mesurée, & il est dangereux d'attendre de la vertu qu'elle prenne l'habitude de souffrir ; je suis donc, ma chère amie, en pleine coquetterie avec Mr. Dubour, nos yeux se rencontrent, nos idées se cherchent, notre amour-propre s'émeut, l'envie de plaire se réveille ; & quand il en résulte la certitude de nous aimer, ce n'est jamais sans qu'il reste encore une légère crainte qu'elle ne durera pas ; nos déjeûners sont quelquefois très-plaisans : quand Mr. Dubour y vient avec une nonchalance qui annonce ou l'indifférence, ou l'ennui de l'habitude, je lui fais un bon chagrin, dont je ménage la consolation suivant sa sensibilité ; ils ne finissent jamais sans une bouderie, ou sans une marque de tendresse, & le reste du jour amène ou le raccommodement, ou l'envie de nous

retrouver ensemble ; le besoin de la société ne nous est jamais nécessaire ; cependant nous la cherchons avec plaisir ; nous y jouïssons l'un de l'autre, encore plus que de ceux qui la composent. Mr. Dubour voit que j'ai des amies, & que les hommes ne me fuient pas, il est bien aise d'être mon mari ; moi, j'ai le plaisir de le voir considéré, écouté ; les femmes aiment sa conversation, il a de la gaieté avec elles, & lorsque j'entends parler de lui, je suis flattée d'être sa femme ; il y a une petite Mme. de Trémine, aux yeux vifs, à la physionomie fine & piquante, aux dents blanches, au rire bruyant, à l'humeur gaie & animée, à l'esprit sémillant, qui paroît plaire particulièrement à Mr. Dubour ; il la recherche ; il rit avec elle, ils jouent souvent ensemble ; je pourrois peut-être m'appercevoir d'un peu de manège de la part de cette

femme, j'en ris : je ferois bien fâchée que Mr. Dubour y fut insensible, je ferois encore plus fâchée qu'il ne plût pas à quelques femmes, je n'irai pas imiter Mme. de Trémine pour lui disputer mon mari, ni la haïr, ni la méprifer parce qu'il lui plaît; j'ai au-contraire cherché à me lier avec elle, j'ai trouvé des prétextes pour l'inviter chez moi ; elle n'eft pas ma rivale, au contraire, elle occupe Mr. Dubour lorfque je fuis obligée de l'abandonner, elle entretient fa fenfibilité & fon envie de plaire, & je me perfuade que j'y trouve mon compte ; quand vous ferez mariée, je vous dirai encore mieux jufqu'où je pouffe la coquetterie & le manège : ce qui nous eft naturel à nous autres femmes, & qui réuffit affez bien avec les autres hommes, je l'exerce avec mon mari, & je trouve qu'il en vaut la peine : ne foyez point étonnée, ma chère amie,

de l'expérience que j'ai acquise dans le court espace de tems, qui s'est écoulé depuis mon mariage ; on en prend bien vite sur cet objet, surtout quand on est animé d'un sentiment un peu vif. Je vous avouerai cependant que je ne dois pas toutes mes réflexions à moi seule, c'est à mylord Craffort ; c'est à lui à qui je les ai entendu faire en grande partie, il parle peu, mais quand il est réveillé par un sujet intéressant, son esprit a beaucoup d'énergie, & il peint ses idées avec une force qui persuade : je l'ai prié de me faire le portrait de la femme qu'il souhaitoit d'avoir, je lui ai demandé s'il croyoit pouvoir l'aimer longtems, & ce qu'il faudroit qu'elle fit pour cela, ses réponses étoient toujours fort courtes ; mais je l'obligeois de me donner des éclaircissement. Il m'a peint avec franchise les hommes, leur amour-propre, leurs

prétentions, l'effet de l'habitude & du bonheur qu'ils désirent si vivement : il m'a dit ce qui éteignoit le sentiment, & j'ai compris ce qui le faisoit durer ; ces objets de conversation étoient un secret pour mon mari. Il s'appercevoit bien que sa présence en faisoit changer le sujet ; il m'a demandé une fois si je le croyois incapable, ou indigne, de se mêler de nos entretiens ; je lui ai dit que mylord me disoit des choses que je souhaitois que personne n'entendît que moi, & je l'ai regardé avec l'air de la sécurité & de la confiance ; il a bien vu que je le croyois incapable de soupçonner sa femme. Il a voulu parier que je lui dirois une fois de quoi nous parlions ; il s'agissoit de ma discrétion, & de l'art de garder un secret, j'ai bien vîte parié ; je suis sure de perdre, mais ce ne sera pas sitôt, la confidence pourroit aujourd'hui me

faire manquer mon but; mon mari voit mes ſentimens pour lui, je ne veux pas qu'il s'apperçoive de ce qu'ils me font faire pour conſerver les ſiens; j'ai le bonheur de réuſſir, je les aſſure tous les jours davantage, & je ſuis heureuſe : dépêchez vous de l'être auſſi, je vous en conjure, ma chère amie, nous nous entendrons bien mieux; je ne dis donc plus rien de mes conjectures, puiſque je me trompe toujours & que je n'ai pas l'eſprit de prévoir ce qui arrivera : continuez donc de me l'apprendre, je m'y attends. Adieu, ma chère amie.

Milord a reçu des nouvelles de la pauvre abandonnée, ſon état étoit devenu ſi triſte & ſi fâcheux qu'on a été obligé de la mettre dans une maiſon de charité à Briſtol. Lisfeld, dont la femme eſt morte, eſt venu chercher Stella, mais il eſt arrivé trop tard; elle étoit au lit de la mort.

Il a ſu tout ce qu'elle avoit ſouffert, & ſa punition a été aſſez grande; elle a été deux jours ſans le reconnoître ; le déſeſpoir de ce malheureux homme étoit à ſon comble, la cauſe en étoit bien naturelle : trouver dans cet état, dans cette maiſon, une femme qu'il avoit aimée, qui avoit tout ſacrifié pour lui, étoit un vrai ſupplice, & il en méritoit un plus cruel encore ; il n'a voulu ni boire ni manger, il n'a pas quitté un inſtant la chambre de cette femme mourante; il n'a ceſſé d'arroſer ſes mains de ſes larmes. Elle ne l'a reconnu que deux heures avant ſa mort ; ces derniers momens ont été extrêmement touchans, elle a pu entendre le récit de ſon amant; il lui a raconté comment il avoit été abandonné dans le pays des ennemis, bleſſé, malade, ſans aucun ſecours, expoſé à la cruauté des Sauvages ; une veuve avoit tout ſacrifié pour le ſauver : cet officier, logé chez elle &

ſoigné avec tant de zèle & d'attention, avoit fait regarder ſa bienfaitrice comme étant du parti royaliſte, & ſes biens avoient été pillés ; il n'avoit pu reconnoître tant de ſacrifices qu'en l'épouſant & en promettant de la conduire en Europe ; à ſon arrivée à Portſmouth, ſon état de foibleſſe, l'empire & la violence de ſa femme lui avoient ôté tous les moyens de voir & de parler à Stella, il ſeroit revenu auprès d'elle ſi ſa convaleſcence n'avoit pas été ſuivie de la maladie de ſa femme ; dès qu'il a été libre, il eſt venu la chercher & mourir à ſes pieds ; elle lui a pardonné, & elle eſt expirée en ſerrant contre ſon cœur la main de ſon amant. Elle a été enterrée honorablement : on a gravé ſur ſa tombe ; ICI REPOSENT LES VERTUS ACCABLEES PAR LES MALHEURS. Lisfeld a acheté le hangard où Stella a demeuré, il a fait bâtir autour les murs d'une maiſon, il

en fera un appartement qu'il veut habiter, on n'y changera rien, & l'endroit où reposoit Stella sera son lit; il veut y finir ses jours. Sans doute il doit être inconsolable, si les hommes peuvent l'être.

LETTRE LVI.

Saint Ange à Marville.

EH bien, mon ami, je te pardonne ce que tu as fait pour la petite Henriette; mais c'est d'aujourd'hui seulement. Jusqu'à présent j'ai été très-mécontent de ce témoin que tu as placé auprès de Mlle. de Germosan: c'est toi qui en es responsable par la méchanceté & le plaisir avec lequel tu y as contribué: ce n'est pas sans crainte & sans émotion que je suis retourné chez ses parens, deux fois j'ai vu Mlle. de Germosan;

& deux fois cette enfant a été l'objet unique de son attention ; ses yeux ne l'ont point quittée, il sembloit que, contens d'avoir un objet à fixer, ils ne pussent plus se lever sur aucun autre, je n'ai pu les rencontrer un seul instant : en vérité, si cela étoit possible, je haïrois quelquefois cette petite fille, comme on haït les obstacles, les barrières, les objets de distraction ; elle s'accoutume fort peu à me voir, elle a un certain air de crainte avec moi qu'elle n'a point avec d'autres personnes ; une seule fois j'ai pu lui donner un baiser à la même place où Mlle. de Germosan venoit de lui en donner un. Je ne sais si elle s'est apperçue de mon intention, mais elle a rappelé Henriette, comme si elle eut commis une faute : je te l'avouerai, mon cher ami, j'ai trouvé une volupté douce à cueillir sur la joue de ma fille un baiser de Mlle. de Germo-

ſan ; je crois qu'elle le devina, au moins dans ce moment, en me regardant, une légère rougeur a coloré ſon viſage, peut-être étoit-ce une marque de ſon déſaveu & de ſon mécontentement; ſi une fois il peut y avoir de l'intelligence entre nous, tu t'applaudiras bien mieux de ce que tu as fait ; dans l'excès de ma paſſion pour Mlle. de Germoſan, mon bonheur eſt dans ce que je puis obtenir d'elle, je m'attache aux plus foibles lueurs d'eſpérance; & encore je me reproche d'avoir prononcé ce mot devant toi. Jacques Deſpras eſt venu m'apprendre qu'il marioit ſa fille, j'ai dit que je donnois deux cent écus en faveur de ce mariage; mais que ſi jamais il ſe découvroit quelque choſe ſur la naiſſance d'Henriette, je les exterminerois tous les uns après les autres ; il m'a proteſté que tout étoit parfaitement ignoré,

& dans le plus profond ſecret, que ſa petite fille, qui ne m'avoit pas vu depuis près de deux ans, ne me connoiſſoit pas, & ne ſe ſouvenoit pas de moi ; que l'on s'étoit aſſuré de toutes les circonſtances qui auroient pu donner le moindre ſoupçon, & en effet toute la famille de Germoſan, tous ceux qui approuvent ou condamnent qu'ils aient pris cet enfant, ignorent entiérement qui elle eſt, je m'en ſuis bien convaincu, & je n'ai aucune inquiétude à ce ſujet, Mlle. de Germoſan s'eſt cependant bien apperçue de l'émotion & de la ſurpriſe que j'eus, lorſque je vis Henriette chez elle la première fois ; elle en dit quelque choſe en riant le lendemain chez Mme. Bonval, je répondis que je trouvois Mr. de Marville bien heureux d'avoir ſa confiance & d'être ſi bien informé, de ce qu'elle faiſoit avec tant de ſecret ; elle reprit très-vive-

ment qu'elle aimoit beaucoup ; Mr. de Marville, & qu'elle avoit pour lui, la plus grande eſtime ; & elle s'en alla dans ce moment d'un air irrité. Je penſe qu'elle crut appercevoir un peu de jalouſie chez moi, elle en fut révoltée, je crois ; j'en eus peur, mais je n'en fus pas fâché, je ne crains que ſon indifférence ſur tout ce qui vient de moi : hélas ! je n'étois pas jaloux, elle diſoit qu'elle t'aimoit, elle prononçoit ce mot ſi librement, & avec tant d'aſſurance, qu'il n'y avoit rien à craindre, mais j'envie cependant cette amitié qu'elle te témoigne, pourquoi la mérites-tu ? eſt-il ſûr que tu n'en abuſeras pas ? n'es-tu pas un homme ! elle ſait tes ſentimens pour elle, & elle ſe confie en toi, tu peux la voir ſans peine, tu peux lui parler ſans crainte ; & moi qui cherches tout ce qui peut m'approcher d'elle, je tremble à chaque pas ;

je frémis que tout ne m'en éloigne ; même les circonſtances les plus heureuſes, je n'oſe en profiter ; ma vie eſt une gène continuelle, & cependant ce n'eſt pas ton ſort que j'envie ; dans ce moment, ſurtout, je jouis d'un peu de bonheur, cette fois-ici un malheur m'a été favorable : depuis mon retour, je ſuis plus content de Monſieur & de Madame de Germoſan, ils me traitent avec plus de franchiſe, ils me témoignent plus d'amitié ; j'ai été reçu chez eux ſans froideur & ſans trop de cérémonie : il eſt vrai que pour entretenir cette diſpoſition, je fais tout ce qui me coûte le plus, j'affecte devant eux la plus grande indifférence pour leur fille ; comme cette fauſſeté eſt dangereuſe, je m'y expoſe le moins qu'il m'eſt poſſible : deux viſites d'honnêteté eſt tout ce j'ai cru devoir faire depuis pluſieurs jours, une ſeule fois j'ai pu dire à
Mlle.

Mlle. de Germofan que je faifois des facrifices qui me rendent malheureux, & qu'elle devoit me tenir compte de ce que je fouffrois; la réponfe étoit dans fes yeux mais je ne l'ai pas affez bien entendue : l'autre jour, chez Mme. d'Arfilli j'accompagnai de la baffe un air qu'elle chantoit, elle étoit obligée d'être très-près de moi, je pus appercevoir feul que c'étoit fans répugnance; je ne jouai pas fort jufte, l'on me reprit plufieurs fois, je fis manquer l'air, & on me dit que je ne favois plus la mufique; en fortant ma main rencontra la fienne, & elle ne l'a retira pas bien brufquement; le lendemain je l'a vis un inftant chez les Cliffi, elle étoit d'une gaieté charmante, fon efprit anima la converfation, mille traits lui échappèrent fans qu'elle eut la prétention d'en dire aucun, c'étoit le naturel & la fimplicité des grâces, elle étoit

adorable & jamais je ne l'avois vue ſi belle ; j'eſpèrois pouvoir dire quelque choſe de ce que je penſois ; il règne chez les Cliſſi une liberté, une abſence de gène & de cérémonie qui ſont l'agrément de la ſociété ; c'eſt la familiarité décente de l'amitié & de la bonne compagnie ; mais Mlle. de Germoſan ne voulut pas s'y livrer, elle s'apperçut je crois de mon intention, & elle s'enfuit ; je reſtai en proie à une ardeur dévorante. Rien ne peut exprimer ce que j'éprouve dans ces momens trompeurs d'eſpérance ; je voudrois parler, je voudrois écrire, je donnerois ma vie pour dire un inſtant tout ce qu'elle inſpire, j'épuiſe mon imagination pour en trouver les moyens, je me tourmente pour en faire naître l'occaſion, j'épie les plus petites circonſtances, mon attention eſt continuellement tendue à les ſaiſir, & cependant, il faut diſſimuler, ſe ca-

cher, s'envelopper; je souffre, & tout le reste me paroît indifférent. Ma vie devenoit assez triste, je ne faisois plus rien, je ne pensois plus á rien, tu aurois eu pitié de moi.

Mlle. de Germosan avoit refusé absolument d'être de cette partie projetée pour aller passer un jour dans un village, je n'avois rien fait pour la faire réussir; mais ceux avec qui elle avoit été proposée s'y sont obstinés, elle s'est faite hier; le village que j'avois indiqué n'étoit pas encore assez pauvre; j'ai eu de la peine à trouver un hameau qui ne laissât pas quelques consolations & quelques ressources contre la faim de gens délicats: par-tout dans notre pays on auroit trouvé d'assez bons alimens; il a fallu passer les limites, & aller bien loin; les chemins étoient mauvais, nous avons pris des relais, enfin, nous sommes parvenus auprès de quelques chaumières rassemblées dans un

coin de la montagne, & où il n'habite que de pauvres journaliers ; la course avoit été fatigante, on se reposa d'abord sous quelques arbres dans une espèce de verger, on invita les paysans à nous apporter ce qu'ils avoient de bon à manger, ils le firent avec empressement ; quand on vit le pain & ce qui l'accompagnoit, on crut qu'en allant chercher dans les maisons même, on trouveroit de meilleurs mets, dans quelques-unes, les dames n'osèrent pas entrer à cause de la mal-propreté ; dans les meilleures demeures on ne vit que les traces de la plus grande misère, des enfans presque nuds, des chambres basses à peine séparées des étables, & où tous les meubles & les ustenciles étoient rassemblés pêle-mêle, une odeur dégoûtante faisoit repousser ce qu'on nous offroit avec cordialité, la faim força bien d'essayer de manger quelque chose : Madame de Taninge & les autres femmes vouloient absolument ne pas paroître délicates, tu

aurois ri en voyant les grimaces que cette hypocrisie occasionnoit: Mr. ***. témoigna son grand courage en mangeant du pain, qui à la vérité étoit très-sec & très-noir, & un morceau de fromage blanc bien mauvais & bien puant; à la fin, il se mit en colère contre les paysans de ce qu'ils ne savoient pas se procurer de meilleure nourriture, c'étoit suivant lui bêtise & méchanceté, & ils méritoient d'être punis, l'eau étoit chaude, le vin étoit aigre; enfin, on pria la maîtresse de la chaumière qui avoit la meilleure apparence, d'aprêter ce qu'elle auroit de mangeable, & de nous donner les œufs qu'elle pouvoit avoir: nous allâmes attendre ce repas sous les arbres où nous nous étions arrêtés en arrivant; je proposai une lecture, & je lus le Mondain de Voltaire, & quelques articles des Dons de Comus, dont par méchanceté j'avois pris un volume; on commença

par rire du contraste, & on finit par disputer sérieusement sur les ragoûts dont je lisois les recettes : au milieu de la dispute, les bons paysans nous apportèrent la chère excellente qu'ils nous avoient préparée, les œufs n'étoient pas frais, le lard étoit rance, le légume nâgeoit dans une graisse dont l'odeur ôtoit l'envie de manger, on ne rioit plus, on pensa à s'en retourner au plus vite, & on tâchoit de trouver des consolations dans un très-bon souper qui nous attendoit chez Mme. de Taninge ; j'eus la satisfaction que notre visite, fort incommode pour les habitans de ce hameau, leur fut utile ; le diné fut très-bien payé, & dans toutes les maisons on laissa quelques marques de charité. Le retour ne fut pas aussi gai que le voyage l'avoit été le matin : on emportoit des idées tristes & des estomacs très-mal satisfaits : nous approchions de la ville avec assez d'impa-

tience ; les cochers qui avoient autant d'envie que nous d'arriver faisoient claquer leurs fouets, & animoient leurs chevaux : à un quart de lieue de la ville, une voiture alloit devant nous, on veut qu'elle se range, les chevaux s'effrayent & s'emportent, je vois que ce carosse alloit être renversé dans le fossé, je le reconnus bien vîte pour être celui de Mr. de Germosan, je saute par la portière, je vole au-devant des chevaux, & je les arrête en les saisissant par la bride, dans ce moment Mme. Bonval veut sortir de la voiture & tombe dans le chemin ; Mlle. de Germosan descend après elle, nos voitures s'étoient arrêtées, & tout le monde vient au secours : Mme. Bonval s'étoit foulé le pied, il faut plusieurs personnes pour la relever & pour la remettre à sa place, je suis le premier à y travailler, Mlle. de Germosan veut aussi employer ses forces, & nos mains se

ferrent pour s'aider à porter sa tante. Mes yeux étoient fixés sur Mademoiselle de Germosan, mais elle n'étoit occupée que de l'accident, & Madame Bonval souffroit beaucoup : je ne voulus pas la quitter, je l'accompagnai jusques chez elle & je me mis dans leur voiture ; il fallut bien plus de peine pour en descendre que l'on n'en avoit eu à l'y monter, les domestiques ne suffirent pas, & mes mains trouvèrent encore celles de Mlle. de Germosan : je crois que je les serrai plus fort que la première fois ; je cherchois toujours sa sensibilité & je ne trouvois que son attention pour sa tante : il fallut un chirurgien ; pendant le pansement, je fus un moment seul avec Mlle. de Germosan, je crus avoir des droits sur ces mains dont j'avois partagé les peines, & il y avoit bien longtems que je n'avois eu aucune occasion de parler, j'en profitai dans ce moment ; Mlle. de Germosan

étoit émue & fatiguée de tout ce qui s'étoit passé ; dans son abattement elle ne pouvoit m'imposer silence, elle eut la dureté de me dire, je suis bien malheureuse, vous êtes de tous les malheurs qui nous arrivent ; je lui demandai avec ardeur si je les aggravois ; dans cet instant elle fut rappelée auprès de sa tante, je ne pus voir la réponse dans ses yeux, ni l'entendre de sa bouche ; mais ce silence étoit quelque chose : je passai ensuite aussi chez Mme. Bonval. Après des remerciemens sur ce que j'avois fait, elle dit à sa nièce, je vous charge, ma chère Laure, de ma reconnoissance pour Mr. de St. Ange ; mon Dieu, Madame, lui dis-je, ne chargez pas Mademoiselle de ce sentiment, elle n'y entend rien ; elle le feroit haïr, elle est persuadée que l'ingratitude est une vertu ; j'allois continuer, mais Mlle. de Germosan m'interrompit & changea de conversation. Il étoit tard,

je fus au souper de Mme. de Taninge, il étoit à peu-près fini; on rit de mes soins empressés pour la tante Bonval, qui m'avoient fait oublier la faim que je devois avoir; les autres avoient appaisé la leur, & il fut décidé que les paysans étoient si bêtes, qu'ils ne méritoient pas d'avoir une meilleure nourriture que celle qu'ils avoient dans le village où nous avions été, & on assura que le travail leur donnoit toujours assez d'appetit pour trouver bon ce qu'ils mangeoient, que c'est la misère & la pauvreté qui forcent les paysans au travail & à l'industrie. Mr. *** dit, en se versant un coup de vin de Champagne, qu'il ne leur falloit point d'autre jouissance que le nécessaire, & on se mocqua de moi, & de tout ce que j'avois dit à cette occasion: j'étois distrait sur l'objet de la dispute, j'étois plus occupé de ce qui venoit de se passer, je ne pus joindre ma gaieté à celle des autres, un

moment paſſé avec Mlle. de Germoſan affoiblit tous les autres plaiſirs. Cette bonne dame Bonval inſpire une vraie confiance, je voudrois ne lui rien cacher de mes ſentimens pour ſa nièce, elle a de la bonté, de la douceur, & une certaine facilité ſur les affaires de la vie, qui la rend aimable; elle eſt ſans pruderie & ſa décence n'a rien de farouche, elle n'annonce point par une ſévérité mal placée & un ſcandale mal pris, que ſon imagination va auſſi loin qu'elle peut aller; elle a aimé une fois, & l'on m'a dit qu'elle avoit connu tous les malheurs de l'amour, elle paroît les regretter; je préſume qu'elle n'ira pas en femme méchante & jalouſe traverſer & condamner l'inclination de ſa nièce qui l'aime, ni s'oppoſer durement aux ſentimens que l'on aura pour elle; elle a de l'amitié pour moi, & elle ne me fera pas un crime d'aimer cette nièce, qui mérite ſi fort de l'être. Mme. Bon-

val eſt là confidente qu'il me faut, & je veux l'intéreſſer par tout ce qui en ſera capable ; je n'ai pu encore lui parler aſſez confidemment, j'avois cette intention en allant aujourd'hui chez elle, j'ai pris le moment où j'étois ſûr d'y trouver Mlle. de Germoſan : Mme. Bonval m'a reçu avec plus d'amitié que jamais, elle m'a dit qu'elle me devoit la vie, qu'elle s'en ſouviendroit dans toutes les occaſions, & beaucoup d'autres choſes flatteuſes & amicales : nous commencions à parler de ſa nièce lorſqu'elle eſt entrée, elle a paru avoir quelqu'embarras en me voyant, elle a été ſérieuſe, cérémonieuſe, elle parloit fort peu, ſa tante lui a dit qu'elle ſouffroit beaucoup moins, mais qu'elle ſeroit retenue pluſieurs jours dans ſa maiſon, & qu'elle l'invitoit à venir lui tenir compagnie : Mlle. de Germoſan n'a pas paru y conſentir, enſuite nous avons été obligés de paſſer tous les deux

dans la chambre voiſine, la porte eſt reſtée ouverte ; Madame Bonval pouvoit nous entendre, mais j'ai ſi bien ménagé ma voix qu'elle n'a pu diſtinguer les paroles, d'ailleurs on faiſoit du bruit autour d'elle : Mlle. de Germoſan étoit un peu triſte, je fus plus triſte qu'elle, je me plaignis de ce qu'elle m'avoit dit la veille, je déplorai le malheur que j'avois, de voir tourner contre moi ce qui devoit naturellement me fournir les occaſions de la voir, j'ajoutai avec l'accent du déſeſpoir que ſans doute j'allois être obligé de fuir la maiſon de ſa tante parce qu'elle m'y verroit avec peine, que le tourment & la gêne dans leſquels je vivois devenoient inſupportables ; que je voulois employer tous les moyens poſſibles pour en ſortir, que je ne pouvois plus écouter aucune conſidération ; je jouis de ſon embarras, de ſa rougeur, de ſes craintes, du combat de ſa fierté, & auſſi d'un ſentiment

trop foible encore ; elle dit par mots entrecoupés, qu'elle n'avoit aucun droit chez sa tante, & qu'elle n'en chasseroit personne : mon Dieu qu'elle est belle dans ces momens de douceur, elle occupe alors mon ame toute entière, & l'impression qu'elle y laisse est un feu ardent, il reste un besoin pressant de la voir encore & ce désir ne me quitte plus : nous repassâmes auprès de Mme. Banval, il est venu du monde, & je n'ai pu lui parler : demain surement je serai encore plus heureux ; Mlle. de Germosan ira beaucoup auprès de sa tante ; elle ne l'abandonnera pas à la suite d'un accident aussi fâcheux, & dans l'état où elle est, il ne seroit pas honnête que je laissasse passer un jour sans aller chez elle, je dois répondre à l'amitié qu'elle me témoigne ; Mlle. de Germosan prendra toujours plus de confiance, nous nous verrons avec plus de liberté sous les auspices de cette bonne &

respectable parente, il y aura des momens délicieux : viens y aussi, mon cher ami, je t'y invite, ton amitié pour nous sera une jouissance de plus. Cette bête d'Henri, qui vient ici exprès pour m'avertir que l'on va faire les foins, il demande des ordres, on commence demain, il croit que j'y serai surement parce j'aime tant cette récolte; non Henri, je n'y ferai pas, je ne puis pas y être, tu feras comme tu voudras : je ne peux pas pour du malheureux foin quitter ici une pauvre femme qui s'est presque cassé la jambe, une femme respectable qui est mon amie — non Henri, je ne la quitterai pas, il faut que j'y aille tous les jours : je jouïrai assez de la campagne cet automne; ma sœur veut absolument y aller avec ses enfans précisément pendant cette saison des foins, eh bien je l'accompagnerai un jour, je reviendrai le soir; les Gersofan ne peuvent pas aller à leur

campagne, je puis bien abandonner la mienne pendant ce tems-là. Henri eſt un excellent domeſtique, je me confie en lui. On n'eſt point ſans reſſource à la ville, on y entend les nouvelles beaucoup plutôt, on lit les gazettes & les journaux à leur arrivée, il y a toujours quelques livres nouveaux, quelques romans, on les parcourt le matin, le ſoir on va prendre le frais au bord du lac; on y rencontre toujours quelque compagnie de femmes qui s'y promène. Ma ſœur a deux petits enfans qu'elle élève fort mal; je m'en occupe quelquefois, je lui donne mes avis: il ſe trouve que j'ai beaucoup à faire & que je n'ai pas de tems de reſte. J'ai fait connoiſſance chez ma ſœur avec une fort jolie femme, & c'eſt avec elle que nous allons promener le ſoir après ſouper: à la campagne je ne ſaurois que faire dans ces momens là. Mme. de Taninge va inceſſament à ſa terre, Mme. d'Ar-

sili ira bientôt à ***. quelques personnes vont aux eaux, la ville commence à se dépeupler, mais il y aura toujours assez de monde. Adieu, mon cher ami, il est en vérité deux heures après minuit, mais je ne regrette pas le sommeil quand je parle de Laure à mon ami.



LETTRE LXII.

Laure à Sophie.

JE n'ose penser, ma chère amie, au temps qui s'est écoulé depuis que je vous ai écrit; je n'ose compter les jours, aujourd'hui j'ai reçu votre lettre, & la date m'a donné des remords & des regrets; mon amitié n'a rien à se reprocher, elle est toujours la même, mais je retombe dans cette inaction que je ne sais à quoi attribuer, & malgré moi la

distance entre mes lettres devient toujours plus grande. Je crois en vérité que je vous crains ; je ne puis plus écrire avec la même facilité ; mon papier, ma plume me font peur, & je n'approche plus mon bureau qu'avec une certaine crainte ; une des raisons c'est que je suis fâchée que vous jugiez si mal de ce qui doit arriver ; ce que je vous dis vous fait porter de moi un jugement que je n'aime pas : je suis bien éloignée de souhaiter ce que vous prévoyez, & vos erreurs m'affligent ; elles me font présumer que ce qui est n'est pas ce qui devroit être : en condamnant votre pénétration, je me sens humiliée : je n'ai jamais eu votre approbation, & dans vos idées je n'ai jamais pu la mériter ; vous me rendez trop responsable des évènemens, & j'ai cessé de vous les dire : on est lié par une chaîne invisible, & souvent ce qu'on fait pour y résister la serre davantage :

mais je compte avoir plus de succès dans le nouveau parti que j'ai pris, j'ai des forces que je veux employer: sans suivre vos idées, je vous ferai prendre une opinion plus juste de moi & de ce qui existe; je n'ai pas assez pensé à celle que vous pouvez avoir, je veux la rectifier entiérement, & vous prouver que l'on peut tout vaincre, & qu'avec une volonté bien décidée on peut maîtriser les évènemens de sa vie; je ne sais ce que je vous disois dans ma dernière lettre, je voudrois vous dire tout ce qui s'est passé depuis: je relis la vôtre, je vois que vous exigez que je vous le raconte, je me reproche de ne l'avoir pas fait, c'est une foiblesse que j'ai eue, & que je veux réparer: ma lettre sera un peu longue, vous aurez beaucoup à lire, vous prendrez le temps où Mr. Dubour est auprès de sa petite brune, j'espère que je vous distrairai un peu, je rendrai service à deux ou

trois perſonnes, & alors je ne crains plus d'être trop longue & de vous envoyer un volume. Demain j'aurai le temps de le finir ; mes parens vont à la campagne, je reſte ici pour quelques arrangemens domeſtiques, dans les intervalles, je ferai avec vous, les peines & les ennuis ne feront rien pour moi.

Je vois, ma chère amie, que vous êtes toujours attachée à votre idée eſſentielle : votre cœur veut mon bonheur & votre eſprit l'arrange, malheureuſement les diſpoſitions, les poſſibilités, les volontés ne s'y accordent point, vous ne voulez pas ſeulement me laiſſer jouïr en paix du plaiſir que me cauſe ma petite fille, cependant il eſt bien complet, je vous aſſure : elle eſt au milieu de nous un objet intéreſſant qui nous amuſe, qui nous occupe, j'en ai plus de liberté quand nous ſommes enſemble, & plus de diſtraction quand je ſuis ſeule ; ceux qui viennent nous

voir font obligés d'en parler, & ce n'est pas un petit avantage que d'être sûr du sujet de la conversation; déjà plusieurs fois elle m'a servi à détourner ceux qui me déplaisoient, je vous avouerai même que depuis que cet enfant est avec moi, j'ai encore moins de goût pour la société & pour le monde, j'aime toujours mes amies, mais je m'en passe mieux: cet intérêt que j'ai chez moi, affoiblit le plaisir que j'ai chez les autres, j'essuie quelques critiques, mais je n'en suis que plus attachée à ma petite fille. Mr. de Marville est le seul qui y prenne un intérêt dont je ne le croyois pas capable; il dit qu'il est bien aise de voir le plaisir que je prends à faire le bonheur de tous les momens d'un être sensible; il rit quelquefois des chagrins que j'ai à cette occasion, par exemple, lorsqu'il faut que je corrige, que j'ordonne des privations; il prévoit que je ferai

de cet enfant un excellent sujet ; il a bien du mérite ce pauvre Marville ; il est intéressant par ses vertus & par ses sentimens, il est impossible de ne pas souhaiter son bonheur ; on le voit fort peu, il est toujours occupé pour les autres & pour leurs intérêts. Mr. de St. Ange sait bien mieux se distraire, je l'ai rencontré à peu près partout où j'ai été : je n'avois pas voulu être de cette partie pour laquelle j'avois été sollicitée par Mme. de Taninge & par toutes mes connoissances, j'avois préféré une promenade avec ma tante, mais je ne croyois pas que nous deviendrions les victimes de ce que j'avois refusé ; tout s'est si bien arrangé que j'ai vu le moment où il en coûteroit la vie à deux ou trois personnes ; nous avons rencontré les voitures qui revenoient de cette partie, elles faisoient beaucoup de bruit, nos chevaux en ont été effrayés, ils se sont emportés, & je

ne sais ce que nous serions devenues, si ce Mr. de St. Ange ne se fut jeté au-devant d'eux, & ne les eut retenus au péril de sa vie : dans son effroi, ma tante a voulu sauter hors du carosse, & elle s'est foulée le pied, l'accident est devenu pénible & fâcheux ; on nous a donné quelques secours, tout le monde a continué la route, & nous sommes restées seules avec Mr. de St. Ange : il a eu beaucoup de peine avec ma tante, il nous a accompagnées jusques à sa maison ; elle dit que nous lui devons la vie, il est vrai que son action étoit courageuse, & qu'il auroit pu être entraîné & écrasé par les chevaux, j'en ai eu une véritable émotion ; cependant nous ne nous sommes occupés que de ma tante : heureusement la foulure au pied a été peu de chose ; elle a été quelque tems sans marcher, j'ai été tous les jours auprès d'elle : Monsieur de Saint

Ange lui a témoigné auſſi beaucoup d'intérêt, elle a de l'amitié pour lui, & il eſt venu aſſez régulièrement chez elle, il a trouvé les occaſions de me parler quelquefois; & j'avoue qu'il ne me cache pas ſes ſentimens. Je ne ſais ce que vous en conclurez: j'aime mieux convenir que j'ai du plaiſir à voir & à entendre Monſieur de Saint Ange, à être avec lui; ſa converſation me plaît, ſon approbation me flatte, ſes plaintes m'intéreſſent; ſa raiſon & ſon eſprit s'accordent avec ce que je penſe, & cet accord je ne le trouve qu'avec lui; je n'ai pas vu qu'il y eut du danger a en jouir: au contraire, il me ſemble que mon caractère y gagne, j'en ſuis meilleure, plus diſpoſée à ſouffrir, à ſupporter, & je voudrois avoir encore beaucoup plus à ſouffrir; je ſerois capable des plus grands ſacrifices: quand je revenois de chez ma tante j'avois de la gaieté, j'allois au-devant des

des careffes de mon père & de ma mère, les marques de leur amitié m'étoient infiniment plus précieufes ; Mr. de la Hauffe me trouvoit bien plus aimable, toute la maifon fe reffentoit de la difpofition de mon ame, elle n'étoit point animée par un fentiment violent ; j'aurois voulu vous peindre celui que j'avois, j'aurois voulu vous demander s'il recéloit quelque poifon ; vous m'auriez expliqué ce que je ne comprenois pas, vous m'auriez aidée à fortir d'un labyrinthe où je me plaifois, & qui cependant devenoit pénible & cruel pour moi, par la crainte que me donnent vos idées. Je les crains encore, mais vous ferez bien obligée d'y renoncer : rapprochez-vous un peu des miennes : je vous en conjure, & dites-moi quel eft le pouvoir d'un fentiment que je veux détruire, puifqu'il a tant d'ennemis ? mais je m'apperçois qu'il eft bien tard ; il fonne deux heures après minuit : ma petite Henriette dort

tranquillement, je veux la voir dormir.... c'eſt le ſommeil de la paix & de la tranquillité, & le mien. — A demain, ma chère amie.

Mes parens viennent de partir, j'ai donné des ordres pour ce qui doit ſe faire, je reviens à vous : — je voyois donc quelquefois Mr. de St. Ange chez ma tante; un jour qu'elle alloit paſſer dans ſon ſallon de compagnie, & que nous l'avions précédée de quelques momens, mon père eſt entré & nous a trouvé ſeuls, il fit beaucoup d'amitié à Mr. de St. Ange; ma tante nous joignit dans le même inſtant, & nous reſtâmes enſemble aſſez longtems; Mr. de St. Ange fit tout ce qu'il put pour plaire à mon père, & je vis toutes les reſſources de ſon eſprit pour parvenir à ſon but, mon père s'y prêta très-bien & ces momens furent très-agréables. Je ſortis avec lui; il me dit que Mr. de St. Ange étoit très-aimable, je n'ajoutai

rien & il répéta plusieurs fois, Mr. de St. Ange est bien aimable. Nous allâmes à une assemblée chez Mme. de Cléri, il y avoit beaucoup de monde, je me trouvai à la suite de plusieurs personnes qui entroient en même-tems que moi ; le hasard me plaça derriere Mme. Durtan qui ne me voyoit pas, j'entendis qu'elle disoit à quelqu'un qui la précèdoit : oh je ne le vois plus, depuis que Mme. Bonval s'est cassé la jambe, il est toujours avec cette dlle. de Germosan ; en disant cela, elle se retourne, & s'apperçoit que je suis très-près d'elle ; jugeant bien que je l'ai entendue, elle me fait un grand compliment & elle me dit, je ne savois pas Mlle. que vous fussiez aussi près de moi : au reste, je n'ai pas voulu dire que vous donnassiez des rendez-vous à mon frère chez Mme. votre tante, je sais bien que vous n'en êtes pas capable, & si quelqu'un le

difoit, je leur foutiendrois que c'eft une méchanceté & une médifance, comme s'il n'étoit pas naturel que vous allaffiez chez une bonne tante comme Mme. Bonval; Mme., lui dis-je, je ne demande point ce que je dois faire, je voudrois feulement ne pas entendre ce que l'on dit; elle s'apperçut que j'étois mécontente & elle crut m'avoir bleffée : dans fa peine, elle me débita une quantité de chofes infupportables; vous jugez fûrement, ma chère amie, du fentiment pénible qui me tourmentoit, il fut aggravé par la réflexion; je me difois — parce que j'ai été chez ma tante, parce que Mr. de St. Ange s'y eft trouvé, parce que je me fuis acquittée d'un devoir indifpenfable, des êtres malfaifans s'en feront donc occupés, ils y auront répandu leur poifon : les difcours de Mme. Durtan furent pour moi un trait de lumière qui me rendit malheureufe, au milieu de

l'assemblée où j'étois ; je croyois voir tous les yeux attachés sur moi, je croyois être l'objet de tout ce qui se disoit, j'étois dans un vrai tourment ; cependant il falloit le cacher & avoir même l'air gai & point occupé ni distrait, il m'étoit impossible de n'avoir pas l'oreille attentive à tout ce qui se disoit autour de moi, j'examinois tous ceux dont je craignois les intentions ; j'en trouvois de mauvaises dans les discours les plus indifférens ; cette assemblée ou j'avois compté m'amuser & trouver des amis, ne fut plus pour moi qu'une source de peine & de chagrins, un mot de cette femme cruelle avoit tout empoisonné, & me jeta dans une anxiété qui ne me quitta plus ; pour la cacher, je m'éloignai autant que je pus des personnes que je connoissois, ils auroient pu s'appercevoir de ma peine, & se plaindre de mes distractions,

j'avois plus de liberté avec les inconnus, ils exigeoient moins de moi. Je ne pus cependant éviter de jouer avec Mr. de la Hauſſe & Mr. du Terrier le fils : ils me demandèrent des nouvelles de ma tante, d'une manière qui me déplût ; ils dirent des choſes indifférentes pour eux, qui me firent rougir ; jamais le tems ne me parut ſi long, & le peu d'heures que dura cette aſſemblée fut un ſiécle pour moi. Mr. de St. Ange n'y fut point, j'en étois bien aiſe, & cependant c'étoit auſſi un ſujet d'inquiétude, je craignois les queſtions & l'étonnement de ceux qui remarqueroient ſon abſence : enfin, ma chère amie, je craignois tout ; je languiſſois d'être chez moi, mais je n'y fus pas plus heureuſe, tout ce qui s'étoit paſſé, tout ce que j'avois entendu, ſe préſentoit à mon eſprit, & me cauſoit une peine, comme ſi j'euſſe commis une ſuite de mauvaiſes actions ; ce-

pendant qu'ai-je fait? de quoi ſuis-je coupable? ne puis-je donc ſuivre aucun de mes ſentimens? ne puis-je pas ſeulement me livrer à l'amitié, à la confiance que m'inſpire ma tante? une femme reſpectable qui mérite mon attachement; faut-il fuir tous ceux que je trouverai chez elle? il faut donc craindre tous les agrémens de la ſociété & n'en connoître que l'ennui. Je me ſuis auſſi rappelé l'air de mon père, lorſqu'il a trouvé Mr. de St. Ange chez ma tante; il n'y avoit chez lui ni étonnement, ni ſurpriſe, je ne démêlai point ſon ſentiment & j'aurois voulu pouvoir le deviner; cette incertitude me donna une gêne avec lui, dont je ne pus m'affranchir dans le reſte du jour: toutes ces inquiétudes ne m'ont point abandonnée pendant la nuit, le mot de rendez-vous prononcé avec la voix forte de Mme. Durtan étoit encore dans mes oreil-

les ; lorſque je commençois à ſommeiller, je me réveillois en ſur-ſaut en criant, moi ! donner un rendez-vous ! & je réfléchiſſois qu'elle n'étoit peut-être pas la ſeule qui m'en accuſât, c'eſt peut-ètre tout le public & le tourment étoit à ſon comble : ces idées me ſuivirent juſqu'au matin ; pour me diſtraire, je m'occupai de ma petite Henriette ; je ne ſais comment dans ce que je lui fis lire, il ſe trouva le mot de rendez-vous, elle eut de la peine à le lire, enſuite elle m'en demanda l'explication ; je crois que j'en eus de l'humeur, & l'enfant ſe mit à pleurer, il fallut faire une longue explication ; il ne s'agiſſoit pas du mot de rendez-vous, il y avoit je crois rendez-vous à la raiſon, c'eſt la première fois que je trouvai la leçon pénible : j'allai joindre mes parens pour déjeûner avec eux, je trouvai ma mère qui grondoit ſa femme de chambre, & qui lui

disoit, qu'elle ne vouloit pas qu'il y eut des rendez-vous dans sa maison; je crus que ce mot me poursuivroit éternellement, & j'en eus les larmes aux yeux de détresse; je sentis battre mon cœur en embrassant mon père, il me fit cependant les mêmes caresses qu'à l'ordinaire, il eut toujours le même air, il fut impénétrable pour moi; je n'ai point l'art de lire sur les physionomies & de pénétrer les cœurs, & il me semble que l'on voit tout ce qu'il y a dans le mien : je retournai dans ma chambre sans être plus rassurée, un moment après je vis entrer mon père; comme ce n'est point son usage à ces heures, j'en eus de l'émotion; il me dit d'envoyer Henriette auprès de ma mère; quand nous fûmes seuls, & après m'avoir entretenue un moment de choses indifférentes pour me rassurer, il me dit en s'asseyant près de moi; je suis fort embarrassé

ma chère fille, je voudrois vous parler, & je crains de vous dire ce que je pense; il y a des sujets si délicats qu'il est dangereux de les entamer, mais, mon enfant, tu sais ma tendresse pour toi, tu sais si je t'aime, tu ne te défieras pas de ton père : — déjà j'avois le cœur serré, je voulus lui parler, lui baiser les mains, il m'arrêta en me disant — je vous prie de m'écouter jusques à la fin, je n'ai pas besoin même que vous me répondiez, vous savez que toujours je me suis reposé sur vos sentimens, sur votre caractère; je n'ai point changé, & c'est bien moins un père qu'un ami qui vient vous entretenir de ce qui vous intéresse; vous vous êtes trompée si vous avez cru que le nombre des affaires qui m'occupent depuis quelque tems, ait pu me distraire de l'objet qui m'est le plus cher; je vous ai suivie, ma chère fille, dans le détail de toutes vos ac-

tions, rien ne m'a échappé ; c'eſt vous dire, je crois, que je connois bien les ſentimens de votre cœur, — il me vit rougir : ne vous effrayez point, continua-t-il, quoique je vous parle de Mr. de St. Ange ; j'ai vu tous les progrès qu'il a faits dans votre ame, il eſt très-aimable, il a fait tout ce qu'il falloit pour vous plaire, il étoit bien difficile que vous fuſſiez inſenſible ; votre fierté, votre goût pour l'indépendance n'ont fait illuſion qu'à vous ſeule, vous ne conſultiez pas votre cœur & il vous a démentie ; j'avoue que dans la ſituation où je ſuis, j'avois l'ambition de vous voir faire un mariage diſtingué : dans notre pays toutes les fortunes s'anéantiſſent, les richeſſes ne ſe conſervent point dans les familles ; il me ſembloit que vous méritiez mieux qu'un gentilhomme pauvre, dont les vertus & les qualités de l'eſprit ne mènent à rien, elles ſe per-

dent dans l'inaction & avec l'âge, & il ne reste que la perspective d'une postérité qui se replonge dans le néant & dans la pauvreté d'où elle est sortie un instant ; je crois qu'une héritière comme toi auroit pu choisir par-tout un époux digne d'elle ; je suis cependant bien éloigné de vouloir sacrifier ton bonheur à cette ambition : je t'ai dit une fois ce que je pensois de Mr. de St. Ange, je t'ai fait entrevoir mes idées sur ton sort, & j'ai laissé faire ton cœur : aujourd'hui je présume que je dois renoncer à mes projets & à ce qui étoit l'objet de mes desirs, je ne veux ni te prier, ni t'ordonner d'y concourir, je n'ai point d'autorité sur ma fille lorsque je veux qu'elle soit heureuse ; mais c'est précisément par cette raison que je demande, si ton penchant pour Mr. de St. Ange n'est soumis à aucune considération, si l'amour-propre n'y influe point du tout, s'il ne dépend

point des ſentimens que Mr. de St. Ange a pour toi ; enfin, ſi la certitude d'être aimée n'en eſt pas la baſe ; je te l'avouerai, ma chère Laure, je crois que Mr. de St. Ange ne t'aime pas. — Je me levai pour interrompre mon pèrè, il m'arrêta en me faiſant r'aſſeoir, & il continua ſans vouloir m'écouter. — Non, ma fille, il ne t'aime pas ; il te trouve charmante, ta figure le ſéduit, ta fraîcheur, ta jeuneſſe l'enchante & l'anime, ton eſprit lui plaît, il admire tes qualités & tes vertus, mais il ne t'aime pas ; je te dis une choſe incroyable ſans-doute, je vais te donner de la défiance contre ton père, tu vas m'accuſer d'une injuſte prévention, & ſoupçonner que je cherche un pretexte pour combattre ton inclination & te ramener par force à ma volonté ; tu voudrois me crier que je me trompe, qu'il n'eſt que trop ſûr que Mr. de St. Ange a pour toi la paſſion la plus ſincère,

& la plus vraie : voyons, qu'a-t-il donc fait pour le prouver ? Il vous a dit qu'il vous aimoit ; croyez-vous que les hommes ayent tant de peine à le dire, qu'ils ne trompent jamais ? il vous l'a écrit peut-être, il le ſigneroit de ſon ſang, & le vent n'emportera pas ſon papier auſſi-bien que ſes paroles ? il a cherché avec ardeur les occaſions de vous voir, d'être avec vous, & ſavez-vous quelles eſpérances le conduiſoient ? à la première lueur ſon imagination lui aura-t-elle refuſé quelque choſe ? Mr. de St. Ange a commencé par adorer les femmes comme des divinités parfaites, & il eſt venu à être perſuadé qu'il peut en faire les victimes de ſa légéreté & de ſon art de les ſéduire ; il a été trompé dans ſes ſentimens, & dans l'opinion qu'il avoit priſe, il s'en venge en les confondant toutes dans l'opinion que quelques-unes lui ont donné ; vous n'êtes à ſes yeux

qu'une femme qui, dans ce moment, méritez mieux qu'une autre ses attentions & ses préférences; si vous en êtes flattée, si vous y attachez un prix, il y mettra celui de tous les sacrifices que vous pouvez faire, il n'aura d'égard ni pour votre bonheur, ni pour le nôtre, & une fois vous direz comme moi, qu'il ne vous aime pas; s'il a pour vous les sentimens que vous devez souhaiter, s'il vous aime véritablement, il aura bien plus cherché à toucher votre cœur qu'à flatter votre amour-propre; il aura été aussi sensible à vos vertus qu'à vos agrémens; il aura exprimé ses sentimens bien plus avec la naïveté du cœur qu'avec la tournure de l'esprit, il aura cherché à vous voir bien plus au milieu de votre famille, qu'à vous surprendre seule, il n'aura point fait un secret de ses intentions; il les aura fait connoître malgré vous: enfin, vous serez l'ob-

jet unique de ses vœux ; je ne sais, ma chère fille, si j'ai fait le portrait de Mr. de St. Ange ; mais il me semble que depuis quelque tems il paroit avoir moins de plaisir d'être avec nous, il a l'air d'y éprouver de la gêne & de l'embarras, & l'autre jour que l'on parloit de lui, on dit qu'il restoit à la ville parce qu'il s'étoit attaché à Mme. Bruant, qui est l'amie de Mme. Durtan, & chez qui elle va très-fréquemment depuis quelque tems ; tous les soirs ils vont se promener au bord du lac, & les têtes-à-tètes s'arrangent : je vous laisse juger de ce qui doit vous éclairer dans vos conjectures, mais je dois vous convaincre des faits que j'avance ; je veux que ce soir nous allions ensemble nous promener, nous trouverons sûrement Mr. de St. Ange avec les femmes dont je vous parle, vous entendrez, vous verrez, vous jugerez par vous même de la vérité de ce qu'on vous a dit. Mme.

Durtan a été quelques jours à la campagne de ſon frère, où il l'a laiſſée ſeule; à ſon retour les rendez-vous & les têtes-à-têtes auront recommencé, & dès ce ſoir vous en ſerez le témoin, je ne veux pas que vous me répondiez avant que d'avoir vu & réfléchi : penſez à ce que je viens de vous dire; je vous ai parlé ſuivant mon cœur, & ſuivant ce que je crois être la vérité; vous avez de la raiſon, vous devez connoître vos intérêts, aujourd'hui que vous êtes inſtruite, & quel que ſoit le preſtige de votre cœur, il ne doit pas vous aveugler entièrement : hier chez Mme. Bonval vous me parûtes un peu embarraſſée, le myſtère doit être une peine pour vous, je ne veux pas que vous craignez votre père, & quelles que ſoient mes idées, vous êtes la maîtreſſe de votre conduite, je ſerai toujours animé du déſir de vous voir heureuſe, & je demande

ſeulement que ni vous, ni moi ne ſoyons pas trompés ſur cet objet: c'eſt dans ce ſentiment que je ne vous ai point dit les propoſitions qui m'ont été faites ſur vous par Mr. de la Hauſſe. Il m'a offert de vous donner la moitié de ſon bien ſi vous conſentiez à être ſa femme, Mr. Du Terrier a voulu auſſi me parler encore de ſon fils, je n'étois porté à les écouter, ni par vos diſpoſitions, ni par les miennes, & je n'ai pas penſé ſeulement à vous faire part de leurs demandes; les affaires de la vie ſont telles que ce ſont précisément celles que l'on déſire le plus, qui ſont les moins faciles à arranger : quoiqu'il en ſoit, ma chère fille, mon bonheur eſt attaché au vôtre; dans la fortune dont je jouïs aujourd'hui, j'ai cru pouvoir y comprendre un peu d'ambition : j'aurois ſouhaité que la vôtre répondît à la mienne, mais je ne devois pas m'en flatter; qu'il

n'y ait au moins point d'erreur dans vos prétentions & dans vos espérances ; c'est à vous en assurer que nous travaillerons dès ce soir, & ensuite vous me direz le résultat de vos réflexions, ou plutôt j'en jugerai par votre conduite bien mieux que par vos discours, qui ne seroient peut-être pas parfaitement d'accord avec votre cœur. Votre mère ne sait ni notre conversation, ni rien de ce qui en est le sujet, elle a pour vous les mêmes sentimens que moi, il est inutile de l'informer de ce qui s'est passé ; vous êtes bien sûre de nos cœurs, ma chère fille ; vous pourriez en abuser qu'ils seroient encore à vous : je ne vous dis rien de plus, ce soir nous verrons. Alors, mon père se lève, il m'embrasse, il dit encore ; pauvre Laure, je le savois bien que ces belles idées d'indifférence, de liberté, ne tiendroient pas longtems, & que l'âge & la sensibilité.... Il ne me donne pas

le tems de parler, & il s'en va. — Je ne puis vous dire, ma chère amie, toutes les penſées qui ſe préſenterent à mon eſprit dans ce moment; je ne voulois certainement pas défendre Mr. de St. Ange, je l'aurois plutôt abandonné mille fois, que de le mettre en oppoſition avec mon père, j'étois bien décidée à me faire une loi de ſes intentions; il me paroiſſoit, cependant, que Mr. de St. Ange étoit traité avec dureté, on tiroit un parti rigoureux de toutes les apparences; on cherchoit à le rendre odieux ſur de légères préſomptions; mon père oublioit que lui-même l'avoit forcé à ſe conduire avec moins de franchiſe, & qu'après lui avoir témoigné de la confiance, & demandé des conſeils, il avoit paru en être mécontent, & que peut-on conclure de mon embarras chez ma tante? eſt-il sûr que j'en aie eu même? on ſe trompe ſi ſouvent, & ſur les apparences, &

ſur ce qui en eſt la cauſe; cependant, ce n'eſt point avec mon père que je diſcuterai toutes ces conſidérations, je les fais dans ce moment avec vous, parce qu'elles me paroiſſent fondées ſur la juſtice : depuis le moment que j'eus quitté mon père, je ne penſai plus qu'au parti que j'avois pris, même en l'écoutant, de ne plus voir Mr. de St. Ange : il étoit trop aiſé de n'avoir plus aucune relation avec lui pour ne pas les interrompre tout-à-fait, je n'ai pas beſoin pour cela de Mme. Bruant; je ſais que c'eſt une très-jolie, femme mariée à un homme âgé, elle n'eſt point de notre ſociété, ſes liaiſons avec Mme. Durtan ſont sûrement fondées ſur la complaiſance, & il eſt très-naturel qu'elle ſoit flattée d'en avoir avec ſon frère : j'avoue que je ne comprends pas que Mr. de St. Ange s'attache .... mais c'eſt dequoi je ne veux prendre aucun ſouci; je fis dire à ma tante que je

n'irois pas ce jour-là chez elle, je ne revis mon père qu'un moment le soir, il étoit fort gai, il parla de la promenade qu'il vouloit faire avec moi après souper pour prendre le frais au bord du lac; en effet, nous y allâmes vers les onze heures, la nuit étoit fort noire, nous eûmes assez de peine à reconnoître les différentes compagnies qui se promenoient, nous commencions à croire que nous ne trouverions pas celle que nous cherchions, lorsque nous reconnûmes la voix glapissante de madame Durtan: mon père enfonça son chapeau sur ses yeux, il me fit mettre la coëffe de mon manteau par-dessus ma tête, & nous approchâmes autant qu'il nous fut possible; nous remarquâmes trois femmes & un homme, je fis observer à mon père que ce n'étoit pas un tête-à-tête; il faut bien, dit-il, quelqu'un pour tenir compagnie à Mme. Durtan; en effet, cette com-

pagnie se sépara un peu, & alla s'asseoir ; nous en fîmes autant sur un banc qui étoit derrière ; nous prêtions une oreille fort attentive, nous n'avions entendu encore que quelques mots indifférens, lorsque Mr. de St. Ange élevant un peu plus la voix, dit : « Je vous assûre que l'on fait beaucoup de tort à Mr. de Germosan, ce n'est point par une vanité condamnable qu'il veut s'enrichir, il voudroit que sa fille fut assez riche pour ne suivre que son inclination en se mariant, & s'il paroit dans ce moment aimer le luxe, c'est qu'il sait bien que sa fortune le comporte, peut-être se livre-t-il un peu trop aveuglément à Mr. de la Hausse ; mais il le connoît, il ne se laissera pas emporter par une trop grande ambition ; c'est la jalousie, c'est l'envie qui le condamnent ; ils seront heureux, personne ne mérite plus de

l'être que Mlle. de Germosan, il n'est point de femme plus aimable, plus intéressante, c'est une personne vraiment „.... Mon père se leva avec un mouvement de colère, & m'empêchant d'entendre la suite : « cet indiscret, dit-il, de quoi se mêle-t-il? certainement ma fortune doit lui être indifférente „ : nous nous en allâmes en doublant le pas, & sans rien dire de plus jusques à la maison : je fus très-affligée de ce que nous avions entendu, je vis que le discours de Mr. de St. Ange avoit fait une impression fâcheuse sur mon père, & dont il ne feroit pas facile de le faire revenir, je ne voulois pas seulement le tenter ; le lendemain il eut l'air chagrin, nous ne le vîmes presque point, & il ne dit que quelques mots : il fut tout le jour très-occupé. Je fis dire à ma tante, en faisant demander de ses nouvelles, que je ne la verrois point encore ; elle en parut fâ-

chée, & me répondit que cependant elle avoit compté sur moi, & qu'elle ne savoit pourquoi je l'abandonnois, que je ne pouvois en avoir aucune raison. Je cherchai plusieurs fois l'occasion de parler à mon père, je voulois le rassurer sur tout ce qui pouvoit lui donner de l'inquiétude; le soir j'entrai dans sa chambre, je l'embrassai avec tendresse, mais il ne voulut pas m'entendre sous prétexte de ses occupations: le lendemain matin, je reçus ce billet.

„ Mademoiselle, „

« Seroit-il possible que je fusse la cause de ce que vous n'allez plus chez Mme. votre tante? serois-je assez malheureux pour avoir donné à Mr. votre père quelque présomption fâcheuse contre moi? son air amical & ses politesses m'avoient rassuré sur mes craintes, que pourrois-je faire pour détruire les siennes? Mademoiselle, lais-

ſez-moi lui dire tout ce que je penſe ; il décidera de ma vie, & la liberté ſera rendue à tout le monde. Je commence par m'éloigner, afin que vous ayez toute la vôtre, & que Mme. Bonval ne ſoit pas privée du bonheur de vous voir ; c'eſt avec un vrai déſeſpoir que je me vois obligé de vous fuir, il me ſeroit impoſſible de le ſupporter longtems : dites-moi quelque choſe là-deſſus, Mademoiſelle, je vous conjure, ou je regarderai votre ſilence comme une permiſſion, ou plutôt comme un ordre de m'adreſſer à Mr. votre père ; c'eſt le vœu de mon cœur, il me ſemble que vous n'avez aucune raiſon de vous y oppoſer, vous ſaurez bien diſpoſer ſa volonté ſuivant la vôtre ; c'eſt donc mon ſort que je vous remets : dans mon éloignement ce ſera une conſolation pour moi, d'aller porter mes regrets & mon malheur dans ce bois que vous aimez, au bord de ce ruiſſeau où je vous

ai vue penser : je croirai vous y voir encore, & j'y répéterai ce que je jure ici, de vous adorer toujours ».

J'ai envoyé à la poste cette réponse.

« Monsieur, »

« Il est vrai que j'ai été obligée de garder la maison pendant quelques jours, je vous prie de n'en point chercher une cause extraordinaire, il est très-naturel que je reste auprès de mes parens ; rien ne pourra affoiblir le sentiment qui m'attache à eux tous les jours davantage, ce que vous pourriez leur dire, Monsieur, seroit bien inutile, il est plus aisé de renoncer à des idées qui ne sont fondées que sur l'imagination, & que toutes les circonstances doivent détruire, vous devez le comprendre aussi bien que moi ; c'est ce que la raison me dicte & ce dont je vous prie d'être persuadé.

parce que je ne changerai pas là-dessus ".

Le jour suivant je fus le matin chez ma tante : après des reproches sur ce que j'avois été trois jours sans la voir, elle me parla de Mr. de St. Ange : nous nous en étions entretenues quelquefois, mais c'étoit d'une manière vague qui n'indiquoit point nos façons de penser, ce jour-là nous étions plus disposées à la confiance : Je crains, me dit ma tante, que tu ne sois pas revenue chez moi parce que ton père t'a trouvée ici avec Mr. de St. Ange, il aura vu qu'il t'aimoit. — Non ma tante, ce n'est point ce qu'il a vu. — Comment, continua-t-elle avec un air de joie, cela lui auroit échappé ? rien cependant n'est plus visible. — Et à quoi, je vous prie, peut-on s'en appercevoir — à quoi ? Mais, à tout ; il n'y a pas un de ses regards, pas un de ses gestes, pas un de ses mouvemens qui ne le dise, qui ne fasse voir qu'il

a pour toi la passion la plus violente ; je crois que jamais femme n'a été aimée comme tu l'es par lui, & tu le sais bien mieux que moi. — Je n'ai pas cherché à le voir aussi positivement que vous le dites, d'ailleurs vous savez combien on est sujet à se tromper là-dessus ; plus on y est intéressée, plus l'erreur est facile, & vous-même, ma chère tante, vous devez vous défier de ce que vous croyez appercevoir. — Me défier ? moi, me défier ? non, ma chère nièce, je ne me défierai pas de ce que je vois aussi clair que le jour ; quand tu parois il a une émotion & une timidité charmante ; quand tu n'y es pas, c'est une inquiétude & un ennui qui peignent son malheur, il semble qu'il ne vaut la peine ni de parler ni d'écouter personne ; dès qu'il te voit la vie lui est rendue, ses yeux ne te quittent plus, il ne perd pas un mot de ce que tu dis, il dépend de l'air

que tu as, de la mine que tu fais. Ah! méchante, tu le fais bien, & tu es bien aise de me l'entendre dire.— Je vous proteste, ma tante, que je ne veux rien savoir, il y a des gens qui sont bien éloignés de penser comme vous; mais quoiqu'il en soit, il n'en arrivera jamais rien, c'est ce qui est bien décidé; dès que vous avez ces idées, d'autres peuvent les avoir & je ne veux pas y donner lieu: je ne verrai plus Mr. de St. Ange.— Oui, voilà ce que j'ai pensé, ton père avec sa fortune a pris de l'ambition, il veut un gendre qui flatte son amour-propre, & ces premiers sentimens de ton cœur seront perdus, les seuls moyens d'être heureux seront inutiles; c'est toujours ce qui arrive: hélas! qui le sait mieux que moi? une fois j'ai été aimée, une fois j'avois inspiré une vraie tendresse, & à force de précaution & de défiance le bonheur m'est échappé, je

n'ai plus aimé personne comme la première fois ; & les consolations que j'ai cherchées ne m'ont laissé que des regrets : je ne te dis rien, je ne te conseille rien, ma chère nièce ; mais je te plains ; il est cruel que ces premiers mouvemens de notre cœur, excités par la sympathie, dictés par la nature, ne soient jamais écoutés, qu'il faille presque toujours les repousser, les étouffer, & se soumettre à des circonstances qui ne font jamais le bonheur, & qui à peine étourdissent pendant quelques momens ; j'avoue que Mr. de St. Ange me paroît un homme véritablement digne d'être aimé ; il réunit tout, le caractère, l'esprit, les sentimens, la figure ; tu lui as inspiré une passion, & vous serez malheureux tous les deux avec ce qui pourroit faire le plus grand de tous les bonheurs. — Mais, ma chère tante, vous supposez bien des choses ; cette passion dont vous parlez n'existe point ; Mr. de St. Ange

est attaché à Mme. Bruant. — A Mme. Bruant ? cela ne se peut pas, je la connois cette dame Bruant ; elle ne se conduit pas trop bien, elle a un vieux mari & elle cherche des consolations : oui, elle ne feroit pas fâchée d'avoir Mr. de St. Ange, mais lui est incapable de l'aimer un instant ; elle m'a des obligations cette femme, j'ai des droits sur elle ; c'est une causeuse indiscrète qui ne sait rien cacher, elle se vantera même d'avoir Mr. de St. Ange pour son amant ; je saurai tout ce qui se passe, je veux le savoir, même pour te prouver que je ne me trompe pas, & que j'ai un peu de pénétration sur ce qui regarde les hommes. Ma tante me témoigna encore un intérêt & une amitié vraiment consolante ; elle a de l'esprit, de la raison, & son cœur est excellent : elle me donna plusieurs conseils, je ne les suivrai pas, jamais je n'irai contre les idées & les intentions de

mon père, il m'a parlé avec confiance & avec tendresse, je n'en abuserai pas, il veut mon bonheur & je me reposerai sur ses intentions : d'ailleurs, dès que Mr. de St. Ange a des liaisons avec Mme. Bruant, il n'a pas besoin d'en avoir d'autres, & les promenades nocturnes doivent lui tenir lieu de tout : je ne changerai rien au parti que j'ai pris de ne pas le revoir, je crois en avoir pris l'engagement avec mon père, sur-tout aujourd'hui, qu'il est surement mécontent de ce qu'il lui a entendu dire ; Mr. de St. Ange a bien tort de parler de nos affaires avec des femmes comme celles-là, j'en suis très-choquée, j'ai toutes les raisons de croire que mon père ne se trompe pas, & dès que vous pensez aussi comme lui, je dois être convaincue ; soyez donc tranquille, ma chère amie, je vous quitte là-dessus & je vous embrasse.

LETTRE LXIII.

De la même.

MA chère amie, mes parens font retournés à leur campagne, je fuis encore feule aujourd'hui à la ville, & je ferai avec vous autant que je le pourrai : ce que j'ai à vous dire ne laiffe plus aucune doute fur ce que je vous marquois dans ma dernière lettre, & a bien affermi les difpofitions où j'étois en vous écrivant ; j'aurois dû vous le raconter plutôt, je ne fais pourquoi je ne l'ai pas fait ; je devois me hâter de vous apprendre que vos conjectures fur les fentimens de Mr. de St. Ange devenoient tout-à-fait vraifemblables. Je ne fus pas m'en faire un plaifir dans le premier moment, & je me le reproche : il eft vrai qu'alors j'au-

rois eu assez de peine à vous dire toutes les idées qui m'occupèrent, il y a des choses que l'on ne voudroit ni savoir, ni ignorer; on se défend de penser & les pensées viennent en foule, on craint, on désire, on se défie, & les événemens ne s'arrêtent pas. Je souhaitois que mon père me parlât encore, & je craignois de reprendre notre conversation; il a suivi le parti qu'il s'étoit proposé, il ne dit plus rien, & il se repose sur ma conduite: je n'en suis que plus obligée de suivre sa volonté, & ce qu'il attend de moi: j'espère qu'il sera content; écoutez-moi, ma chère amie.... Mme. de Taninge & Mme. Darsilli qui étoient encore à la ville, & qui n'y sont plus aujourd'hui étoient venues me voir un jour: elles parlèrent beaucoup de notre campagne, elles témoignèrent la plus grande envie d'y aller; je proposai de les y conduire le lendemain avec quelques

personnes que nous inviterions pour y passer le jour, & nous nous en fîmes un très grand plaisir; en y allant nous essuyâmes une grosse pluie, il fit une de ces averses qui tombent dans cette saison, le tems se remit bientôt, il n'en fut que plus beau & plus frais; la campagne étoit de la plus grande beauté, la nôtre étoit charmante, on ne craignit point de se mouiller, on se promena beaucoup, je fis porter la collation dans le bois, & tout le monde fut assez gai. Je pensois que Mr. de St. Ange qui est quelquefois dans ce bois auroit bien pu y être ce jour-là; le soir on se promena encore, je ne sais par quel hasard je me trouvai seule, allant après les autres, je suivois lentement, & avec distraction; je mis le pied dans un petit tas de feuilles sèches que le vent venoit de rassembler, je sentis quelque chose de dur & de mobile qui faillit à me faire

tomber, & j'apperçus au travers des feuilles une couleur rouge, c'étoit un porte-feuille de maroquin anglois; je le ramassai, il en tomba un crayon & un papier sur lequel il y avoit un dessin commencé : c'étoient les premiers traits de la vue du ruisseau, & de quelques arbres qui sont auprès de l'endroit que j'aime; je jugeai que quelqu'un avoit été surpris par la pluie, & l'avoit oublié ou laissé tomber; je fus un moment embarrassée de ce que je devois en faire; j'étois seule, personne n'avoit vu ce que j'avois ramassé : qui sait, pensai-je, ce qu'il contient! n'est-il pas de la discrétion de le cacher aux yeux des autres? & je le mis dans ma poche. Dès ce moment il fut pour moi un sujet de peine & d'inquiétude; il me sembloit que je recelois ce qui ne m'appartenoit pas, & que j'étois responsable de tous les secrets que ce porte-feuille pouvoit contenir. Il y en a

sans-doute des secrets, me disois-je? & alors il faut le rendre; il faut savoir à qui il appartient; je pourrois peut-être bien le présumer, mais cependant il convient d'en être parfaitement sûre; & comment m'en assurer sans savoir ce qu'il contient? j'y serai peut être intéressée, ou d'autres personnes. A qui oserai-je le confier? oserai-je même le rendre? & croira-t-on que je n'aie rien lu, rien vu? chaque pensée étoit pour moi un embarras de plus. Dès que je fus chez moi, je le sortis de ma poche; je le jetai sur une table; j'aurois voulu m'en défaire comme d'un poids incommode: des papiers étoient prêts d'en sortir; il est possible même qu'il y en ait d'égarés, & j'en serai responsable; j'étois inquiète & malheureuse vis-à-vis de ce porte-feuille: j'avoue aussi que j'avois de la curiosité. Qu'est-ce que c'est que ces papiers que je vois? ils pouroient m'ap-

prendre bien des choses.... cependant je n'y toucherai pas; j'en suis bien éloignée; je ne veux rien savoir; que ferai-je donc? Dans mon indécision, je pris le parti de consulter ma tante: j'allai chez elle le lendemain, c'est-à-dire, hier matin; je lui portai ma trouvaille: je n'avois pas encore fini de lui raconter comment je l'avois faite, qu'elle tenoit déjà tous les papiers; elle les parcouroit, elle les lisoit, les uns en riant, les autres avec un air plus sérieux; je la régardois, & je m'affligeois de ce qu'elle faisoit: cependant j'avois aussi quelqu'envie de lire; je jetois les yeux sur ce que ma tante avoit déjà lu; elle trouva la découpure d'une tête de femme, nous en cherchâmes la ressemblance; ma tante assuroit que c'étoit mon profil, elle le comparoit: moi, je voulois y trouver les traits de Mme. Bruant. Les papiers étoient épars sur la table;

plusieurs avoient l'air d'être d'ancienne date ; insensiblement la lecture s'établit, & nous lûmes tout sans aucune discrétion. Il y avoit des vers, des lettres de femme, des lettres d'affaire. Je ne puis m'empêcher de vous transcrire quelque chose de cela ; il faut que vous soyez de moitié de mon indiscrétion : je voudrois de même vous faire partager tous mes défauts, toutes mes fautes ; & n'avez-vous pas aussi un peu de curiosité, ma chère amie ? au moins, je le suppose ; & alors comment voulez-vous que je vous cache quelque chose ; & tout n'est-il pas caché quand il est entre vous & moi ?

PREMIER BILLET,

Avec le timbre de la petite poste de Paris.

« JE ne sais ce que vous aviez hier, Monsieur, vous étiez d'une distraction insupportable ; vous n'avez cessé de tourner la tête du côté de Mme.

de Tain; eh bien, qu'eſt ce? elle eſt jeune; elle eſt blonde; elle a une fraîcheur de province & un embonpoint de bourgeoiſe; enfin, c'eſt une nouveauté qui arrive, & il n'en faut pas davantage pour vous diſtraire: Etes-vous déjà las d'être heureux? homme que vous êtes! vous ne ſentez pas le prix d'un attachement véritable; je veux vous le faire connoître malgré vous; aujourd'hui, j'ai prêté ma petite loge aux françois; je ſerai ſeule chez moi juſqu'à neuf heures du ſoir; je vous parlerai de Mme. de Tain, ou je ne vous en parlerai pas, comme vous voudrez.

Second Billet.

JE ne ſuis pas encore contente de vous, Monſieur, & votre idée qu'il eſt plus doux & plus glorieux de ramener ſon amant, que de n'en être jamais en peine, eſt une ſubtilité qui

ne me convient point. Je vous déclare que je ne veux pas d'un homme ramené ; c'eſt une peine que je ne prétends pas me donner ; & je ne trouve pas qu'un triomphe ſur Mme. de Tain en vaille aucune : l'amour-propre & la petite gloire n'entrent point dans mes ſentimens ; je n'écoute que la ſenſibilité de mon ame, & elle auroit trop à ſouffrir de votre légèreté. Ainſi, mon cher St. Ange, renoncez à votre nouvelle connoiſſance & à vos nouvelles aſſiduités, ou vous n'aurez plus de droits ſur mon cœur, qui vous aime encore. Je ne vous verrai aujourd'hui qu'à l'opéra ; j'ai ma place dans la loge de Mme. de Durfé, où vous allez ordinairement ; de-là j'irai faire des viſites, & enſuite ſouper chez la marquiſe d'Ambour : je crois que vous me direz quelque choſe ce matin. „

Troisième Billet.

« NE pouvez-vous pas, mon cher St. Ange, mettre un peu moins d'esprit dans ce que vous écrivez, un peu plus de simplicité dans ce que vous dites, une franchise entière dans ce que vous faites ; vous me donnez trop de peine, & le plus souvent je ne vous comprends pas : ce sont les mouvemens naturels de votre cœur que j'attends ; & je voudrois qu'il ne fallut pas de la pénètration pour les deviner. Venez-donc m'expliquer tout ce que je n'ai pas compris : je veux que vous m'accompagniez ce matin chez le peintre où je vais faire ma dernière séance : si le portrait n'a pas l'air riant, ce sera vòtre faute. Nous irons ensuite dans la rue St. Honoré, où j'ai une emplette à faire, & delà au palais royal où nous nous promènerons jusques à l'heure que je

vous ramènerai pour dîner chez moi : ensuite, pendant que je ferai ma toilette, vous me lirez ce proverbe que vous avez fait, & que vous auriez dû lire à moi la première : il me semble que j'ai autant de droit sur votre esprit que sur votre cœur : après cela nous irons aux Italiens, dans la petite loge que j'ai aujourd'hui ; nous trouverons une compagnie qui soupe chez moi, & qui y vient d'abord après le spectacle. J'espère que dans tout cela il n'y aura point de sacrifice pour vous ; si je m'en appercevois, il ne seroit pas recompensé : je ne veux point de réponse, c'est vous que je veux.

Quatrième Billet.

« TU es un homme singulier, mon cher St. Ange ; tu t'en vas au moment où nous allons nous mettre à table ; on ne peut donc pas se

hier avec toi, & le plaiſir eſt ſans attrait pour ton ame. Tu as beaucoup perdu en nous quittant : la Duparc & la Ledoux furent d'une gaieté charmante ; la Fleuri nous chanta des chanſons bien folles & bien plaiſantes ; j'en ris encore quand j'y penſe. Fais-moi le plaiſir, mon cher ami, de me prêter 20 louis ce matin, remets-les à mon domeſtique, ce ſera 50 que je te devrai. Tu ſais que bientôt j'aurai à ma diſpoſition une aſſez groſſe ſomme d'argent ; ainſi j'eſpère que je ne fais pas une bien grande indiſcrétion en empruntant de toi ce que je te demande. Je ne ſais pas comment tu fais ; tu n'es pas riche, tu es à Paris, & tu as toujours de l'argent & du crédit. Nous allons nous promener & ſouper à Sceaux avec des femmes charmantes & honnêtes : quoique tu ne les connoiſſes pas, tu pourrois en être ſi tu voulois ; réponds-moi un mot là-deſſus,

& reçois d'avance mes remercîemens pour l'argent que tu m'enverras, &c. &c. ,,.

Cinquième Billet.

MONSIEUR, j'ai parlé encore hier à notre amie de cette retraite que vous sollicitez pour cet ancien officier : elle est sûre de l'obtenir, parce qu'elle va promener demain au bois de Boulogne avec une personne qui assistera au travail. Continuez encore vos assiduités ; il ne faut pas que la retraite que vous demandez fasse craindre la vôtre ; votre mémoire est très-bien fait ; la solliciteuse est très-bien disposée ; l'affaire ne peut manquer de réussir ; c'est vous qui aurez tout fait. Vous aurez le plaisir d'avoir rendu service à votre ami, & d'avoir fait une bonne amie : il faudra peut être ajouter quelqu'argent ; on assure que c'est ce qui dédommage cette personne, d'être à celui de

qui elle obtiendra ce que vous sollicitez. Cependant tâchons encore de ne rien débourser ; nous en parlerons plus au long, &c. &c.

Sur un morceau de papier déchiré, écrit au crayon, avec des ratures.

AIR *de la Romance de Léandre & de Héro.*

Je veux aimer sans rien prétendre,
A ce tourment souscrit mon cœur ;
Je veux la voir, je veux l'entendre,
Et fixer là tout mon bonheur.
L'aimer, hélas ! est un délire,
Elle chérit sa liberté ;
Elle sait peu ce qu'elle inspire,
Et ne sait rien de sa beauté.

C'est bien en vain que l'on s'arrange
A conserver son cœur en paix :
Laure paroit, l'amour se....
Il ne faut point braver ses. . . .



*A Mr. *** H..... de D..... & de H.....; réponse à des vers sur le jour de Ste. R.****

Tout vous est bon pour aller à la gloire
Crayon divin pour écrire l'histoire,
Esprit profond pour parler au Conseil.
Vers enchanteurs que Lise à son reveil
Lit en riant, en admirant la muse :
Qui, tour à tour, éclaire, enchante, amuse.
Chantez les saints pour les désennuyer ;
Le Paradis est de vous écouter ;
Sainte du jour y va perdre ses fêtes ;
Car il n'est plus de saintes où vous êtes.

*A Mr. de S... Réponse à des couplets sur les jours de la semaine ; sur l'*AIR *des simples jeux de son enfance.*

Il est bien peu dans la semaine
De jours passés heureusement ;
Fort peu d'amour, beaucoup de peine,
Et l'on remplit fort mal son tems.
Il est des jours que l'on regrette,
Il est des jours que l'on attend ;
Mais il n'est point de jour de fête
Que ceux passés avec S***.



C'est

C'eſt tous les jours chanſon nouvelle,
Autour de lui plaiſirs nouveaux,
Pour lui Phébus toujours fidèle
Ne fit jamais jour du repos.
Sa muſe, ici, ſimple & naïve,
Vient nous chanter l'égalité,
Le traitre alors, en Roi, captive
Les cœurs, l'eſprit & la beauté.

De le chanter l'envie extrême,
Nous fit rimer la vérité;
Mais il faudroit ſon eſprit même,
Pour que très-bien il fut chanté.
Ah! ce n'eſt point en Helvétie
Qu'on voit briller le bel eſprit;
Nos cœurs ſont vrais, ſans poéſie,
On dit qu'on aime, & tout eſt dit.

Autre billet.

SAVEZ-VOUS, mon cher St. Ange, que je ſuis très en peine de vous: depuis votre accident vous êtes tout-à-fait changé; je crains que votre tête ne s'en reſſente un peu: vous n'avez plus cette gaieté douce & ſuivie

qui rendoit votre ſociété ſi agréable, & cette amitié tendre qui faiſoit, comme vous le diſiez, le charme de votre vie, vous ne ſavez plus en jouir; deux fois je vous ai vu bâiller au coin de mon feu; vous êtes diſtrait, ſérieux; vous avez l'air quelquefois de penſer profondément, ce qui ne vous arrivoit jamais, & d'autres fois vous êtes d'une gaieté folle. Qu'eſt ce qu'il s'eſt donc paſſé? Dites-le moi bien naturellement: vous ſavez que j'ai des droits ſur votre confiance; je veux vous prouver que la tendreſſe peut ſouffrir ſans faire tort à l'amitié; c'eſt de celle-ci dont je ſerai jalouſe. Eh bien, voyons, ſeroit-ce Mlle. de Mirfor; je ne ſaurois le croire, vous avez trop de goût. Pour Mlle. de Germoſan, cela ne ſe peut pas non plus; il faudroit trop de peine: cependant elles vous ont témoigné tant de ſenſibilité, tant de compaſſion; elles ont eu des ſoins;

votre cher amour-propre aura été flatté ; votre imagination aura trotté ; qui sait tout ce qui sera passé par cette tête cassée. Mon cher ami, n'allez pas vous livrer aux illusions ; comptez mieux vos momens, & ne les exposez pas. Vous ne voulez pas vous marier ; vous êtes trop effrayé des chaînes éternelles, & il suffiroit qu'une femme fût à vous, pour qu'elle vous fit mourir d'ennui. Venez souper ce soir chez moi ; nous causerons lorsque tout le monde sera retiré ; je vous attends ; mon mari se plaint aussi que l'on ne vous voit plus.

Autre billet.

MONSIEUR, ce que vous avez fait auprès de mon mari a très-bien réussi ; il s'est rendu à vos raisons & à vos sollicitations ; enfin il a consenti à m'assurer un sort honnête, & je dois vous en remercier,

Vous avez fait ce que Mr. Durtan, qui eſt l'ami de mon mari, n'oſoit faire, de crainte de s'expoſer. Je ſuis bien ſenſible à l'intérêt que vous avez mis à cette affaire-là. Depuis qu'elle eſt à-peu-près finie, vous ne venez plus nous voir ; Mr. Bruant étant plus malade qu'il n'étoit, je ne puis aller auſſi ſouvent que je le voudrois chez Mme. votre ſœur, quoiqu'elle m'en prie beaucoup. Si vous craignez l'ennui que mon mari pourroit vous donner, je vous dirai que je ſuis ſouvent ſeule ; & j'aurois encore à vous parler de beaucoup de choſes : votre très-humble ſervante. BRUANT.



Pour des Bustes faits par Mr. Vernet le jeune.

Pour le Buste du Prince Henri de Prusse.

Il sut être un grand homme à côté d'un grand Roi ;
A la guerre un héros : la bonté fut sa loi ;
L'humanité, la gloire, ont formé sa couronne ;
Son empire est bien grand, la vertu le lui donne.

Pour Mr.

Philosophe immortel, toujours sage & prudent,
Le feu de son génie éclaire sa pensée ;
La nature surprise en sa marche cachée,
Pour briller à nos yeux, l'a pris pour confident.

*Pour Mr. ****

Ministre des autels, il en est le soutien,
La Religion en fit le modèle des sages,
La vérité partout brille dans ses ouvrages ;
Incrédule, lisez, & vous serez chrétien.

A Mr. à . . . . ans.

Il chérit les beaux arts, il servit sa patrie ;
Heureux par la sagesse, il en est le portrait :
Des lauriers des neufs sœurs, il embellit sa vie ;
Ses ans, par ses vertus, sont pour tous un bienfait.

A Mr.

En faisant des heureux il mérita de l'être;
Il n'eut que des amis, & n'eut point d'envieux :
Par son cœur il fit voir à qui put le connoître
Qu'une fois, en son choix, la fortune eut des yeux.

Ma chère amie, je vous fais grâce des lettres d'affaires, & de beaucoup d'autres que nous avons laissées sans y faire attention. A chaque lecture, nous nous faisions des reproches sur notre indiscrétion, & nous lisions encore. Nous n'avons point été d'accord dans nos réflexions. Ma tante voyoit partout Monsieur de St. Ange comme un homme intéressant, qui, ne trouvant point auprès des femmes le sentiment qui rend heureux, ne s'y attachoit pas, & qui employoit son esprit à rendre hommage & justice aux hommes qui le méritoient : il me paroissoit à moi que Mr. de St. Ange, avec beaucoup d'égoïsme & de légèreté, tiroit parti

de ſes avantages & de la foibleſſe de quelques femmes, & qu'il cherchoit tout ſimplement les occaſions de faire briller ſon eſprit, en parlant de ceux qui ont du génie. Toutes ces lectures firent une impreſſion ſur moi qui affoiblit mon ſentiment. Cet homme, occupé de tant d'intérêts divers, diminuoit celui que je pouvois avoir. Nous diſputâmes aſſez long-tems; mais il falloit prendre un parti avec Mr. de St. Ange & avec ſon porte-feuille. Je dis à ma tante les idées de mon père, & ce qui s'étoit paſſé entre lui & moi : c'étoit particulièrement d'après ſes inſinuations que je voulois me conduire : elle trouvoit divers expédiens ; tous tendoient au but qu'elle ſe propoſoit de rapprocher Mr. de St. Ange, & de le faire décider. Bien éloignée de cette intention, je voulois le laiſſer entièrement à la multitude des femmes & des affaires qui l'occupoit, & ne

plus en entendre parler. Elle s'y opposa long-tems : plus elle m'assuroit que j'agissois contre mon sentiment, plus je m'affermissois dans le parti que j'avois pris. Quand elle vit que ma volonté étoit décidée, elle me proposa de voir encore une fois Mr. de St. Ange, de lui rendre moi-même le porte-feuille que j'avois trouvé; de lui avouer que ne sachant à qui il appartenoit, j'avois lu tous les papiers qui y étoient renfermés; mais que je promettois un profond secret; elle ajouta qu'alors j'aurois une occasion de dire ma volonté & la vérité de ce que je pense. Ma tante me parloit avec un ton de défiance qui faisoit voir qu'elle doutoit que je fusse sincère dans ce moment, & qu'elle ne croyoit pas que j'eusse la force de parler avec fermeté à Mr. de St. Ange, & de le renvoyer pour toujours. Il ne me paroissoit pas cependant que cela fût fort difficile. Pour-

quoi ne parlerois-je pas à Mr. de St. Ange? Pourquoi ne lui dirois-je pas que je le prie de renoncer pour toujours à ce qu'il m'a témoigné jusqu'à ce moment? Pourquoi ne lui articulerois-je pas que je ne veux plus rien entendre, rien recevoir? que même je ne le verrai plus; que la nature de mes dispositions & des circonstances exige que nous restions séparés, éloignés, & sans autre relation que celle de la société la plus indifférente. C'est ce que je veux, c'est ce qui convient, c'est ce qui conviendra à tout le monde; c'est ce qui me rendra le calme & la tranquillité. Je le dois à mon père, & j'aurai la douceur de le voir content: raison ou intérêt, tout m'invite à prendre ce parti-là. Les réflexions que je fais encore en vous écrivant m'y décident absolument, & je le suivrai sans retour. J'en assurai ma tante bien positivement. Je lui

dis que je préférois d'écrire à Mr. de St. Ange, en lui renvoyant son porte-feuille ; que je lui articulerois bien mieux ma volonté. Elle m'objecta, ou que je ne saurois pas la réception & l'effet de ma lettre, ou que je recevrois une réponse, ce qui occasionneroit une correspondance. Elle trouvoit qu'une entrevue seroit plus efficace, & rempliroit beaucoup mieux mon but, parce qu'après avoir moi-même exprimé ce que je voulois, il n'y auroit plus ni raison, ni moyen d'en revenir, & que tout finiroit là. Elle ajouta que d'ailleurs la discrétion demandoit que je remisse moi-même le porte-feuille. Mais, ma chère nièce, continua-t-elle, tu n'auras jamais le courage de parler & d'écouter Mr. de St. Ange; ta timidité, & peut-être ton cœur s'y opposeront ; tu ne soutiendras pas les expressions de ses regrets, de son désespoir : tu l'aimes plus que tu ne penses, & tu

craindrois de prendre un parti auſſi décisif. Je l'aſſurai que je n'avois aucune crainte; qu'il convenoit trop à ma tranquilité & à tous mes sentimens de ne plus revoir Mr. de St. Ange, & de faire finir ses pourſuites, pour ne pas le ſouhaiter vivement; & j'ajoutai, avec fermeté, que ſi elle croyoit qu'une entrevue fût un moyen ſûr d'y parvenir, j'y conſentois, quoique j'y euſſe beaucoup de répugnance; que j'aurois préféré de tout dire à mon père, & de me conduire entièrement ſuivant ſa volonté. Mme. Bonval me repréſenta que ce ſeroit jeter mon père dans l'embarras; que j'aurois l'air de vouloir lui ſacrifier l'inclination que j'avois pour Mr. de St. Ange; que d'ailleurs ce ſeroit une indiſcrétion que de lui confier le porte-feuille; qu'après que je l'aurois rendu, je pourrois recourir à lui, ſi de nouvelles circonſtances l'exigeoient; & qu'il ſe-

roit mieux de tout finir par moi-même, ou au moins de le tenter. Nous débattîmes encore long-tems toutes les raiſons & tous les moyens de rendre ce malheureux porte-feuille, & de faire entendre à Mr. de St. Ange le parti que j'avois pris. Nous eûmes bien de la peine à prendre une réſolution; ma tante inſiſtoit pour que je viſſe & que je parlaſſe encore une fois à Mr. de St. Ange : la difficulté étoit d'en trouver & d'en arranger le moment : il fut queſtion d'en parler à Mr. de Marville, comme étant l'ami intime de Mr. de St. Ange. Cette idée ne me déplaiſoit pas, parce que dans l'opinion qu'il avoit de Mr. de St. Ange, & peut-être de moi, j'étois bien aiſe qu'il connût ma façon de penſer. Enfin, la matinée s'écoula, & nous ne décidâmes rien. Je laiſſai à ma tante le porte-feuille; elle me dit qu'elle verroit Mr. de Marville, qu'elle le ſonderoit; que

suivant ce qu'elle jugeroit de ses dispositions & de ses idées, elle lui parleroit plus ou moins confidemment. Je revins chez moi avec un peu plus d'embarras & d'inquiétude que je n'en avois en allant chez Mme. Bonval : ce porte-feuille est un incident malheureux qui augmente encore ma peine. Je me suis reprochée mon indiscrétion de l'avoir porté chez ma tante, & d'avoir consenti à en lire les papiers. J'aurois dû attendre que Mr. de St-Ange l'eût réclamé : il eût été aisé de le faire rendre par quelque domestique ; & aujourd'hui, s'il le redemande, il faudra avouer une indiscrétion : il la jugera beaucoup plus considérable, s'il découvre qu'il est dans les mains de ma tante, il croira qu'il a passé dans celles de toute la famille ; il aura des raisons de se plaindre, & il nous traitera de femmes indiscrètes. Je languis que ce porte-feuille lui soit rendu : il est vrai que

si je le lui rends moi-même, je pourrai me justifier & le rassurer sur ses craintes. Mais comment le voir pour lui parler en liberté. Faudra-t-il un rendez-vous ? faudra-t-il le faire venir de sa campagne ? Je ne sais point comment ma tante arrangera cet événement important & décisif ; & il l'est dans ce moment pour mon repos, car je ne cesse d'y penser. Quand il sera passé, je serai tranquille ; ma vie reprendra son train naturel, & je serai long-temps sans revoir Mr. de St. Ange, au moins le reste de la saison & même de l'année. Je m'entendrai avec mon père là-dessus ; je m'enfermerai plutôt, si je ne pouvois pas y réussir autrement. Je veux absolument me retrouver dans la situation & à la place où j'étois avant que de quitter la campagne. Je me rappelle ce moment, & il me donne les plus grands regrets : j'étois heureuse ; j'avois bien raison de craindre mon séjour à la ville : nous ne

pouvons donc pas répondre un seul instant de notre repos; & quelles que soient nos résolutions, il est attaché à je ne sais quels objets; ce sont des circonstances qui nous sont étrangères, qui en décident; mais enfin j'y reviendrai; les idées & les intentions de mon père, dans sa nouvelle fortune, ne seront pas un obstacle à mon dessein: je saurai me concentrer dans mes occupations, & dans celles que me donne ma petite Henriette; c'est une aimable enfant; elle a beaucoup d'intelligence, & elle commence à m'être très-utile: elle porte mes ordres; elle me rend de petits services; sans elle je n'aurois pas pu vous écrire aujourd'hui le volume que je vous envoie. On m'annonce Mr. de la Hausse; je fais dire que mon père n'est pas chez lui; qu'il ne reviendra que ce soir, & que je suis seule; — il insiste; il demande à me voir; il m'incommode

beaucoup; la maison est en désordre, cependant il faut bien le recevoir ; c'est pour cela que je vous quitte......

Autre désagrément, ma chère amie; Mr. de la Hausse m'a dit, d'un ton vraiment affectueux & galant, qu'il cherchoit depuis long-temps à m'entretenir seule; que j'avois toujours ri de ce qu'il m'avoit dit; mais qu'une fois il vouloit me parler sérieusement: ensuite il a été question de sa maison, de sa fortune; après cela de lui-même, de son caractère, de sa personne: il m'est échappé des éclats de rire, des plaisanteries, & plus souvent des marques d'ennui. Enfin, il s'est levé, il s'est approché; j'ai cru qu'il alloit se jeter à genoux; il tenoit son chapeau d'une main, sa canne de l'autre; il a ouvert les bras, & il a dit d'un air attendri, & en faisant une exclamation: Eh bien, Mademoiselle, tout cela est à vous, si vous voulez; je vous l'offre avec mon cœur, qui est

à vous depuis long-temps. Je me suis levée aussi, & je lui ai dit d'un air sérieux & fâché : Monsieur, tout cela est si beau, si bien arrangé, qu'il faut le laisser comme il est ; j'aimerois mieux mourir mille fois que d'y toucher : j'ai ajouté que tout ce qu'il m'avoit dit jusqu'à présent m'avoit ennuyée, & que je le priois de ne plus m'y exposer. Il a voulu continuer en me parlant de la fortune de mon père, qui n'étoit peut-être pas si sûre que je croyois. Je l'ai pris par la main, je l'ai conduit auprès de la porte ; je lui ai dit que c'étoit une raison de plus pour qu'il conservât la sienne pour lui seul, & que je voulois lui témoigner ma reconnoissance en n'acceptant pas les offres qu'il me faisoit ; que sûrement je le ferois mourir de chagrin & de regrets, & que je le priois de ne pas me faire mourir d'ennui. La porte s'est trouvée ouverte ; nous nous sommes séparés très-honnêtement ; il a un peu

secoué la tète ; je ne sais ce qu'il a murmuré, que je saurois peut-être une fois ce que je refusois. J'ai fermé la porte avec plaisir, & je suis venue vous conter cette belle visite. Ne suis-je pas malheureuse, ma chère amie, d'être exposée à ces folies ? Mr. de la Hausse me feroit prendre la fortune en haine : son avidité, ses calculs continuels, ses petites jouissances d'ostentation, sa manière d'être, si mesurée, si composée ; son amour propre si personnel inspirent le dégoût : j'espère que bientôt mon père n'aura plus rien à faire avec lui, & que nous ne le verrons plus.

Je suis étonnée de n'avoir rien reçu encore de ma tante : peut-elle me laisser aussi long-temps dans le trouble, dans l'indécision où je suis ; je croyois qu'elle me feroit dire quelque chose le lendemain ; elle sait bien que je ne suis pas sans inquiétude. Je n'en aurois point si je ne craignois pas que l'on

fit dès perquisitions sur le porte-feuille : si l'on apprenoit dans le public qu'il est entre mes mains, on en parleroit, on en tireroit des conjectures, & j'aurois encore des désagrémens. Je ne demanderai cependant rien à ma tante; elle fera ce qu'elle voudra, & je resterai en proie à ma peine & à mon tourment.

Mes parens, ma chère, sont revenus de leur campagne; ils en sont très-contens; il est bien décidé que nous y serons établis avant quinze jours. Mon père a reçu des lettres qui lui apprennent que les portraits ont été remis à M. Oldcomb : Mr. Alwell lui avoit bien fait parvenir une relation de ce qu'il avoit fait, mais il n'y a point eu de réponse, & il ne sait rien de plus, c'est-à-dire, que notre cher parent est extrêmement bizarre dans sa manière. — Ma tante me fait dire qu'elle se porte fort bien, que son pied est guéri, qu'elle peut marcher, — mais rien de plus. — Vous voyez mon im-

patience & mon inquiétude : je dois craindre de vous la communiquer. Adieu, ma chère amie ; ne comptez pas être long-temps sans recevoir de mes lettres ; je ne veux plus avoir autant à écrire.



LETTRE LXIV.

De la même.

COMPRENEZ-VOUS quelque chose à ma tante, ma chère amie ; voilà, je ne sais combien de jours écoulés depuis qu'elle a le portefeuille, & elle ne me fait rien dire encore ; je ne lui fais rien demander non plus : je me confie en elle, & je ne suis pas empressée de cette entrevue qu'elle a projetée ; je n'entends rien non plus de Mr. de St. Ange : il est possible que tout finisse naturellement ; je ne le reverrai plus ; je fuirai toutes les occasions de le voir : ma tante renverra le porte-

ſeuille, & il n'y aura plus rien entre nous. Que je ſerois contente ſi tout s'arrangeoit ainſi! Cependant Mr. de St. Ange peut faire des recherches; il ſait bien où il a perdu ce que j'ai trouvé : s'il vient s'en informer auprès de nous, il faudra lui dire tout ce qui s'eſt paſſé; j'aurai beaucoup de torts; il peut en réſulter des longueurs, des explications, des choſes déſagréables : j'ai tout à craindre, & tout le jour j'en ai eu une véritable inquiétude, & elle a été augmentée par l'air ſérieux de mon père; nous ne l'avons preſque point vu aujourd'hui; il a reçu des lettres de la poſte, & des papiers de Mr. de la Hauſſe, qui l'ont occupé dès le matin : il n'a point déjeûné avec nous; j'ai voulu le voir chez lui, il m'a renvoyée, il a demandé qu'on le laiſſât tranquille. Eſt-ce qu'il ſauroit quelque choſe de Mr. de St. Ange? auroit-il fait quelque démarche auprès de mon père, qui ſeroit peut-être em-

barrassé de lui répondre ? Je voudrois que mon père me permît de le rassurer ; ce soir, il a fait des efforts pour paroître calme ; il étoit distrait ; il n'a dit que quelques paroles, & n'a pris aucune part à la conversation. Nous avons été en peine de sa santé ; j'aurois voulu lui parler, j'ai respecté son silence & ses occupations : deux fois je l'ai embrassé avec tendresse en le quittant, il n'y a pas pris garde ; notre soirée a été fort triste. Je me suis retirée chez moi avec du chagrin ; je viens chercher ma consolation ordinaire auprès de vous. Quand je vous ai dit mes tourmens, il me semble que je suis un peu soulagée. Dites-moi, je vous prie, ce qui affecte mon père ; ne croyez-vous pas qu'il s'est passé quelque chose entre lui, ma tante & Mr. de St. Ange ? ma tante, avec ses idées, l'aura inquiété, elle aura combattu les siennes : qui sait ce qu'elle aura voulu arranger ? Mon père va me haïr ; il croira que

je veux résister à ses intentions, & il me regardera comme une fille rebelle; il n'y aura plus de douceur, plus de paix entre nous : il est donc bien difficile de passer sa vie sans trouble, sans chagrin, & c'est moi qui en donnerai à mon père! Non, certainement, cela n'arrivera pas; je suis prête à faire tous les sacrifices, & je n'en ai point d'assez grand à faire : ces réflexions m'attristent, elles m'affligent, & la nuit se passe. Je vous quitte, ma chère amie, pour aller chercher un repos que je ne trouverai pas : j'ai l'impatience de voir mon père demain matin, de savoir quelque chose de ma tante : ce sont peut-être des malheurs qui m'attendent; je vous en dirai quelque chose dès que je le saurai. Bon soir, ma chère amie......

Mon père est encore plus occupé qu'hier; il a reçu de très-bonne heure un message, & des papiers de

Mr de la Hauſſe ; cependant il paroît moins affecté ; il m'a fait des amitiés & des careſſes ce matin : ma tante vient de me faire dire d'aller chez elle, j'y vais...

Je reviens, ma chère amie, de chez Mme. Bonval, je me hâte de vous dire ce qui s'eſt paſſé, j'en ai encore le temps ce matin. J'avois bien raiſon de craindre ma tante ; elle s'eſt obſtinée à cette entrevue ; elle l'a ménagée, arrangée comme elle a voulu ; elle a mis Mr. de Marville dans la confidence : je ne ſais d'où elle l'a fait venir ; c'eſt avec lui qu'elle a pris toutes les meſures. Au premier mot qu'elle m'en a dit, je m'en ſuis vivement affligée ; je voulois ne plus rien entendre, & me refuſer à tout ce qu'elle vouloit propoſer ; elle m'a forcé enfin de l'écouter ; elle m'a dit qu'elle regardoit comme très-eſſentiel de prendre un parti avec Mr. de St. Ange ; qu'il falloit faire finir ſes pourſuites & ſes aſſiduités, ou que malgré moi je tomberois

berois dans une eſpèce d'intrigue qui ſeroit apperçue & remarquée de tout le monde, & que, quels que fuſſent mes ſentimens, on arrangeroit les conjectures de manière à me faire un tort infini; que c'étoit préciſément en tolérant de certaines choſes qui paroiſſent indifférentes & ſans valeur, que l'on autoriſe les bruits : qu'elle craignoit même que l'on ne l'en rendît reſponſable, parce que j'avois trouvé deux ou trois fois Mr. de St. Ange chez elle. Elle a dit encore qu'elle avoit voulu s'aſſurer de ſa façon de penſer, & qu'elle n'avoit point trouvé d'autre moyen que d'en parler à Mr. de Marville, qui étoit ſon ami intime; qu'elle l'avoit inſtruit ſans m'expoſer; qu'en l'entretenant vaguement de Mr. de St. Ange, il en étoit venu de lui-même à lui dire ce qu'il croyoit, & il ne doutoit pas que le mariage ne ſe fît inceſſamment : il avoit ajouté pluſieurs choſes qu'il préſumoit, & qui cepen-

dant n'avoient aucun fondement : elle avoit voulu le défabufer, mais il s'étoit fi fort obftiné dans fes idées, qu'elle lui avoit dit qu'elle vouloit qu'il fût témoin d'une entrevue qui pourroit le détromper ; qu'il s'agiffoit d'un porte-feuille que l'on avoit trouvé, & que l'on vouloit rendre, & qu'à cette occafion on diroit des chofes & on prendroit un parti qui termineroit toute efpèce de relation & de liaifon : qu'il falloit abfolument qu'elles finiffent, & qu'elles ne continuaffent pas d'une manière à faire du tort à toute une famille ; mais que la difficulté étoit de rencontrer Mr. de St. Ange, qui étoit à la campagne, & auquel on ne vouloit pas cependant donner un rendez-vous. Mr. de Marville étoit bien entré dans ces difpofitions ; il y avoit mis l'intérêt & la délicateffe d'un bon ami. Après avoir beaucoup cherché ce qu'on pourroit arranger, on étoit convenu que ma tante, Mr. de Marville

& moi, nous irions demain dans l'après-midi à Klindi; je ne sais si vous vous rappelez que c'est une campagne qui est au bord du lac; elle est habitée par une dame du Torrent, qui est âgée & infirme; elle ne sort point; elle est un peu parente de Mme. Bonval, & sous prétexte de lui faire une visite ma tante nous mènera avec elle, Mr. de Marville & moi. Lui, fera dire à Mr. de St. Ange qu'il souhaite de le voir, & qu'il le prie de se rendre à Klindi; que pour éviter de traverser la ville, il doit aller depuis sa campagne à la Thuilerie qui est au bord du lac; il y trouvera un bateau qui le transportera à l'autre bord; le trajet est d'une petite demi-heure. Quand nous aurons été quelque temps à Klindi, nous irons dans la soirée nous promener tous les quatre : ma tante & Mr. de Marville insensiblement nous dévanceront, sans cependant nous perdre de vue. Je prendrai le moment

pour rendre le porte-feuille, & pour dire à Mr. de St. Ange ce que je croirai convenable, & suivant le tour que prendra la conversation, ou ils auront l'air de tout ignorer, ou je les joindrai pour qu'ils soient témoins de ce que je dirai ; ils me soûtiendront & exhorteront Mr. de St. Ange à se ranger à ce que je demande. Le cœur me battoit déjà en écoutant ma tante ; je l'interrompis plusieurs fois pour lui dire, que je ne pouvois consentir à cet arrangement, qui me paroissoit être une espèce d'intrigue & de comédie qui me déplaisoit : je lui répétai qu'il étoit plus simple que Mr. de Marville, étant instruit, se chargeât de rendre le porte-feuille, & que je n'avois pas besoin d'y rien ajouter, parce qu'en fuyant Mr. de St. Ange, & ne le revoyant pas, il faudroit bien que tout finît. Ma tante m'a répondu, qu'elle l'avoit bien proposé à Mr. de Marville, mais qu'il n'avoit pas voulu accepter cette commission ; que d'ail-

leurs je me trompois si je croyois qu'en fuyant Mr. de St. Ange, je le ferois renoncer à ses prétentions ; qu'au contraire, il chercheroit avec plus d'ardeur les moyens de me voir ; que sûrement il les trouveroit, & que je passerois ma vie dans la gène : qu'il étoit bien plus sûr de lui parler avec fermeté, & de lui faire entendre ce que je voulois qu'il sût ; qu'il auroit des espérances aussi long-temps que je ne lui ferois pas connoître moi-même, & d'une manière bien positive, ma façon de penser. Elle ajouta, qu'il étoit bien vrai qu'après cela je ne pourrois plus revenir de ce que j'aurois prononcé, ni du parti que j'aurois pris ; que c'étoit peut-être ce qui m'arrètoit, & ce que je craignois ; qu'alors, je n'avois tout simplement qu'à renvoyer le porte-feuille par un domestique, & laisser Mr. de St. Ange se conduire comme il le jugeroit à propos. Mr. de Marville est entré dans ce moment ;

j'ai pâli, j'ai rougi dans le même instant : j'étois bien malheureuse, & j'allois fuir lorsqu'insensiblement ma tante & Mr. de Marville m'ont rassurée : lui m'a parlé avec une délicatesse & un intérêt qui m'a véritablement touchée ; il n'étoit ni gai, ni sérieux ; il avoit une douceur dans ses paroles & un calme dans l'esprit, qu'il m'a communiqué. Nous sommes venus à parler de ce que nous devions faire, & de ce qui étoit projeté, comme d'une démarche toute simple qui ne devoit me faire aucune peine, & qui ne pouvoit avoir aucune suite fâcheuse. Il m'a été impossible de ne pas témoigner beaucoup d'amitié à Mr. de Marville ; ma tante a fait ses éloges, & nous avons parlé de ses belles qualités : on seroit heureux de vivre avec lui, s'est écriée ma tante : hélas ! ce n'est pas de moi qu'on le pense, a-t-il répondu en soupirant : je ne sais ce que j'ai dit, mais certainement il a pu voir

qu'il étoit l'homme que j'estimois le plus ; & si j'étois forcée à quelque parti extraordinaire...... Mais je ne serai forcée à rien, & je serois fâchée qu'il se fût trompé dans les marques d'amitié que je lui ai données : il a voulu dire quelque chose du porte-feuille, & plaisanter de ce qu'il pouvoit contenir ; j'ai vu qu'il l'ignoroit ; & qu'on ne lui en avoit rien dit ; il ne sait pas si nous l'avons ouvert : tout a été si bien discuté, si bien raisonné & arrangé chez ma tante, que je l'ai quittée avec assez de tranquillité dans l'esprit. Nous avons ri même en parlant de notre visite à Mme. du Torrent ; nous y avons trouvé quelque chose de comique qui nous a égayé. En vous écrivant, l'inquiétude m'est revenue. Je voudrois savoir ce que vous pensez de cette entrevue, de ce porte-feuille rendu, de cette conversation qui sera décisive, & après laquelle ma vie redeviendra

ce qu'elle étoit. Que je regrette ce tems heureux ! où les momens se succédoient sans que j'eusse besoin de les prévoir, ni la peine d'y penser. C'est demain après-midi que nous allons à Klindi ; ma tante aura une voiture ; mes parens pourroient avoir besoin de la leur, & il ne faut point d'obstacles. Je voudrois n'y point penser jusqu'à demain au soir ; mais enfin, demain au soir tout sera dit, tout sera fini ; je vous écrirai gaiement pour le jour suivant. Je vais laisser ma lettre jusqu'à ce tems-là ; je n'aurai que quelquelques mots à ajouter pour la finir. Je ne veux pas vous laisser ignorer ce petit événement. Mon père entre pour dîner. Adieu donc, ma chère amie, jusqu'à demain au soir....

Ce soir, en rentrant dans ma chambre, je retrouve ma lettre sur mon bureau ; je ne peux pas aller jusqu'à demain au soir sans vous dire encore quelque chose. J'ai assez

bien réussi à me distraire sur ce jour de demain que je crains ; j'ai trouvé de l'occupation dans la maison ; j'ai fait plusieurs visites ; j'ai été chez les Clissi ; ils ont parlé de Mr. de St. Ange ; ils se sont plaints de ce qu'ils ne le voient point ; ils disent qu'il passe trop de tems à la campagne ; que c'est une perte pour la société : ils voudroient le marier, parce qu'il feroit le bonheur d'une femme & d'une famille ; ils lui en ont parlé, mais il s'y refuse ; il ne croit pas même qu'une femme puisse être long-tems heureuse avec un mari. J'ai trouvé qu'ils s'occupoient trop de lui ; je n'ai pris aucune part à la conversation : mon père n'a presque point été au logis de tout le jour ; nous ne l'avons vu qu'un moment : ce soir il avoit un air inquiet & absorbé qui m'a fait de la peine ; j'espère que cet état ne durera pas ; c'est un nuage qui passe. Bon soir, ma chère amie. Qu'est-

ce que j'aurai à vous dire dans vingt-quatre heures ?

Je ne puis pas attendre les vingt-quatre heures ; il faut que je vous dise quelque chose avant que de partir. Ce matin mon père étoit tout-à-fait triste. Quand je lui ai dit que j'allois me promener cet après-midi avec ma tante, qui vouloit essayer de monter en voiture, il ne m'a presque pas écoutée ; il m'a dit que je n'avois qu'à faire ce que je voulois : il est venu un message de Mr. de la Hausse, & il m'a renvoyée. Ma tante m'a écrit un billet pour me dire que tout étoit arrangé pour notre visite à Klindi ; que comme notre maison étoit sur le chemin, elle me prendroit en passant : il est midi, & je ne suis pas encore coëffée ; je n'ai pas trop de tems pour ma toilette, je languis de me retrouver ce soir avec vous. A ce soir donc, ma chère amie.

Hélas ! je ne puis pas vous écrire ;

languiſſante, abattue, malheureuſe ; je n'en ai pas la force ; à peine ai-je la faculté de penſer ; j'ai un trouble dans l'eſprit & une anxiété dans l'ame qui ne me laiſſent que le pouvoir de ſouffrir : il faut que je laiſſe effacer les traces de l'effroi. Vous auriez pitié de moi, ma tendre amie : Ah ! que j'en aurois beſoin, de votre pitié ! je trouverois des conſolations, des conſeils, ne me les refuſez pas : je vous dis ce que je voudrois me cacher à moi-même ; eſt-ce vous aimer aſſez ? Ma tante a eu bien tort de s'attacher ſi fortement à ſon idée : il eſt vrai qu'elle ne pouvoit pas prévoir.... Je ſuccombe ſous la peine de ce que j'ai ſouffert, j'ai encore du tremblement : je ne laiſſerai pas cependant partir ma lettre, ſans finir de vous inſtruire : je ne puis pas me flatter de trouver du repos ; mais demain, je ſerai plus à moi-même. Il faut que je faſſe un effort pour raſſurer mes

parens, qui ont été en peine de moi ce soir ; je n'ai pas besoin d'en faire pour vous dire que je vous aime. Adieu, ma chère amie ; vous seriez touchée jusqu'aux larmes en voyant les soins que la petite Henriette a de moi ; ses petites mains serroient les miennes, ses yeux se sont remplis de larmes quand je lui ai dit que c'étoit du chagrin que j'avois ; elle ne pouvoit s'endormir, il a fallu lui promettre que demain je n'aurois point de chagrin ; & déjà j'afflige cette pauvre petite créature ! & si j'allois être malheureuse ! il ne faut pas l'être pour associer quelqu'un à son sort. Je reprendrai ma lettre quand je pourrai, quand j'en aurai la force. . . . .

Je n'ai pas voulu vous écrire ce matin, ma chère amie ; mon père m'a donné de l'inquiétude : je n'avois pas encore assez de liberté dans l'esprit, & j'aurois été interrompue. J'avois aussi à penser à la journée d'aujourd'hui ; il falloit arranger ce qu'il falloit

dire, ce qu'il falloit cacher : je devois étudier ce que je devois paroître ; il faut donc que je m'applique à la fausseté, à la dissimulation, je ne pourrois pas le soutenir ; & ce combat continuel, avec les apparences, est au-dessus de mes forces. Dans ce moment toute la maison repose dans le silence de la nuit : seule avec vous, je vais vous dire ce qui s'est passé hier. Ma tante est donc venue me prendre comme elle me l'avoit fait dire ; elle étoit avec Mr. de Marville : je montai en voiture avec une agitation & une crainte que je ne pourrois définir. Je faisois des caresses à ma tante, & en même tems j'aurois voulu la repousser : mon agitation étoit visible, & à tous momens j'avois des distractions qui me détournoient du sujet de la conversation ; ma tante m'en faisoit la guerre ; Mr. de Marville faisoit semblant de ne pas s'en appercevoir ; on ne parloit point de notre visite : on dit cependant une fois

que Mr. de St. Ange traverſeroit le lac bien facilement, parce qu'il ne faiſoit point de vent. L'idée de le voir bientôt, & de ce qui devoit ſe paſſer à notre entrevue, me donna un frémiſſement dont je ne fus pas la maîtreſſe : ma tante en rit ; Mr. de Marville fit l'éloge de ſon ami ; il dit combien il méritoit d'être heureux. Si quelqu'un eſt digne de l'être, lui dis-je vivement, c'eſt un homme qui fait aimer ſes amis comme vous. Promettez-moi, mademoiſelle, me dit-il en me ſerrant la main & du ton le plus touchant, d'avoir toujours de l'amitié pour moi. Je crois qu'il put voir mes regrets de n'avoir que cela à lui promettre. Il eſt digne de tous les ſentimens qui peuvent le rendre heureux, ce pauvre Marville ! il juſtifie bien l'idée que vous aviez de lui. Nous fûmes très bien reçus par Mme. du Torrent ; ſes infirmités l'empêchent de quitter ſa chaiſe ; mais elle

est d'une société aimable : notre visite parut lui faire plaisir : elle vit avec un fils & une belle-fille, qui dans ce moment étoient absens : il faisoit une chaleur extrême hier : enfermés dans la voiture & dans la maison, nous n'avions pas pris garde qu'il se formoit un orage sur la montagne : le tems se couvrit ; nous entendîmes un bruit sourd, & au milieu de notre conversation nous apperçûmes un éclair très-vif ; nous nous levâmes tous les trois en même tems pour approcher de la fenêtre, & pour regarder sur le lac. Nous vîmes un bateau qui n'étoit pas fort éloigné des bords opposés, & qui commençoit à être poussé par le vent au large du lac. Sans aucune honnêteté, nous ne pensâmes plus à Mme. du Torrent, & nous ne nous occupâmes que du bateau. Nous jugions qu'il auroit le temps d'éviter la tempête, & de gagner notre rivage à force de rames. Le vent

devint plus fort, & l'orage eut bientôt atteint le lac. Une colonne noire, & d'où sortoient des éclairs & des tonnerres avançoit rapidement ; nous vîmes le bateau s'arrêter tout d'un coup, & nous comprîmes qu'il avoit donné dans un banc de sable qui se trouve dans cet endroit, & que les batteliers évitent quand ils en sont les maîtres. Nous remarquâmes long-temps les efforts inutiles qu'ils faisoient pour se dégager. Déjà il pleuvoit très-fort, & le bruit devenoit effrayant. Mr. de Marville nous quitte, il va au bord du lac, il cherche un bateau & des batteliers ; par de l'argent qu'il leur donne & qu'il leur promet, il les force à aller avec lui au secours du bateau qui étoit en danger de périr, & qui déjà étoit horriblement battu par le vent & par les vagues. Nous étions dans les plus vives alarmes : nous voulûmes crier à Mr. de Marville de ne pas s'exposer ; nous n'en eûmes

pas la force, & nous le vîmes avec effroi affronter les vents & la tempête pour aller au fecours de fon ami : & c'eft moi, difois-je, qui fuis caufe que deux hommes s'expofent à périr, & ils périront peut-être ! Dans ce moment l'orage étoit affreux ; le bateau de Mr. de Marville avoit une peine infinie à avancer ; les éclats déchirans de la foudre, des fillons éblouiffans de lumière fe fuccédoient rapidement ; la violente impétuofité du vent, le jour qui s'étoit obfcurci, tout donnoit l'idée de la deftruction & du malheur. La maifon étoit ébranlée ; nous étions pâles & tremblantes, & nous ne pouvions quitter la fenêtre qui nous offroit ce fpectacle. Nous fuivions les deux bateaux ; nous avions de la peine à les diftinguer, & nous les appercevions feulement de temps en temps, ils étoient au plus fort de l'orage, la nuée les enveloppoit ; il fembloit qu'ils alloient être abîmés par les vents & la

grêle, ou engloutis par les vagues : dans le moment de notre plus grand effroi, un coup de tonnerre terrible, dont l'éclair nous éblouit, & dont le bruit éclatant nous étourdit, paroît frapper les deux bateaux, qui dans cet inſtant étoient près l'un de l'autre; l'éclair & la foudre étoient partis en même temps & nous remplirent de terreur : nous ne vîmes plus rien, ma tante s'écria, Dieux ! ils ſont perdus ! — Je ſentis mes jambes s'affoiblir ſous moi ; je m'appuyai ſur ma tante, & je tombai dans le plus profond évanouiſſement. — Lorſque je revins à moi, je me trouvai ſur un lit de repos entre deux femmes qui me faiſoient reſpirer des eaux ſpiritueuſes ; ma tante me donnoit auſſi des ſecours, je ne ſais ce que je dis, j'entr'ouvris les yeux, j'apperçus Mr. de St. Ange & Mr. de Marville qui étoient à côté de moi, une vive émotion me fit refermer les yeux, & ma tante fut encore en-

peine de l'état où elle me vit; cependant mes forces revinrent, je commençois à me reconnoître, Mr. de St. Ange ſe jette à mes genoux, & ſaiſit une de mes mains, Mr. de Marville me crie en même temps, le voilà Mademoiſelle, — il eſt ſauvé! — Par un mouvement qui fut involontaire chez moi, je me levai & j'allai à Mr. de Marville; je voulus parler, mais la foibleſſe & un torrent de larmes m'ôtoient l'uſage de la parole, ma tante me conſoloit, me raſſuroit, j'avois des retours de frémiſſement; elle me fit prendre quelque choſe qui rappela mes forces: inſenſiblement, on devint plus calme & plus tranquille, on s'aſſit autour de moi; on ne s'occupa d'abord que des ſoins que ma tante avoit de nous, & je rencontrois toujours les yeux de Mr. de St. Ange; il raconta enſuite comment dans l'inſtant où ſon bateau avoit été briſé par les vagues, & où lui & les bateliers alloient périr;

Mr. de Marville s'étoit jeté à la nage, & lui avoit aidé à entrer dans fon bateau. Oui, s'écrie-t-il avec attendriffement, je dois la vie à mon ami ! il a expofé la fienne pour moi — nous devons tous quelque chofe à ce malheur, interrompit ma tante, & j'efpère qu'il fervira à nous rendre plus heureux ! & en même temps elle porta fes regards fur Mr. de St. Ange & fur moi ! mais reprit-elle tout de fuite, il faut penfer à ce que nous avons fouffert, ces Meffieurs ont trouvé d'abord d'autres habits, mais ils ont befoin d'autres fecours encore, & il faut qu'ils aillent à la ville. Mr. de Marville s'en alla en difant qu'il alloit chercher une voiture, & qu'il étoit sûr d'en avoir une dans le moment. Mes chers enfans, reprit ma tante, lorfqu'il fut forti, il eft inutile de vouloir cacher les fentimens que vous avez l'un pour l'autre ? — Comme je rougis ! comme je fouffrois ! ma tante s'en apperçut bien ; mais elle

continua. — Vous vous aimez, après l'état où a été ma nièce, après les paroles qui lui sont échappées, il n'est plus possible d'en faire un mystère. — L'embarras de Mr. de St. Ange étoit visible; je conjurai ma tante de ne plus rien dire, elle voulut continuer en disant qu'il étoit très-naturel que deux personnes aimables qui étoient faites pour s'aimer. — Je mis la main sur sa bouche, mais je ne pus pas empêcher Mr. de St. Ange de dire bien des choses; heureusement qu'il entra quelqu'un de la part de Made. du Torrent; j'avois été transportée dans une chambre voisine, elle-même avoit été incommodée de l'orage, & dans le trouble qu'il y avoit eu dans la maison, on n'avoit pas trop su ce que nous faisions; on ne s'étoit même pas apperçu de Monsieur de St. Ange. Dans ce moment Mr. de Marville revint; nous passâmes tous chez Mme. du Torrent; nous étions tous ma-

lades & abattus de l'orage : on parla du mal qu'il avoit fait à la campagne, du bateau qui avoit été brifé, des gens qui avoient été fauvés, & dont elle ignoroit les circonftances : nous ne l'en inftruisîmes pas bien pofitivement ; Mr. de Marville, qui avoit trouvé un carroffe, emmena Mr. de St. Ange ; je crus remarquer qu'il avoit l'air content : j'étois bien éloignée de l'être. En vérité, j'étois la feule qui eût fouffert de tout ce qui venoit de fe paffer ; j'étois vraiment malheureufe, & je craignois encore ma tante. Lorfque la pluie eut entièrement ceffé, nous remontâmes en voiture. En paffant au bord du lac, dont les vagues écumoient encore, nous vîmes des débris du bateau brifé ; &, fans nous le dire, nous fîmes des réflexions qui nous occupèrent entièrement. Ma tante rompit ce filence, en me difant : nous ne pouvions pas nous attendre, ma

chère nièce, à tout ce qui vient de se passer; mais j'avoue que je doutois que cette entrevue se terminât comme tu te le proposois; je me défiois un peu de ce que tu avois si bien décidé, j'ai voulu savoir les obstacles & les possibilités de ce qui pouvoit en résulter : j'ai consulté ton père, sans lui dire précisément mes intentions, j'ai tâché de savoir sa façon de penser sur Mr. de St. Ange ; je lui en ai parlé hier & avant-hier d'une manière indirecte, mais assez positivement cependant pour être assurée qu'il avoit une vraie estime pour lui, il le regarde comme un homme auquel il n'auroit aucun regret d'appartenir, & dont les vertus & les qualités pourroient rendre une famille heureuse. Il m'a paru, il est vrai, que mon cousin avoit de la tristesse, de l'inquiétude, & l'esprit fort occupé; il ne me parloit pas librement & avec confiance comme à l'ordi-

naire ; son humeur étoit changée ; j'ai eu de la peine à le retenir auprès de moi ; ses réponses étoient courtes & vagues ; il n'avoit pas l'air d'y penser : quoiqu'il en soit, je n'ai vu chez lui rien qui doive faire craindre qu'il s'oppose à ton inclination, & il auroit tort. Mr. de St. Ange, est, à tous égards, un parti très-sortable ; ton père est fort riche ; que peut-il faire de mieux que d'unir sa fille à l'homme qu'elle aime ? Ta mère, bien loin de le désapprouver, y donnera son consentement avec plaisir ; elle n'a d'autre désir que de voir sa fille mariée : ainsi, ma chère amie, tout concourt à amener un événement qui sera heureux pour tout le monde. Ce qui s'est passé aujourd'hui pourroit faire de l'éclat ; ta sensibilité n'a rien laissé à deviner à ceux qui en ont été les témoins. Mais, ma tante, ai-je repris, qu'ai-je donc dit, qu'ai-je donc

fait? — Mon enfant, ton évanouissement a été très-long; j'ai été vraiment en peine de toi, & lorsque tu as commencé à reprendre la connoissance, tu t'es écriée : mon Dieu! est-il péri? ah, mon cher St. Ange! & tu tendois les mains comme si tu eusses voulu le sauver; c'est alors qu'il les a prises, & qu'il s'est jeté à tes pieds; ensuite, tu as embrassé Mr. de Marville; ce n'étoit pas par tendresse pour lui; ceux qui t'environnoient ont été frappés de ce qu'ils ont vu. Il faut prévenir la méchanceté, elle ne manqueroit pas de tomber sur moi, pour avoir été l'occasion de quelques rencontres dans ma maison, avec Mr. de St. Ange : mais, ma chère nièce, je comprends tout ce que ta situation a de pénible, tu as laissé espérer à ton père que tu entrerois dans ses vues, tu le lui as promis, même; il suppose qu'il t'est facile de renoncer à un commence-

ment d'inclination ; tu l'as crus toi-même, & vous vous êtes trompés tous les deux ; il en coûtera peu à son ambition & à son amour-propre d'en revenir ; il faut ménager l'un & l'autre pour ne pas faire naître des obstacles ; & c'est ce dont je me chargerai : il t'aime, il a de la tendresse pour toi, ce sont les moyens dont je me servirai : je lui apprendrai la vérité avec tant de ménagement, qu'il ne pourra pas s'y opposer, repose-toi sur moi, laisse-moi agir seule avec lui, & aussi avec Mr. de St. Ange ; je promets de t'éviter toutes les contradictions désagréables, tous les aveux pénibles, toutes les démarches difficiles ; j'aurai le plaisir de te voir jouir d'un bonheur que j'ai laissé échapper pour moi-même, & qui est le premier de tous, celui d'épouser l'homme que ton cœur a choisi ; tu verras qu'il vaut mieux que cette folie d'indépendance, que cette liberté, que

ce mépris de toute espèce d'engagement dont tu as amusé ton esprit & ton imagination ; tes déclamations si vives, si plaisantes contre ce joug, contre les chaines, contre la soumission qu'entraîne le mariage, m'ont amusée, elles m'ont d'autant plus divertie que je voyois bien que ton cœur ne consentoit pas à ton systême ; tout ce qu'il en est arrivé, c'est que ta fierté a dirigé ton inclination vers un objet qui en est digne ; je n'ai jamais connu d'homme plus aimable & qui mérite plus d'être aimé que Mr. de St. Ange ; son esprit a toutes les ressources, son ame toutes les qualités, son cœur toute la délicatesse que l'on peut desirer pour faire espérer un bonheur long & durable ; il a de plus cette douceur intéressante, ces graces dans les manieres, ce piquant dans l'expression, qui attachent dans tous les momens : la nature l'a fait pour plaire aux femmes ; & si on peut lui re-

procher de les traiter avec un peu de légereté, ce n'est peut-être pas sa faute, nous ne devons jamais nous en prendre qu'à nous des sentimens que nous inspirons, & nous nous vengeons bien mal & bien injustement, en accusant de tout ceux qui ne sont coupables de rien. Nous mettons trop de petites prétentions dans notre envie de plaire, nous exigeons un aveuglement trop entier, notre amour propre se fait des jouissances injustes; nous voulons être trompées sur tout ce qui nous flatte, & nous passons tout d'un coup de l'empire le plus absolu & le plus ridicule, à la soumission la moins raisonnée. J'aurois souhaité, ma chère niéce, que ton esprit se fût porté plutôt sur ces observations & sur ces raisonnemens que sur des projets & des idées chimériques, qui sont loin de la nature & de la vérité; mais tes erreurs se dissiperont, & ton esprit

reftera ; tu l'employeras plus utilement à ce qui doit te rendre véritablement heureufe ; c'eft dans cette perfuafion que je vais travailler à ton mariage avec Mr. de St. Ange ; je ne veux pas que tu viennes me dire aucune de tes mauvaifes raifons, je ne veux pas même que tu me parles, je ne t'écouterai pas ; dès demain je verrai Mr. de St. Ange ; j'ai bien cru remarquer quelqu'indécifion dans fon efprit & dans fes expreffions ; il craint la fituation où il fe trouve ; tu es une héritière, il n'eft pas riche, & la délicateffe le rend timide & retenu ; il n'en eft que plus intéreffant, je veux venir à votre fecours à tous les deux ; quand je lui aurai parlé, je m'adrefferai à ton Pere, je le ménagerai ; je lui ferai comprendre que dans la fituation où il eft aujourd'hui, il ne doit avoir d'autre objet d'ambition que le bonheur de fa fille. Ma tante parla avec tant de volubilité,

& d'une manière si positive, que dans l'état de foiblesse où j'étois, je n'eus la force, ni de l'interrompre, ni de lui répondre ; nous arrivâmes à la maison qu'elle parloit encore, & je fus occupée de la manière dont je devois paroître devant mes parens, pour qu'ils ne remarquassent chez moi rien d'extraordinaire. Ma tante me quitta en m'exhortant à prendre du courage, & en me disant qu'incessamment elle me donneroit de ses nouvelles, & qu'elle auroit des miennes. Ma mère me trouva pâle & abattue, je lui dis que l'orage m'avoit extrêmement éprouvée ; elle étoit plus en peine de mon Père, qui avoit été enfermé tout le jour dans sa chambre, qui n'avoit presque rien mangé, & qu'elle n'avoit pu voir qu'un instant ; il y avoit eu plusieurs messages entre lui & Mr. de la Hausse, il ne parut qu'un moment au souper. J'étois fatiguée, je me suis retirée de bonne

heure, je n'ai pas trouvé beaucoup de ſommeil, mais le repos m'a rendu des forces, j'ai pu mieux ſoutenir toutes mes inquiétudes d'aujourd'hui. Mon Père eſt ſorti de bonne heure, j'ai trouvé qu'il étoit plus occupé, & qu'il mettoit plus d'activité dans ſon travail que les jours précédens: autant que j'ai pu le juger, il a été conſulter des gens de loix & des gens d'affaire, il n'étoit pas diſpoſé à penſer à moi, & je n'ai pas voulu le diſtraire; je craignois bien plus ma tante & ce qu'elle ſe propoſoit de faire; je m'attendois à tous momens ou à la voir, ou à recevoir quelque choſe d'elle. Je n'ai rien reçu ni entendu de tout le jour, un moment avant le ſouper j'ai reçu cette lettre.

J'ai penſé, ma chère nièce, qu'aujourd'hui tu aurois beſoin de repos, je n'ai pas voulu le troubler, & j'eſpère que ce ſoir tu es tout-à fait remiſe de tous les accidens d'hier, je

te prie de reprendre ton air doux & ſerein, qui devient ſi piquant, ſi ſéduiſant lorſque tout va bien. J'ai paſſé la journée d'abord avec Marville, & enſuite avec Mr. de St. Ange, je ſuis aſſez contente, je ne m'embarraſſe pas de ce que tu feras. Demain matin à onze heures j'aurai une conférence avec ton Père, il ne faut pas t'en effrayer, il ne ſera peut-être queſtion de rien. Au nom de Dieu, ma chère amie, ſois tranquille, & ne va pas dépenſer ta ſenſibilité inutilement. Adieu, fais-moi dire ſeulement que tu te portes bien.

Hélas! on ne ſe met jamais à la place de ceux qui ont de la ſenſibilité; on diroit que l'on peut la captiver, la maîtriſer; ce billet qui m'exhorte ſi bien à la tranquillité m'a donné du tourment & de l'agitation, & elle ne me quittera pas de toute la nuit; je tremblerai lorſqu'il faudra revoir mon Père, lorſque j'entendrai

venir ma tante, lorſqu'elle parlera ; qu'eſt-ce qu'elle aura dit avec Mr. de Marville & avec Mr. de St. Ange? elle m'aura fait dire & penſer ; elle aura diſpoſé de moi, il faudra peut-être tout contredire, tout déſavouer devant mon Père ; je ſuis bien malheureuſe, je ne me ſuis pas aſſez oppoſée à ma tante, je ne ſais rien faire à propos, je n'ai de la force que pour me donner du tourment ; il me ſemble qu'il y a un voile ſur mon ſort que je crains de pénétrer ; n'y a-t-il pas encore une diſtance immenſe entre Mr. de St. Ange & moi? & comment s'anéantiroit-elle tout d'un coup? Ma tante eſt bien vive auſſi, comment ne craint-elle pas une contradiction, & que je ne me refuſe à tout ce qu'elle aura penſé, projeté, arrangé? Dans ce moment je ſuis diſpoſée à m'oppoſer à tout, & je n'y manquerai pas ; c'eſt ce que je vous appren-

drai incessamment. Aujourd'hui je vous dirai encore que je vous aime.



LETTRE LXV.

De la même.

JE veux vous écrire, ma chère amie, & mes yeux se remplissent de larmes, elles tombent sur mon papier, vous en voyez les traces, ma vue est obscurcie, à chaque mot je suis interrompue par des pleurs que je voudrois retenir & qui me suffoquent, je me débats pour sortir de l'étourdissement où je suis, & je tombe dans le désespoir, mon sort est affreux : votre cœur sera déchiré, mais je ne veux pas votre pitié, je ne demande celle de personne ; tout sentiment étranger est inutile ; mon tourment est sans consolation comme il est sans ressource ; je suis une victime dévouée, il ne

s'agit plus de mes forces, j'aurois celle de mourir; mais la mort même m'est interdite.... Je quitte & je reprends ma plume, & je ne puis tracer que des plaintes, & vous n'entendez pas les accens de mon désespoir; voilà donc ce qui m'étoit réservé. — Je ne puis l'envisager qu'avec un frémissement mortel. — Je veux vous le dire, j'espère que j'en aurai la force, je laisse écouler du temps. — Je reviens, & je ne puis tracer que l'expression du chagrin qui me dévore. — Ma mère me fait appeler, peut être qu'au retour je pourrai mieux vous dire....... Hélas! nous avons pleuré ensemble, & nous n'avons pu proférer une parole! Je l'ai embrassée, & je l'ai inondée de pleurs, elle m'a serré contre son sein, & nos larmes se sont mêlées: le trouble est complet dans la maison; les domestiques ne savent ce qu'ils doivent faire, ils ne savent ce qu'ils entendent; ils veulent nous

servir, ils nous pressent de manger, on ne leur répond point ; ils vont d'un appartement à l'autre ; on n'entend que des exclamations de pitié, & toi, pauvre Henriette, chere enfant, l'effroi est peint sur ton visage, tu te pends à ma robe, tu m'entoures de tes bras, tu n'oses ni pleurer ni te plaindre, je suis près de toi, & tu m'appelles avec un accent si touchant, que mon ame en est affreusement déchirée. Ma chère amie, laissez-moi donner un libre cours au torrent de mes larmes...... Mais qu'ai-je fait ? Je n'ai sû encore que vous effrayer, je devrois recommencer ma lettre.

Ce matin je me suis levée avec l'inquiétude de ce que feroit ma tante, de cette vérité qu'elle vouloit dire à mon Père à onze heures, je craignois cette conférence, fatiguée, souffrante de tout ce qui étoit arrivé avant hier, j'avois l'ame aussi abattue que le corps : contre son ordinaire mon Père n'étoit

point encore ſorti de chez lui à huit heures, je me ſuis traînée à ſa porte, elle étoit fermée, je l'ai appelé, il m'a répondu avec l'accent de la douleur, qu'il ne pouvoit pas me voir, qu'il ne pouvoit voir perſonne dans ce moment. J'ai été chez ma mère, elle m'a dit qu'elle avoit remarqué que depuis quelques jours mon père étoit triſte, qu'il parloit peu, que hier & avant hier il avoit paru occupé de choſes fâcheuſes & pénibles, nous nous ſommes rappelées ce qu'il avoit dit, ce qu'il avoit fait : il y avoit eu pluſieurs meſſages, pluſieurs lettres de Mr. de la Hauſſe, & notre inquiétude alloit en augmentant; nous faiſons des queſtions à un domeſtique qui entroit dans cet inſtant, il nous dit qu'il y avoit là un valet de Mr. de la Hauſſe, & que la chambre de mon père étoit ouverte, j'ai couru auprès de lui, je l'ai trouvé qu'il ſe promenoit à grands pas en tenant une lettre

dans la main : ſon agitation paroiſſoit extrême, il donnoit des marques de déſeſpoir ; je ſuis allée à lui les bras ouverts, il s'eſt jeté dans ſon fauteuil en criant qu'il étoit le plus malheureux des hommes, & qu'il alloit ſe caſſer la tête ; il ſe lève avec un mouvement de fureur, je l'arrête, je le ſerre encore dans mes bras, je le ſupplie d'être plus tranquille, je lui dis que nous chercherons tous les moyens de conſolation, & que le plus grand des malheurs ſont les maux que le chagrin peut lui faire ; ma mère paroît, il va à elle en lui diſant qu'il eſt perdu, qu'il eſt ruiné, qu'il n'y a plus de reſſource, pas même dans la mort. Nous ſommes long-temps dans cette agitation du déſeſpoir ; enfin il nous dit que ſes eſpérances ſont renverſées, que ſes dernières ſpéculations avoient été malheureuſes, que la Hauſſe l'avoit entraîné dans des affaires ſi conſidérables, que ſa

fortune étoit non-feulement tout-à-fait perdue, mais qu'il reftoit devoir beaucoup, & qu'il étoit dans la crainte de fe voir livré à la honte & à la misère. Nous croyons ne pas bien entendre, nous fuppofons qu'il y a de l'exagération; nous faifons répéter, nous demandons des détails ; dans le trouble & dans la confufion nous avons de la peine à nous entendre. Mon père, toujours plus agité, & ne pouvant fe calmer pour nous parler de fuite, prononce feulement de temps en temps ; & ce cruel voudroit auffi facrifier ma fille ? Je vais au-devant de lui, je l'arrête dans mes bras, je lui dis que s'il ne s'agit que de moi, il doit être plus tranquille, qu'il n'y a aucun facrifice que je ne puiffe faire, & que je fuis heureufe s'il en eft qui puiffe le confoler. Il crie qu'il mourra plutôt mille fois, mais que la mort même ne fera pas une confolation; nous le fupplions de s'expliquer ; ma tante

arrive, elle nous trouve dans le trouble & dans le désordre; elle croit qu'il s'agit de Mr. de St. Ange, elle commence à faire des exhortations à mon père, elle l'assure que je ne suis coupable de rien, que c'est elle qui a tout fait, qui est cause que tout s'est déclaré, & que dans la situation où je suis, il m'est bien permis de suivre mon inclination. Mon père ne la voit pas, ne l'écoute pas; nous avons de la peine à faire comprendre à ma tante que c'est Mr. de la Hausse qui est cause du trouble où elle nous voit; elle dit qu'il n'y a qu'à le renvoyer, qu'elle avoit toujours cru que ce vieux fou pensoit à moi; nous sommes à peine instruites, & nous sommes obligées de lui expliquer qu'il est question de notre fortune & des spéculations que mon père a faites avec lui; pendant ce temps-là, mon père parcourt des lettres, des papiers, il vient à nous en criant; il n'est pas content cet

homme abominable de m'avoir précipité dans la misère ! il veut encore que je sacrifie ma fille ! & mon Père nous donne les papiers qu'il tient, il s'adresse à moi, il m'a dit : oh ma fille ! ton père est le plus malheureux & le plus imprudent des hommes, il ne mérite pas que tu le sauves. — Je vous envoie la copie de ces lettres, ma chère amie, lisez, & que votre cœur ne soit pas déchiré, s'il est possible, votre colère seroit aussi inutile que la nôtre.

Première Lettre de Mr. de la Hausse.

Je suis bien fâché, Monsieur, que contre mon avis vous ayez fixé la liquidation des actions de la Compagnie des Indes à ce 15 juillet, elles ont haussé au-delà de toute espérance, & il y a plus de 300 livres à perdre par action, ce qui fait un objet de 30 mille livres, cela joint aux 40 mille que nous avons perdu sur l'emprunt

des 125 millions fait 70 milles livres sans les fraix : par contre les St. Charles ont baissé, à ce qu'on me marque par la lettre d'aujourd'hui : il faut espérer qu'elles se relèveront, & nous avons encore huit jours pour les fournir au prix dont nous sommes convenus, il faudra tâcher de faire les fonds de la somme ci-dessus, vous savez que je ne suis pas en argent, & les engagemens que vous avez pris portent à la fin du mois. Si vous venez chez moi ce matin nous verrons de prendre des arrangemens ; il suffira de donner des lettres de change à trois mois, d'autant que le change n'est pas mauvais dans ce moment, je suis bien, &c.

Seconde Lettre.

Je reçois la réponse à l'ordre que j'ai donné de votre part, pour l'achat d'une partie d'action de St. Charles ;

elles font aussi basses que l'on croit qu'elles peuvent aller : on est persuadé que le dividende sera beaucoup plus fort que l'on ne pense, & qu'alors elles remonteront considérablement ; le profit est à peu près sûr, & vous pouvez hardiment conclure l'engagement que je vous ai proposé pour les différens emprunts nécessaires à paier les premières pertes ; c'est ce que nous devons faire aujourd'hui chez le Notaire, où se trouvera Mr. Pillard, mon ami, que j'ai chargé de trouver l'argent, vous promettant comme je vous l'ai déjà dit, de prendre pour mon compte les sommes qu'il y aura au-delà pour l'achat des dites actions, ensorte que c'est avec moi seul que vous serez engagé pour cet objet, ci-joint la note de la partie de ces actions de St. Charles avec les fraix & commission, ainsi que le cours des fonds actuels étant bien votre très-humble, &c.

Troisieme Lettre.

Monsieur, depuis que je vous ai vu, j'ai reçu mes lettres de Paris ; les St. Charles continuent à baisser, il faudroit vendre avant qu'elles baissassent davantage ; la perte est déjà considérable, nous en parlerons aujourd'hui, & nous prendrons le parti convenable.

Quatrieme Lettre.

Je vous ai dit mon dernier mot, Monsieur, je ne puis pas laisser mon bien en l'air, il faut des hypothèques ou des cautions, & cela le plus tôt possible ; vous avez été malheureux, j'en conviens, tout le monde en auroit fait autant à votre place ; vous avez beaucoup gagné d'abord ; il étoit assez naturel que vous tâchassiez de gagner encore pour completter votre fortune ; par les différens comptes que nous avons arrêtés, en déduisant tout ce

qui peut ſe vendre, c'eſt 267 mille livres 15 ſols 9 deniers que vous reſtez devoir à moi & à mon aſſocié; je ſerois aſſez coulant pour attendre quinze jours ou trois ſemaines, mais lui a beſoin de ſon argent, par ce qu'il le fait travailler; & comme hier vous avez paru indécis dans ce que vous voulez faire, ce matin il s'eſt pourvu en juſtice pour vous forcer de payer, & obtenir une ſaiſie proviſionnelle en cas de refus; quoiqu'il ſoit muni de l'exploit, je l'ai engagé à ne pas ſe preſſer, & à attendre encore deux jours, ce qu'il a accordé à ma ſollicitation, enſorte que je ſuis preſque engagé tout ſeul pour la ſomme entière pendant ces deux jours; vous ſavez que dans le compte que nous fîmes avant hier, nous trouvâmes à vue de pays que vous ſeriez hors d'état de payer, vous fûtes ſi renverſé de chagrin, que vous ne voulûtes pas m'écouter ſur les diffé-

rent propositions que je vous faisois; j'en suis fâché, parce que dès lors les circonstances ont encore changé en mal; aujourd'hui je n'en ai plus qu'une à vous faire, & je crois que vous la trouverez raisonnable; j'ai toujours eu beaucoup d'amitié & d'attachement pour votre famille; je propose donc que vous me donniez Mlle. votre fille en mariage; en l'épousant je me chargerai de toutes vos dettes & spéculations, je reconnoîtrai avoir reçu tout ce que vous me devez, vous n'aurez rien à faire qu'à votre gendre, & vous resterez comme vous êtes; Mlle. de Germosan est fille unique, il y aura ce qu'il y aura, seulement vous vendrez votre campagne pour payer les réparations que vous y avez faites: il y a long-temps que je vous ai laissé connoître qu'il ne tiendroit qu'à Mlle. votre fille de partager ma fortune, aujourd'hui c'est moi qui partagerai votre décadence; je vous en ai dit quelque

chose il y a deux jours, mais vous ne voulûtes pas m'entendre ; au reste, je ne veux point vous gêner, je ne sais peut-être pas toutes vos affaires, & vous ne m'avez sans-doute pas tout dit, ainsi vous vous conduirez comme vous jugerez convenable, vous êtes un bon père de famille ; seulement nous procéderons incessamment à la discussion de vos biens, & s'il n'y a pas de quoi payer, vous penserez aux suites ; je suis bien fâché que les circonstances soient tombées aussi malheureusement ; mais il y a remède à tout comme vous voyez ; je vous assure que c'est avec bien de la cordialité que j'ai l'honneur d'être, &c.

Si vous acceptez, & Mlle. votre fille aussi comme je puis m'en persuader, nous pourons avoir une entrevue chez vous, & vous verrez alors encore d'autres preuves de mon désintéressement.

Je n'en puis plus, ma chère amie, je retourne chez ma mère, que j'ai laissée trop long-temps ; je ne vous dirai rien de plus, & que vous dirois-je ? je n'ai pas la force de penser : hélas ! vous ne sentirez nos maux que trop vivement ! J'aurois dû me taire, mais non, mon amie, je ne puis pas vous ménager, je vous aime trop.

FIN du cinquième volume.